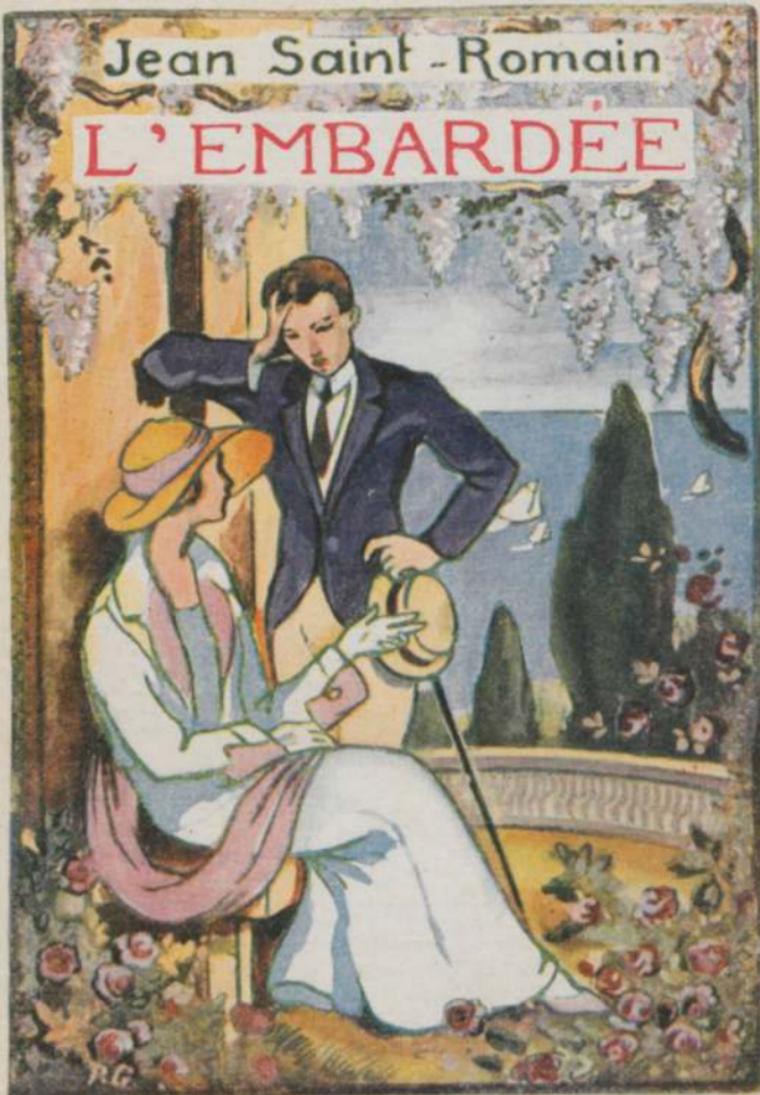


Jean Saint-Romain

L'EMBARDÉE



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**,

ABONNEZ-VOUS

UN AN (24 romans) ..	{	France .. 30 francs.
	{	Etranger.. 40 »
SIX MOIS (12 romans)	{	France .. 18 francs.
	{	Etranger.. 23 »

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc, Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORJUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis D'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIÉRY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille**, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Aigues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre Le ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIÉRY.
47. **Pardonnez**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.
51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques des GACHONS.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Marie THIÉRY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le Roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIÉRY.
60. **L'Algue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

61. L'Inutile Sacrifice, par T. TRILBY.
62. Le Chaperon, par Louis D'ARVERS.
63. Carmencita, par Mary FLORAN.
64. La Colline ensoleillée, par Maria ALBANESI.
65. Phyllis, par Alice PUJO.
66. Choc en Retour, par Jean THIERY.
67. Noëlle, par CHAMPOL.
68. Kitty Aubrey, par TYNAN.
69. Le Mari de Viviane, par Yvonne SCHULTZ.
70. Le Voile déchiré, par Edmond COZ.

71. Maria-Sylva, par LUGUET-FRICHET.
72. L'Etoile du Lac, par Andrée VERTIOL.
73. Les Sources claires, par Marguerite d'ESCOLA.
74. L'Abbaye, par SALVA du BEAL.
75. Le Tournant, par Pierre VILLETARD.
76. Tante Babilole, par Matilde ALANIC.
77. Mon Ami le Chauffeur, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. De l'Amour et de la Pitié, par Jacques GRANDCHAMP.
79. La Belle Histoire de Maguelonne, par Jeanne de COULOMB.
80. La Transfuge, par T. TRILBY.

81. Monsieur et Madame Fernel, par Louis ULBACH.
82. Le Mariage de Gratiennne, par M. des ARNEAUX.
83. Meurtrie par la Vie, par Mary FLORAN.
84. Un Serment, par la Baronne ORCZY.
85. L'Autre Route, par Claude NISSON.
86. La Lettre rose, par H.-S. MERRIMAN.
87. L'Amour attend... par René STAR.
88. Sous leurs pas, par Jean THIERY.
89. Aimez Nicole, par Pierre GOURDON.
90. Le Secret de Maroussin, par la Comtesse de CASTELLANA AQUAVIVA.

91. La Branche de romarin, par BRADA.
92. Une belle-mère, par Raoul MALTRAVERS.
93. Cœur de Princesse, par Agnès et Egeron CASTLE.
94. La Fleur d'Amour, par Andrée VERTIOL.
95. Mariages d'Aujourd'hui, par Mme LESCOT.
96. Dans l'ombre de mes jours, par Jacques des GACHONS.
97. Arlette, jeune fille moderne, par T. TRILBY.
98. L'Obstacle, par RHODA BROUGHTON.
99. La Forêt d'Argent, par A. du PRADEIX.
100. Dernier Atout, par Mary FLORAN.

101. Le Double Jeu, par G. de VAILLY.
102. Le Coup de volant, par Marie THIERY.
103. Idylle Nuptiale, par Madame E. CARO.
104. Contre le Flot, par LE ROHU.
105. L'Amour le plus fort, par René LA BRUYÈRE.
106. Cœur tendre et fier, par la Baronne BOUARD.
107. Laquelle? par Jean D'ANIN.
108. Tout à moi! par Jean THIERY.
109. Sous le Soleil ardent, par Jean JEGO.
110. Les Trônes s'écroulent, par Jacques GRANDCHAMP.

111. Marga, par Zénaïde FLEURIOT.
112. L'Heure du bonheur, par Lucy AUGÉ.
113. Ancelise, par CHAMPOL.
114. Mère et Fils, par A. CHEVALIER.

Le volume : 1 fr. 50 ; f^{co}, 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f^{co} 8 fr.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92607

JEAN SAINT-ROMAIN

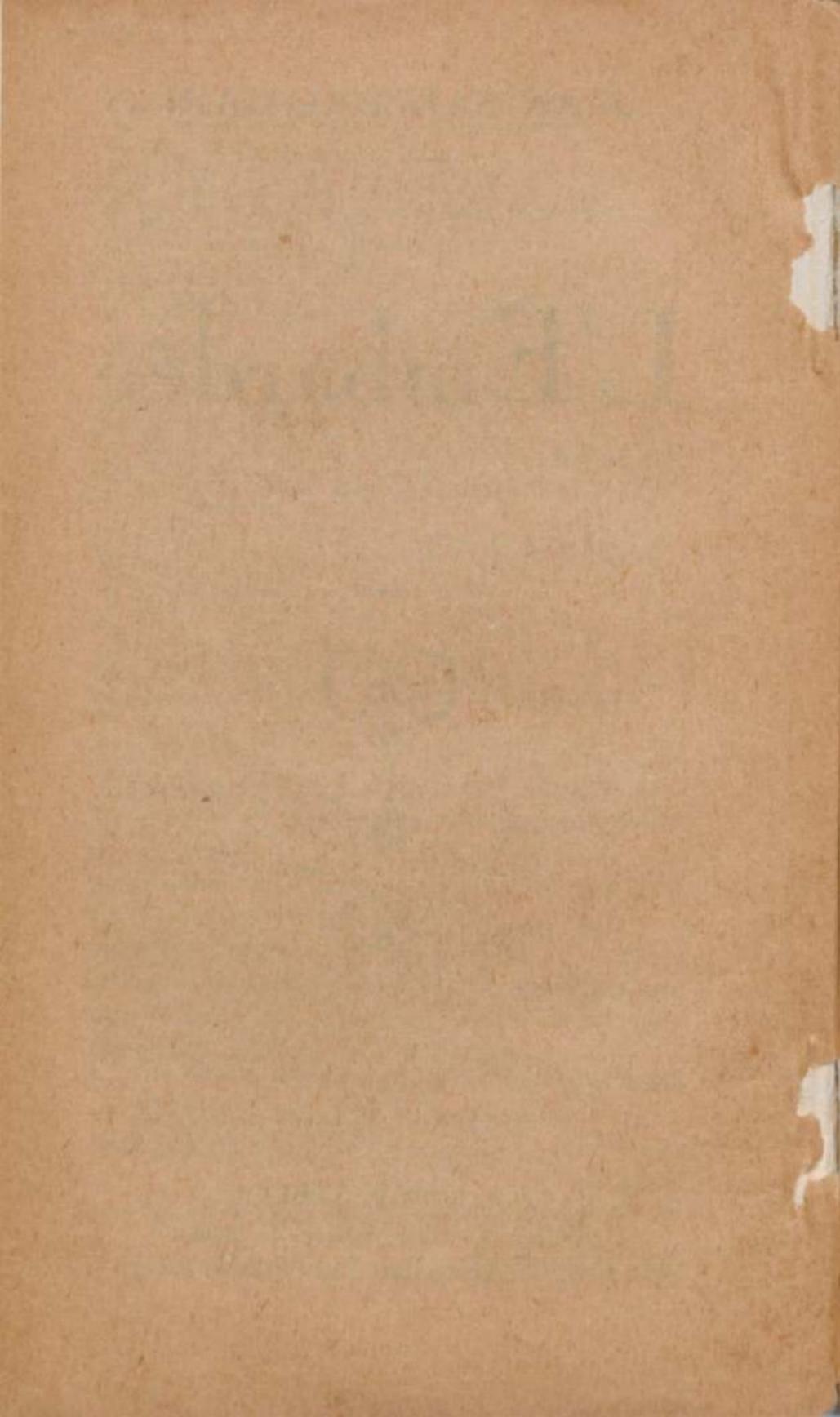
L'Embardée



COLLECTION STELLA

Édition du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



L'EMBARDÉE

PREMIÈRE PARTIE

I

— Voyons, François, à quand ce mariage?

— Quel mariage, mon père?

— Mais le tien, parbleu!... il serait temps d'en fixer la date, il me semble?

— Oh! rien ne presse!

Le baron Le Brail, dans un sursaut de mauvaise humeur, quitta son fauteuil et se mit à arpenter le salon d'une extrémité à l'autre. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste et corpulent, au nez busqué, aux yeux vifs sous des sourcils broussailleux; une grosse moustache grise tranchait sur son teint rouge.

Son fils ne lui ressemblait pas : il avait cette minceur exagérée et cette trop grande finesse de traits qui caractérisent les races un peu épui-

sées et que lui avait léguées sa mère, issue d'une très vieille famille. Son visage rasé contribuait à lui donner une apparence un peu féminine qui déplaisait à son père.

Enfoncé dans un grand fauteuil, le jeune homme fumait une cigarette et semblait très absorbé par cette occupation ; le baron s'arrêta devant lui :

— Mais enfin, as-tu oublié que tu es fiancé ?

— Je n'oublie rien, mon père, je vous ai déjà exposé pour quelles raisons je désire différer mon mariage.

— Ah oui !... ta santé... ton asthénie !... ta psychasthénie !... ta neurasthénie !... toutes ces stupides maladies qui n'en sont pas et qu'ont inventées les gens qui veulent se dispenser d'accomplir leur devoir ! De mon temps, on ne connaissait pas tout cela !

— Votre génération n'avait pas fait la guerre.

— Bah ! 1870 ne remonte pas si loin !... j'ai connu plus d'un ancien combattant parfaitement équilibré.

— Mais cela ne peut se comparer... la guerre de 1870 a duré quelques mois, puis la vie normale a repris son cours.

— Elle a repris son cours parce que chacun s'est remis au travail. Si on avait inventé la journée de huit heures à ce moment-là et si les hommes de notre classe n'avaient pensé qu'à fumer des cigarettes, la France ne se serait pas relevée !

Malgré cette allusion à sa paresse, François continua d'envoyer des bouffées de fumée vers le plafond.

— Enfin, dit le baron exaspéré, que comptes-

tu faire vis-à-vis de Mmes de Barnance?... Cette situation ne peut se prolonger indéfiniment !

— J'ai l'intention de demander un congé et d'aller passer l'hiver sur la côte d'Azur. Je prie-
rai Thérèse d'attendre le printemps pour la célé-
bration de notre mariage et je lui laisserai
entendre que, si ce délai la contrarie, elle est
libre de reprendre sa parole.

— Bien, mon ami!... arrange tes affaires
comme tu le voudras, moi, je ne m'en mêle
plus !

Et le baron sortit en faisant claquer la porte.

Resté seul, François considéra, d'un œil mé-
lancolique, le décor austère du salon. Sur le
papier de tenture, grenat et or, se détachait le
portrait de l'arrière-grand-père Le Brail, en uni-
forme de colonel de la garde Impériale. Le mobi-
lier datait de la Restauration; bien qu'il eût déjà
un cachet d'ancienneté, François en méprisait
les formes raides, les pieds lourds à griffes de
lions, le velours à rosaces, râpé et défraîchi. Les
quelques bibelots datant de l'époque du mariage
de M. Le Brail n'ajoutaient qu'une note banale
et démodée dans le salon vieillot.

— Comme tout cela est laid et médiocre ! sou-
pira François. Dire que si j'épouse Thérèse,
nous serons probablement obligés de nous meu-
bler avec ce que la générosité paternelle voudra
bien nous abandonner de ces horreurs !

La porte s'ouvrit, une jeune femme entra,
trainant, accrochés à ses jupes, deux bébés
blonds et joufflus ; elle les assit sur le tapis et
leur donna à chacun une pomme :

— Eh bien, François, dit-elle, encore une
scène avec papa?... le voilà qui arpente le jardin

d'un pas furieux, en lançant de grands coups de canne dans les dahlias !

— Que veux-tu !... je ne puis pas comprendre ce désir immodéré de mes parents, de me voir faire un mariage sans fortune.

— Oui, papa est désintéressé ; il n'est pas de ceux qui ne cherchent que l'argent, il ne l'a pas cherché pour son propre mariage et a été fort heureux.

— Mais nous, ses enfants, nous ne le sommes pas.

— Parle pour toi.

— Enfin, ma pauvre maman m'a fait commettre la plus grande bêtise de ma vie !

— François !... une bêtise de s'être fiancé à une fille jolie, charmante, pleine de qualités ?

— Une bêtise d'avoir enchaîné ma liberté à vingt-trois ans et de m'être fiancé sans amour !... Thérèse est charmante, soit, mais je la connais trop, depuis trop longtemps, je n'éprouve pour elle qu'une affection de bon camarade... puis, en dehors de la question sentimentale, il y en a d'autres !... Avant la guerre, nous aurions eu à peu près de quoi vivre... maintenant, ce sera la misère !

— Tu exagères !... Thérèse a des goûts simples ; elle est énergique, pratique, active ; tout cela est bien à considérer !

A ce moment, des cris perçants s'élevèrent du tapis, l'un des jumeaux ayant arraché la pomme de son frère pour planter dans la peau luisante ses quenottes fines comme des dents d'écureuil.

— Fais-les taire, s'impacienta François d'un air excédé, c'est gentil, les enfants, mais quand il y en a six, cela crie tout le temps !... je ne

sais comment tu fais pour garder ton calme au milieu de ce vacarme?...

— On s'habitue, répondit tranquillement Mme Darlinière, qui venait de rétablir l'ordre et la justice.

— Cela ne fait rien, ma pauvre Régine, tu as eu, comme moi, une jeunesse gâchée!... Tu étais jolie, tu aurais eu du succès dans le monde et tu as vécu jusqu'à ton mariage dans cette campagne!... Après, en fait de distractions, tu as élevé six enfants et dirigé une exploitation pendant la guerre!

— Mais je ne me plains pas : mes enfants sont bien portants ; Dieu a protégé mon mari et me l'a ramené ; notre exploitation agricole a prospéré au lieu de périr comme tant d'autres ! Tout cela met de l'intérêt dans la vie !

François regardait sa sœur, dont la peau fine, de blonde, s'était hâlée au soleil. Elle était coiffée, habillée, chaussée, d'une façon simple et pratique, sans grand souci de la mode, et le jeune homme déplorait cette apparence un peu campagnarde !

— Pour en revenir à mon mariage, dit-il, je n'ai pas l'intention de reprendre ma parole, je demanderai seulement à Thérèse un délai, pour passer un hiver agréable et me remettre de mes quatre années de captivité!... Au printemps, je me sentirai peut-être mieux en forme pour affronter les difficultés de la vie !

— Tu espères lasser la fidélité de Thérèse!... cela finira par arriver!... enfin, fais ce que tu voudras, mais je t'engage à avoir une explication avec ta fiancée le plus tôt possible.

— Demain... j'irai aux Églantiers, demain.

II

François sortit sur la terrasse, s'installa dans un fauteuil d'osier et alluma une deuxième cigarette.

On était aux premiers jours d'octobre ; la brume matinale s'était levée, découvrant le paysage, mais entassant à l'horizon de gros cumulus arrondis et jetant à travers le ciel de fines écharpes, striées, pommelées, dont la ténuité et le dessin capricieux laissaient transparaître l'azur. De temps à autre, une ombre, un peu plus épaisse, passant devant le soleil, en voilait l'éclat sans arriver à l'éteindre complètement et, tout autour de la nuée, on voyait diverger des traits d'or, comme dans ces « gloires » qui courent les autels rococo des églises du XVIII^e siècle.

La propriété de M. Le Brail, située sur une légère éminence, dominait la plaine. On pouvait suivre le cours de la Loire, dont l'eau paresseuse, coulant entre des flots de sable, reflétait la changeante féerie de la lumière ; quelques touches d'or marquaient déjà la cime des peupliers.

Les scènes familières de la vie rustique animaient le grand tableau : une chèvre, cabrée devant une haie, broutait les clématites sauvages ; une charrue évoluait lentement, élargissant la tache brune des labours ; des poulains galopèrent, sous l'œil placide du bétail.

Ce paisible panorama avait son charme, mais François n'en goûtait pas la douceur trop connue. Il rêvait de visions nouvelles et de sites plus tourmentés. Avec amertume il repassait dans sa mémoire les phases de son enfance et de sa jeunesse :

Les Le Brail, dont l'illustration ne remontait qu'au début du XIX^e siècle, avaient connu de beaux jours sous le second Empire. Le grand-père de François avait eu une brillante carrière administrative, brusquement interrompue par le 4 septembre 1870. Après la catastrophe, le fonctionnaire révoqué s'était retiré dans la petite propriété qu'il possédait aux environs de Nevers. Boudant la république, il avait fait de son fils un agriculteur, comptant sur le beau mariage de celui-ci pour redorer son tortil de baron, mais Arnold Le Brail, un peu lourd, un peu campagnard, s'était, par la loi des contrastes, épris de Mlle de Bargency, fine et délicate créature, appartenant à la plus vieille aristocratie nivernaise ; il l'avait épousée, malgré son manque de fortune, continuant à vivre modestement dans la petite maison, dont il était devenu propriétaire à la mort de l'ancien préfet.

Deux enfants étaient nés de ce mariage : Régine, qui reproduisait la race robuste et bien équilibrée des Le Brail, et François, nerveux, imaginaire et sensitif comme sa mère. C'était d'elle et de ses ancêtres que, par la mystérieuse loi de l'hérédité, il tenait ses goûts de luxe, d'élégance, de raffinement, mais Mme Le Brail, très pieuse, avait su plier ses instincts devant la règle austère du devoir, tandis que le jeune

homme vivait dans une perpétuelle révolte contre la médiocrité de son sort :

« Oui ! une jeunesse gâchée ! » se répétait-il en faisant un retour rancunier vers le passé :

C'était d'abord l'adolescence dans un de ces collèges qui, bien que laïcisés, conservent la stricte discipline des Jésuites ; puis venait la période du travail intensif : les examens... la préparation à Saint-Cyr... les deux années d'école... la règle dure... les brimades des anciens, la brutale autorité des adjudants, sous laquelle se cabrait l'orgueil du jeune homme !

Saumur lui laissait de moins mauvais souvenirs, mais cette dernière étape vers la liberté coïncidait malheureusement avec les inquiétudes que donnait la santé de Mme Le Brail.

En juin 1914, une dépêche appelait l'officier auprès de sa mère agonisante. C'est à ce moment qu'il avait pris la décision qui pesait, maintenant, si lourdement sur son avenir.

Depuis longtemps, Mme Le Brail rêvait d'unir François à Thérèse de Barnance, non seulement à cause des liens d'amitié qui l'unissaient à la famille de celle-ci, mais parce qu'elle avait reconnu, chez cette très jeune fille, une énergie, une force morale, qui faisaient défaut à son fils.

Ce rêve, avec les progrès de la maladie, s'accroissait jusqu'à l'idée fixe. A l'arrivée du jeune homme, la malade s'était ouverte à lui de son projet, le suppliant de lui donner la joie d'assister à ses fiançailles !

François, incapable de la contrarier en un pareil moment, s'était laissé faire ! Devant le lit de la mourante, effleurant d'un baiser le front

de son amie d'enfance, il lui avait offert la bague ornée d'un saphir, que Mme Le Brail venait de retirer de son doigt amaigri.

Tout s'était précipité : la mort, la cérémonie funèbre, à laquelle Thérèse avait assisté, à côté de Régine, puis François était rentré à Saumur, écrasé de chagrin, étourdi par la brusquerie des derniers événements.

Il se remettait à peine de sa stupeur quand la guerre avait éclaté et, à son élan patriotique s'était mêlé un sentiment de délivrance. Tout de suite, s'illusionnant peut-être sur la noblesse de son mobile, il avait écrit à Mme de Barnance :

« La guerre sera dure et meurtrière, beaucoup d'entre nous reviendront mutilés... aveugles... défigurés ! Si ce sort était le mien, Thérèse mettrait son point d'honneur à ne pas reprendre sa liberté, c'est pourquoi je veux la lui rendre dès maintenant. »

Thérèse, elle-même, avait répondu :

« Vous m'estimez donc bien peu, François, puisque vous me jugez capable de commettre une lâcheté d'avance?... Quoi qu'il arrive, je me considérerai toujours comme votre fiancée. »

François se rappelait le départ enthousiaste, la longue chevauchée jusqu'en Belgique, puis la vision s'assombrissait : c'était la défaite de Charleroi... l'escadron capturé... l'interminable et dure captivité !... Une tentative d'évasion aboutissait à des mesures de rigueur telles que la santé du prisonnier s'altérait... il pensait mourir sur la terre ennemie, lorsqu'on décidait enfin son transfert en Suisse !...

A cette évocation, le front du jeune homme s'éclaircit. Était-ce seulement le souvenir d'une

vie douce, d'une convalescence heureuse, en face d'une nature superbe, qui lui mettait ce rayonnement de joie au fond des yeux?... Il se leva, arpenta nerveusement la terrasse; son regard chercha au loin le bouquet d'arbres abritant la maison de Mme de Barnance, et la rêverie soucieuse le ressaisit : il vit le retour en France... la situation si fausse en face de la fiancée qui s'était obstinée dans sa fidélité!...

« Demain, soupira-t-il, oui, j'irai aux Églantiers demain!

III

Assise dans le jardin, Thérèse reprisait une nappe. A côté d'elle, sa belle-sœur, Henriette de Barnance, travaillait à un tablier d'enfant, tout en surveillant les jeux d'un petit garçon qui piquait des fleurs et des branchettes dans le sable.

Le temps continuait à être exceptionnellement doux. Sur les larges touffes d'asters mauves, les abeilles s'empressaient à la récolte d'un butin tardif, tandis que, nonchalants, au milieu de cette activité, des vulcains étalaient au soleil leurs ailes bigarrées.

Henriette de Barnance n'était pas jolie, mais elle avait du charme. Sa physionomie, ouverte, respirait la franchise et la douceur. Bien que les angoisses et les larmes eussent un peu altéré la fraîcheur de son visage, la limpidité de ses

yeux bleus, laissant transparaître une âme simple et encore un peu naïve, lui donnait un grand air de jeunesse. Thérèse, sa cadette de deux ans, paraissait plus âgée qu'elle. Cette dernière avait un profil fin, des cheveux d'un noir brillant, de larges prunelles sombres, mais une certaine froideur, quelque chose d'un peu fermé, donnaient à ce joli masque une précoce maturité, malgré la netteté de l'ovale et la pureté du teint.

La jeune fille replia méthodiquement son ouvrage :

— Je vais au village, Henriette, dit-elle, après une imperceptible hésitation, je serai rentrée dans une heure... J'ai vu Régine à la messe, ce matin, elle m'a annoncé la visite de François vers le soir. Lorsqu'il sera là, tu nous laisseras seuls ensemble.

— Tu vas, je pense, lui demander de fixer l'époque de votre mariage?

— Je vais lui rendre sa parole.

Henriette sursauta :

— Tu es folle, Thérèse!

— Non. Je vois bien que c'est là le désir de François et je ne veux pas m'imposer à lui, de force.

— Ne gêne pas ta vie par un froissement d'amour-propre!... Il est certain que la conduite de ton fiancé est un peu étonnante, mais il a tant souffert en Allemagne!... je crois qu'il est encore fatigué, nerveux, incapable de prendre une décision!

Thérèse secoua la tête :

— Je ne puis oublier, dit-elle, que sa première impulsion, le jour de la déclaration de la

guerre, a été de reprendre sa liberté ! je n'ai pas accepté son prétexte qui eût rejeté sur moi tout l'odieux d'une rupture en un pareil moment, mais j'ai compris, dès lors, que François s'était fiancé uniquement pour accéder au désir de sa mère. Sa manière d'être actuelle me confirme dans cette opinion et alors...

— Tu ne l'aimes donc pas ? interrompit Henriette, si tu l'aimais, tu lutterais pour ton bonheur !...

— Serait-ce le bonheur ?... va, Henriette, j'ai bien réfléchi, inutile d'insister, ma décision est prise. Ne dis rien à maman... Je vais chez Jeanette, elle a égaré une guimpe au dernier repassage, il faut la lui réclamer.

La jeune fille se leva, prit sa capeline, accrochée à une branche d'arbre, s'en coiffa et s'éloigna d'un pas tranquille.

Étonnée et désolée, Henriette la suivit du regard. Elle n'arrivait pas à déchiffrer cette nature si différente de la sienne et faisait un retour sur ses propres fiançailles. Lors de ses entrevues avec Renaud de Barnance, elle s'était bien rendu compte que le jeune homme ne semblait pas très épris d'elle, mais, sans se décourager, elle s'était promis de se faire aimer par sa douceur et sa tendresse ; elle avait réussi !...

Des larmes emplirent les beaux yeux bleus au souvenir de la courte félicité, brutalement interrompue par la guerre !... Renaud avait été tué au printemps 1916 !

Henriette passa son mouchoir sur ses paupières humides et se remit à travailler. Au bout d'un instant, sa belle-mère vint la rejoindre.

C'était une femme d'une cinquantaine d'an-

nées, chez laquelle persistaient quelques traces de beauté, mais qui portait plus que son âge. La perte de son mari, la mort de Renaud, ces cruelles épreuves successives avaient blanchi ses cheveux et raviné son visage.

— Où est Thérèse? demanda-t-elle.

— Elle vient d'aller chez Jeannette.

— Encore!... elle y était déjà ce matin!... elle ne peut donc tenir en place?...

— Elle a besoin d'activité pour se distraire de ses soucis.

— Mon Dieu! elle a bien de quoi la déployer à la maison!... c'est ennuyeux!... la cuisinière demande du vin blanc et c'est Thérèse qui a la clé de la cave...

— Elle ne tardera pas à rentrer car elle attend la visite de François.

— Ah! elle vous l'a dit!... et à moi, rien, naturellement!... elle ne me tient au courant de rien!... je suis sa mère, cependant!

On étonnerait souvent les parents en leur démontrant qu'ils ont une part de responsabilité dans les défauts de leurs enfants. Si Thérèse se montrait si renfermée, c'est que la vie trop solitaire qu'elle avait menée à la campagne l'avait repliée sur elle-même, c'était, surtout, que l'excessive sévérité maternelle avait arrêté, chez elle, toute velléité d'expansion.

Henriette n'ayant rien répondu à l'exclamation indignée de sa belle-mère, celle-ci la prit directement à partie.

— Ne trouvez-vous pas, mon enfant, que Thérèse devient de plus en plus mystérieuse?... souvent, lorsque je veux entrer dans sa chambre, le verrou est mis!... tout est toujours sous

élé, chez elle, et puis, elle s'isole de plus en plus... n'est-il pas étrange qu'elle ait si rarement l'idée de vous demander de l'accompagner au village?... elle sort seule sans rien dire à personne!

— Mon Dieu, ma mère, Thérèse a vingt-cinq ans!... elle peut se permettre un peu d'indépendance d'allure.

— Oh! je sais bien que les nouvelles générations sont assoiffées de liberté... et le séjour de ma fille chez sa chère amie, Mme Berlemont, a été déplorable à ce point de vue! J'aurais dû prévoir cela lorsqu'elle s'est liée avec cette personne en suivant des cours à Nevers!... surtout, je n'aurais pas dû permettre la continuation des relations après le mariage de cette jeune fille!...

— Mais pourquoi donc?... Mme Berlemont est une personne parfaitement honorable!

— Je vous dis qu'elle a une mauvaise influence sur Thérèse! n'avez-vous pas remarqué que c'est depuis son retour de Bourges que celle-ci est devenue si cachottière?

— Si, avoua Henriette, et même j'avais pensé...

La jeune femme s'arrêta, hésitante.

— Quoi donc?... qu'aviez-vous pensé?...

— Oh! rien!... une supposition... une idée...

— Laquelle?

— Eh bien, quand Thérèse est revenue de Bourges, elle semblait plus heureuse, plus épanouie que je ne l'avais vue depuis longtemps... comme elle accompagnait son amie à l'hôpital, je me suis figuré que... que peut-être avait-elle rencontré parmi les blessés quelqu'un qui lui était sympathique...

— Henriette, interrompit Mme de Barnance, dont le visage s'était brusquement coloré, vous ne prétendez pas insinuer que ma fille pourrait avoir une intrigue cachée!... qu'elle correspondrait secrètement avec un homme?...

— Non! non, je n'ai jamais voulu dire cela, mais Mme Berlemont pourrait lui donner des nouvelles de la personne qui l'intéresse!...

— Allons donc! Thérèse était fiancée lors de son voyage à Bourges, elle est incapable de la moindre infidélité de pensée à François!

— Avouez, cependant, que celui-ci a bien fait ce qu'il fallait pour être oublié! Ses lettres étaient si rares... et si froides!

Mme de Barnance soupira, car le peu d'empressement de son futur gendre l'inquiétait et la froissait :

— La froideur de François ne justifierait pas l'infidélité de Thérèse, dit-elle; c'est égal, s'il ne parle pas avant son départ, moi je vais lui poser la question au sujet de la date du mariage!

Elle répétait cela depuis un mois, mais fuyait toujours l'explication risquant d'aboutir à la rupture redoutée.

Après un silence occupé à maudire intérieurement les lenteurs de François, l'indépendance de Thérèse, et surtout la néfaste influence de Mme Berlemont sur cette dernière, Mme de Barnance exhala de nouveau sa mauvaise humeur :

— Thérèse ne rentre pas!... la cuisinière attend... le dîner sera en retard.

— Je trouverais peut-être la clé chez ma belle-sœur, proposa Henriette.

— Oh ! bien sûr que tout sera bouclé, comme d'habitude !

Malgré ce fâcheux pronostic, Henriette se rendit dans la chambre de Thérèse. Après quelques recherches, elle trouva un petit trousseau de clés au fond d'un coffret, celle de la cave n'y figurant pas, elle ouvrit le secrétaire et tira plusieurs tiroirs intérieurs. Dans l'un d'eux, elle aperçut une lettre, timbrée du cachet de la correspondance militaire... cette lettre ne venait ni d'Allemagne, ni de Suisse... Henriette repoussa brusquement le tiroir pour ne pas avoir la tentation de satisfaire sa curiosité, mais tous ses doutes l'assaillirent de nouveau... elle resta un instant debout, devant le meuble ouvert, ne songeant plus à l'objet de ses recherches.

— Henriette !... qu'est-ce que tu fais là ?

Thérèse était à côté d'elle, le visage inquiet et mécontent.

— Ta mère réclame la clé de la cave, et je suis venue ici, pensant la trouver et t'épargner des récriminations.

— C'est fort gentil de ta part, mais je n'aime pas beaucoup qu'on fouille dans mes affaires.

— Bien, fit Henriette, un peu piquée, une autre fois, je te laisserai t'arranger avec ta mère !

Les deux belles-sœurs redescendirent au jardin, elles travaillèrent en silence jusqu'au moment où l'arrivée de François vint interrompre leur tête-à-tête.

Après l'échange de deux ou trois phrases banales, Henriette se leva et s'éloigna. François la regarda disparaître avec angoisse, se sentant définitivement acculé à l'explication redoutée !

IV

— Voulez-vous faire un tour de jardin? proposa Thérèse.

Le jeune homme acquiesça et tous deux se mirent à suivre l'allée contournant la pelouse. Le soleil déclinait rapidement, ses rayons obliques, avant de s'éteindre dans une mer de brume rose, avivaient les tons changeants des arbres. Déjà, quelques feuilles d'or pâle se détachaient de la ramure et tombaient mollement sur le sable. Les fiancés cheminaient, côte à côte; ils formaient un couple charmant. A les voir, si gracieusement appareillés, en ce joli décor automnal, tout le monde eut supposé que l'amour était en tiers dans leur promenade, leur inspirant de tendres propos!... pourtant, ils avançaient, muets, glacés et gênés!...

Soudain, François se décida!

— Thérèse, dit-il, vous allez me trouver un fiancé bien peu empressé si je vous demande encore de retarder notre mariage!... je suis fatigué... souffrant...

Thérèse l'interrompt :

— Ne vaudrait-il pas mieux reprendre simplement chacun notre liberté?

— Mais, fit le jeune homme, surpris et un peu décontenancé, lorsque je vous l'ai offerte, vous l'avez refusée!

— Les circonstances étaient différentes...

tant d'événements se sont produits depuis ce moment-là !... l'existence a tellement changé ! Ma fortune a diminué, la vôtre aussi, la vie est devenue difficile et l'augmentation de votre solde ne compense pas la hausse de toutes choses !

— Oui, balbutia François, de plus en plus surpris en entendant Thérèse formuler des arguments dont il n'osait se servir, croyez bien que la pensée de ne pouvoir vous offrir le confort dont je rêvais de vous entourer est pour beaucoup dans mes hésitations.

— Eh bien, écoutons la voix de la raison : rompons un engagement qui vous donne beaucoup de soucis et entretient votre neurasthénie... nous resterons bons camarades, comme par le passé.

Elle avait retiré de son doigt la bague ornée d'un saphir et la tendait à François. Celui-ci se sentit confus du rôle ingrat qu'il jouait :

— Thérèse, supplia-t-il, gardez-la... gardez-la en souvenir de ma mère?...

— Non, mon ami, cette bague revient à Régine... les jeunes filles ne portent pas des bijoux de cette valeur.

François dut prendre la bague qu'il fit disparaître dans la poche de son gilet, il se sentait de plus en plus embarrassé de son personnage quand un incident vint à son secours :

— Mamzelle Thérèse?... mamzelle Thérèse?... appelait une voix.

François aperçut derrière une grille séparant le jardin du chemin, une fillette qui faisait des signes mystérieux :

— Les autres dames sont-y pas là?... conti-

nua l'enfant, tandis que Thérèse s'approchait d'elle, v'la votre lettre, que grand'mère a bien recommandé de donner rien qu'à vous !

François, stupéfait, regarda la jeune fille revenir vers lui, en glissant la lettre dans sa poche, et une crise de jalousie rétrospective le saisit. Un quart d'heure plus tôt, il eut pu demander des explications à sa fiancée, maintenant, il n'en avait plus le droit, mais la désinvolture avec laquelle Thérèse lui avait rendu sa parole, l'irritait... la pensée qu'elle avait probablement donné son cœur à un autre blessait son amour-propre.

— Je vois que je vous gêne pour lire votre correspondance, fit-il ironiquement, je me retire... Adieu, Thérèse.

La jeune fille rougit, hésita un instant, puis après un imperceptible mouvement des épaules, tendit la main à François :

— Pas adieu !... Au revoir... il est entendu que nous restons bons amis.

Quand François se retrouva seul, sur la route, il s'efforça de secouer les impressions désagréables qu'il venait d'éprouver :

« Étais-je bête de me faire tant de scrupules, songeait-il ; en somme, tout est pour le mieux. Je n'aimais pas Thérèse... elle ne m'aimait pas non plus !... elle doit avoir, quelque part, un mystérieux amoureux et n'attendait que sa rupture avec moi pour le présenter à sa mère... comme cette rupture vient de son côté on ne peut m'en vouloir... aucune brouille n'en résultera entre les deux familles ; les choses s'arrangent à merveille et me voilà libre.

.

Tandis que ces événements se déroulaient aux Eglantiers, le baron Le Brail s'était enfermé dans son bureau pour examiner les comptes de son métayer. Régine l'avait aidé dans cette révision, travail difficile, car le bonhomme cultivait volontairement l'erreur et l'obscurité qui masquent les opérations irrégulières.

« Ah ! soupira le baron, je deviens vieux !... il faudrait plus de surveillance !... pourquoi n'ai-je pas un fils qui s'intéresse à l'agriculture ?... »

Une feuille d'impôts, dont la couleur verte était impérative, lui arracha un autre soupir. Il plaça quelques billets de banque sous une enveloppe, mais lorsqu'il voulut apposer sur celle-ci les cachets réglementaires, il constata avec horreur qu'un de ses petits-fils avait usé toute la cire, sous prétexte de reproduire les armes de ses ancêtres.

Bougonnant et furieux, le baron passa dans la chambre de François, à la recherche de l'objet qui lui manquait. Tout en approchant du bureau, situé à un angle de la pièce, il fronça les sourcils, constatant un grand désordre.

« Des romans !... pas un livre sérieux !... rien qui indique un travail quelconque ! fit-il en feuilletant les livres, épars au milieu des boîtes de cigarettes. Ah ! bon... voilà des vers, maintenant : « Les Eblouissements » de la comtesse de Noailles ! »

Il ouvrit le volume et lut :

Printemps léger, fripé, charnu,
Encor si tremblant et si nu,
O douce saison déchirée,
Où par chaque fente sacrée
S'efforce une tiède liqueur...

— Du diable si je comprends cette littérature !... cependant, ma pauvre femme aimait les vers... j'en avais appris pour lui plaire, je savais par cœur « Le Lac », de Lamartine :

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence,
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux !

Bien convaincu de la décadence des lettres françaises et des goûts pervers de la jeune génération, M. Le Brail referma le livre de Mme de Noailles, mais il s'en échappa plusieurs photographies d'amateur qu'il considéra curieusement.

Toutes représentaient une terrasse sur laquelle s'alignaient des chaises-longues et des fauteuils occupés par des soldats.

Parmi ceux-ci on reconnaissait François, accompagné de deux femmes dont l'aspect n'offrait rien de maladif.

« Il y en a une qui est vieille et laide, remarqua le baron, mais l'autre !... elle n'a pas l'air très distingué... elle fume !... quel mauvais genre !... malheureusement, c'est celui qui plaît aux jeunes gens de nos jours ! »

Le père, inquiet, fit quelques recherches, craignant de trouver un bouquet séché, un gant, un mouchoir de batiste, une de ces reliques que les amoureux d'un autre âge conservaient précieusement dans un coffret !... Ne découvrant rien de ce genre, il se rassura un peu :

« Un simple flirt, pensa-t-il ; autrefois, la photographie d'une femme était un gage compromettant... à présent, tout est changé !... C'est égal, tant que François restera célibataire, je ne

serai pas tranquille avec ce garçon léger et romanesque ! Fasse le ciel que cette petite Thérèse arrive enfin à lui faire fixer une date pour son mariage ! »

Le baron alla fumer sa pipe au jardin et attendit anxieusement le retour de son fils.

— Eh bien ? interrogea-t-il, dès qu'il aperçut, dans l'allée, la silhouette du jeune homme, as-tu abouti à quelque chose ?

— Oui, mon père... mon mariage est rompu.

— Rompu !... morbleu !... j'aurais dû m'y attendre !

— Ce n'est pas de ma faute. Thérèse a pris l'initiative de la rupture.

— Naturellement !... elle a été froissée par tes ajournements perpétuels !

— Elle n'a, je crois, aucun regret... moi non plus... il me semble que les choses sont bien ainsi !

M. Le Brail arpentait l'allée, sabrant de nouveau les dahlias avec sa canne ; il se retourna brusquement et, regardant son fils :

— Pourrais-tu me donner ta parole que tu n'as pas été infidèle à tes engagements ?

— Mais oui... je vous la donne.

— Alors, c'est bien. Ne parlons plus de cette affaire.

V

L'aube pointait, teignant de mauve les lointains nébuleux, lorsque François rejoignit, dans la salle à manger, M. Le Brail, en train de déjeuner, frugalement, d'un peu de pain et de fromage.

Suivant sa promesse, le baron n'avait pas reparlé des fiançailles rompues, mais son mutisme, son visage renfrogné, laissaient deviner la part de responsabilité qu'il rejetait sur son fils. Celui-ci, en proposant une expédition cynégétique qui flattait les goûts du gentilhomme campagnard, avait espéré adoucir son humeur. Dès le premier coup d'œil, il constata que le front paternel restait soucieux et morose.

Au moment où les chasseurs, accompagnés d'un vieil épagneul, descendaient les marches du perron, le soleil franchit la ligne d'horizon ; il lutta un instant contre l'opacité des vapeurs accumulées, puis, émergeant victorieux, il apparut, tel une topaze superbe sur un lit d'ouate rose.

Les matinées d'automne sont mélancoliques : la jeunesse de l'heure ne peut faire oublier le déclin de la saison !... Les chants d'oiseaux sont rares, la fraîcheur moite de l'air donne le frisson, l'odeur triste de tout ce qui se fane et se décompose monte de la terre !...

Les deux hommes entrèrent dans les prés,

écrasant, sous leurs lourdes chaussures, les cristaux étincelants de la gelée blanche, ils cheminaient en silence et le baron devenait de plus en plus sombre : son costume de chasse le serrait à la ceinture, accusant un embonpoint mal placé, l'escalade des haies lui révélait la pesanteur de son corps et la raideur de ses articulations, enfin Black, rouillé comme lui par cinq années d'inaction, semblait avoir perdu la finesse de son odorat !...

Un lièvre, sortant d'un buisson, fila, les oreilles couchées, le long d'un champ labouré. Deux coups de fusil partirent à la fois et la bête tomba. François ayant eu le bon esprit de ne revendiquer aucune part dans le meurtre, le baron commença à se dérider :

— Ah ! ah ! fit-il en pénétrant dans un pâturage envahi par les ronces et les chardons, où ruminait un maigre bétail, nous voici sur les terres du seigneur de La Murelle !... cela se reconnaît tout de suite !

— Je pense, dit François, que le fermier a été mobilisé ?

— Oh ! l'abandon ne date pas de la guerre. Depuis vingt ans, La Murelle n'a pas mis les pieds ici ; le fermier a acheté des champs qu'il a engraisés aux dépens de son propriétaire, puis il s'est retiré, laissant la ferme dans un tel état que personne n'a voulu la prendre. La Murelle a dû se contenter d'un métayer voleur et paresseux ; tu vois le résultat !

Les deux hommes avaient regagné un chemin d'où l'on apercevait, à demi cachée par les arbres et envahie par le lierre, une grande maison très délabrée.

— Ah ! fit le baron, en s'asseyant sur un mur bas, le fusil entre les jambes, est-il permis de négliger à ce point une terre superbe?... Si j'avais possédé cela, moi !

— Savez-vous quelles raisons ont poussé M. de La Murelle à quitter le pays ? interrogea François.

— La vanité !... La faute n'est pas complètement sienne, il en revient une bonne part à ses ascendants ! Les Mouchons, comme les Le Brail, appartenaient à la bonne bourgeoisie, ils possédaient une belle fortune. L'anoblissement de mon grand-père, sous le premier Empire, a éveillé leur jalousie. Les parents de Michel ont acheté le droit d'ajouter à leur nom celui de leur propriété, puis ils ont élevé leur fils unique avec l'idée d'en faire un homme lancé dans la haute société ; ils ont pleinement réussi : si M. Mouchon de La Murelle a abandonné ce pays-ci, c'est pour mieux oublier la modestie de ses origines. Il parle probablement à ses amis parisiens de son château dans la Nièvre mais ne se soucie pas de les y inviter pour leur faire constater que ledit château n'a rien de féodal !

— L'avez-vous connu, autrefois ?

— Sans doute. C'était un assez gentil garçon ; dans notre jeunesse nous avons fait ensemble de bonnes parties de chasse ! Eh ! il ne doit plus être très fringant, car il a bien cinq ans de plus que moi !

— Et vous vous êtes complètement perdus de vue ?

— Oh ! nous nous faisons part des grands événements de notre vie ! Il habite Paris, la Normandie, le Midi !

« Agréable existence !... comme je comprends cet homme ! songeait François. Si j'avais de la fortune, je ne viendrais certainement pas m'enterrer dans ce pays-ci ! »

— Ah ! reprit le baron, notre classe a une grande responsabilité dans le désordre de la France : il y a trop de gens qui ne pensent qu'à jouir et qui négligent leurs devoirs sociaux !

— Mais, remarqua François, l'homme qui possède de belles rentes et qui les dépense, n'est pas un inutile : son luxe fait vivre des quantités d'artisans, encourage les arts, favorise le commerce !...

— Oui, oui, je connais cette chanson des paresseux ! Le luxe est un rouage social qu'on ne peut supprimer, soit, mais son abus a des conséquences déplorables, surtout en ce moment : les folies des nouveaux riches font monter le prix de la vie, elles obligent la France à des importations qui la ruinent et affaissent son change... et puis, on peut dépenser et travailler !... tout homme jeune et bien portant doit se servir de ses bras ou de son cerveau.

François ne trouva rien à opposer au solide bon sens de son père, mais il jugea intérieurement que celui-ci n'était plus de son siècle et que ces vieux principes avaient fait leur temps !

VI

Aux Eglantiers aussi, l'annonce de la rupture des fiançailles avait provoqué quelques orages : Thérèse s'était entendu reprocher, par Mme de Barnance, la raideur orgueilleuse de son caractère.

— Tu n'as pas su faire avec François, ma pauvre fille, lui répétait-elle, et si tu crois, maintenant, que tu vas trouver facilement à te marier !

— Eh bien, je ne me marierai pas, répondait tranquillement Thérèse.

— Oui ! on dit cela quand on est encore jeune et puis plus tard on se désole !... enfin, tu aurais pu penser à moi !... après tous mes chagrins, c'eût été une grande consolation, pour mon cœur de mère, de te voir bien établie !

Henriette évitait, avec sa belle-sœur, un sujet qu'elle sentait lui être pénible, elle avait renoncé à déchiffrer l'énigme de ses sentiments.

Malgré tout, un peu de froid régnait entre les deux familles ; cependant, au bout d'une quinzaine de jours, Régine vint aux Eglantiers, amenant ses fils, qui jouèrent avec le petit Bernard. Dans le courant de la conversation, elle annonça que François avait regagné sa garnison et espérait obtenir bientôt le congé qu'il passerait à Menton. Chacun se répandit en lieux communs sur le charme de la Côte d'Azur ; Hen-

riette remarqua que Menton passait pour une des villes offrant le moins de distractions mondaines, mais Mme de Barnance dit perfidement :
— Oh ! Menton est si près de Monte-Carlo !...

Et cette insinuation sous-entendait tous les vices qu'elle prêtait à l'homme qui avait eu le mauvais goût de ne pas devenir son gendre.

Thérèse et Henriette ne tardèrent pas à rendre la visite de Régine, car celle-ci avait annoncé son propre départ comme prochain, elles profitèrent d'une éclaircie de soleil dans le brouillard pour se rendre chez les Le Brail avec le petit Bernard.

A leur arrivée, les deux belles-sœurs furent introduites dans le salon vide. Henriette remarqua la pâleur de Thérèse, dont les yeux s'étaient remplis de larmes en se posant sur une photographie de Mme Le Brail.

« Regrette-t-elle ce qu'elle a fait ? se demanda Henriette, a-t-elle obéi à un mouvement d'amour-propre froissé?... ou bien a-t-elle saisi avec empressement l'occasion de se libérer et éprouve-t-elle quelques remords devant le portrait de cette pauvre femme qui lui avait confié le bonheur de son fils ? »

L'entrée du baron interrompit ces muettes interrogations, et, tout de suite, Thérèse reprit un visage impénétrable. Le petit drame intime se voila sous une double comédie, car la jeune fille se montra gaie et enjouée et M. Le Brail fut fort aimable pour elle, tout en lui gardant une secrète rancune et en l'accusant de n'avoir pas su fixer le cœur de François.

Ce furent les enfants qui trahirent, entre eux, les véritables sentiments des parents :

— Qu'est-ce qu'il a, ton oncle François? demanda Bernard au fils aîné de Régine, Jacques Darlinière; bonne-maman dit qu'il a ce qu'il mérite.

— Peut-être qu'on va lui donner la croix d'honneur, opina Jacques.

— Oh! non. Bonne-maman a dit: « Ce nigaud de François n'a que ce qu'il mérite. »

— Oncle François n'est pas un nigaud!... c'est un homme très intelligent!... et puis, tu sais, grand-père a dit que ta tante Thérèse, elle savait pas faire.

— Faire quoi?

— Je ne sais pas, moi! Y a quelque chose qu'elle sait pas faire.

— Tante Thérèse sait tout faire... Dis donc, Jacques, faudra pas le dire que je t'ai dit ce que bonne-maman avait dit?

— Sois tranquille, fit Jacques, important, je n'en parlerai pas, parce que insulter un officier français, c'est très grave! cela peut amener des duels.

— Moi, je ne dirai rien non plus à tante Thérèse, elle serait pas contente.

Là-dessus, les deux diplomates en herbe se joignirent aux autres enfants pour faire une partie de cachette, mais Henriette prétextait bientôt le subit obscurcissement du soleil pour ne pas prolonger la visite.

Les deux jeunes femmes prirent la route du retour et hâtèrent le pas, car le brouillard s'épaississait, raccourcissant de plus en plus les horizons et imprégnant l'air d'une humidité pénétrante. Bernard, mécontent d'avoir été arraché trop tôt à la société de ses amis, se faisait

traîner. A moitié chemin il se prétendit fatigué et voulut absolument se reposer. Henriette s'assit sur le talus, prit l'enfant sur ses genoux, l'enveloppant de son mieux dans sa mante, Thérèse resta debout, regardant le paysage sombre et désolé. Un silence impressionnant régnait, interrompu seulement par le croassement d'un corbeau ou la jacasserie d'une pie ; soudain, une sonnerie de cloche sembla déchirer la ouate de l'air et arriva, distincte, aux oreilles des promeneuses. Henriette tressaillit :

— Te souviens-tu?... le onze novembre!... Il va y avoir un an!

— Oui, dit Thérèse, je me souviens : la journée était grise et calme comme celle-ci quand nous avons entendu une cloche lointaine sonnant à toute volée... nous ne savions rien... on n'osait croire à une fin si brusque du grand cauchemar!... mais une autre sonnerie a résonné... puis une autre!... il en venait de tous les villages... des quatre points de l'horizon, avec des notes claires et des notes graves et, soudain, nous avons compris que cette merveilleuse symphonie c'était, enfin, la voix de la Victoire!...

— Ah! soupira Henriette, j'ose à peine l'avouer!... Dans une pareille minute, je n'aurais dû songer qu'à la France, mais en pensant à toutes les femmes qui se disaient en ce moment : « Il va revenir! » j'ai ressenti un sentiment d'atroce jalousie qui empoisonnait ma joie!

— Pauvre Henriette! c'était bien naturel, et j'éprouvais le même serrement de cœur!... puis je pensais aux mères, aux femmes, aux fiancées des disparus!... à toutes ces malheureuses créa-

tures qui vivaient, cramponnées à un fragile espoir ! Pour presque toutes, ces cloches sonnaient le glas de la dernière illusion !

— Oui, celles-là ont été encore plus à plaindre que nous : rien n'est affreux comme l'incertitude... les alternatives... Dans un naufrage, il vaut mieux couler à pic que se raccrocher à des épaves qui prolongent l'agonie !... et puis, ce mystère autour de la fin, c'est affreux !... moi, du moins, j'ai la consolation de savoir que mon pauvre Renaud n'a pas souffert !

La jeune veuve revécut le passé tragique : un matin, des visages bouleversés autour d'elle... l'embarras... les mensonges qui laissent, petit à petit, percer la vérité... et, enfin, la lecture de la lettre fatale !... Le lieutenant de Lautrec écrivait que Renaud avait été envoyé en reconnaissance avec trois hommes ; un seul était revenu, rapportant les plaques d'identité de ses compagnons et racontant qu'ils avaient été broyés par un obus, à quelques pas de lui !...

— Il faut rentrer, Henriette, Bernard va prendre froid, dit Thérèse, voulant arracher sa belle-sœur à ses tristes souvenirs.

Henriette regarda le joli visage qui ne reflétait plus aucune émotion et elle se demanda :

« A-t-elle seulement songé, en écoutant les cloches libératrices, que son fiancé allait rentrer en France?... Si cela n'a pas été le premier cri de joie de son cœur, c'est que, déjà, elle ne l'aimait plus ! »

VII

Le lendemain de la visite aux Le Brail, le petit Bernard s'éveilla, dolent, se plaignant de frissons et de mal de gorge. Dans la soirée, il commença à tousser et sa température s'éleva, il passa une nuit agitée et dès le lendemain matin on envoya chercher le médecin du bourg voisin. La mauvaise chance voulut que celui-ci fût absent, il fallut en trouver un autre, qui ne vint que vers deux heures de l'après-midi :

— Cet enfant a les bronches délicates, dit-il à Henriette, après avoir ausculté le petit malade, il a dû éprouver un refroidissement et je constate quelques râles dans le poumon droit, mais j'espère, avec une médication énergique, enrayer la maladie ; il faudra lui mettre des ventouses deux fois par jour. Savez-vous les poser ?

— Je ne l'ai jamais fait, avoua Henriette, mais ma belle-sœur sera probablement plus expérimentée que moi : elle a appris bien des choses pendant un petit stage qu'elle a fait, dans un hôpital, à Bourges.

— A Bourges, remarqua le docteur, nous nous sommes peut-être rencontrés, car j'y ai été mobilisé un certain temps.

Thérèse entra, à ce moment, et le médecin ne l'eut pas plus tôt dévisagée, qu'il s'écria :

— Mais oui !... je reconnais mademoiselle ! C'est l'aimable infirmière bénévole que nous a

amenée Mme Berlemont dans un moment où nous manquions de personnel!... Je ne doute pas de sa capacité à placer les ventouses puisque c'est moi qui lui en ai appris le maniement sur un gazé!...

« Vous souvenez-vous ? continua-t-il en s'adressant à Thérèse, ce pauvre lieutenant de Lautrec était en bien mauvais état!... Je me demande s'il aura fini par prendre le dessus ? »

Thérèse avait rougi et ne répondait rien ; sa belle-sœur la regardait avec étonnement, mais le médecin s'occupait de nouveau du petit garçon : il avait mis son dos à nu et indiquait, à l'infirmière improvisée, les points congestionnés sur lesquels on devait appliquer les révulsifs, puis ayant écrit une ordonnance il partit en annonçant sa visite pour le lendemain. A peine fut-il monté dans son automobile, qu'Henriette dit à Thérèse :

— Comment ne nous as-tu jamais parlé de la présence du lieutenant de Lautrec à Bourges?... C'est inouï!... tu te trouves avec l'ami de Renaud, celui qui nous a écrit pour nous annoncer la triste nouvelle!... tu peux obtenir de lui mille détails intéressants et tu ne nous dis rien !

— Je n'ai pas voulu raviver, pour toi et pour maman, ces souvenirs cruels, répondit simplement la jeune fille.

— Tu as eu tort!... ces souvenirs auraient été, pour moi, une consolation, à ce moment-là, tandis que, maintenant... ton silence me fait faire des suppositions affreuses!...

— Mais lesquelles ?

— Eh bien, que, peut-être, on nous a caché la vérité?... que, peut-être, Renaud a agonisé

longtemps?... qu'il a été martyrisé... achevé?...

— Non, non, dit vivement Thérèse, tu te trompes, cela, je te le jure!

— Alors, raconte-moi ce que t'a dit le lieutenant?

— Peu de choses. Il avait une extinction de voix complète et on lui défendait de parler... Il m'a seulement confirmé les détails de sa lettre... Ne dis rien à maman... vois-tu, nous avons autre chose à faire qu'à nous occuper du passé... il faut soigner Bernard!

L'état du petit garçon, en effet, était assez grave pour absorber toutes les pensées maternelles. Pendant une semaine, on lutta contre les progrès de la maladie, puis il y eut une journée d'angoisse affreuse : le second poumon se prenait, l'enfant respirait difficilement ; son masque, émacié et vieillot, avec un nez pincé, des yeux enfoncés et agrandis, semblait déjà marqué d'une funèbre empreinte. Mme de Barnance, incapable de supporter ce spectacle, n'entraît plus dans la chambre de son petit-fils. Elle restait chez elle, effondrée sur un fauteuil, adressant, au ciel, des prières qui étaient presque des reproches :

« Mon Dieu ! disait-elle, vous m'accablez trop !... Mon fils est mort !... l'avenir de ma fille est brisé !... allez-vous encore me prendre ce cher petit être qui est ma dernière joie ? »

Henriette se montrait plus courageuse. Cependant, par moments, son moral faiblissait et elle s'éloignait du lit de Bernard pour pleurer sans contrainte. Seule, Thérèse conservait tout son calme, toute son énergie ; elle suivait minutieusement les instructions du médecin et savait

faire accepter au petit malade les potions amères et la brûlure des cataplasmes sinapisés.

Le neuvième jour une légère amélioration se produisit et, vingt-quatre heures après, le docteur prononça la formule bénie : « Il est sauvé ! »

Quand les deux belles-sœurs se retrouvèrent seules, elles s'embrassèrent dans un grand élan de joie et Henriette dit, les larmes aux yeux :

— Thérèse ! c'est à toi que je dois la vie de mon fils !... jamais je ne l'oublierai !... Comment pourrais-je donc te montrer ma reconnaissance ?

— Mais tu es folle, Henriette !... Je n'ai rien fait d'extraordinaire, et je n'ai pas besoin d'autre récompense que de voir notre cher petit malade entrer en convalescence !

— Est-ce que vraiment je ne peux rien pour toi ?... pour assurer ton bonheur ?... Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi ? pourquoi ne partages-tu pas tes secrets avec moi ?

— Je n'ai pas de secrets. Je t'ai mise au courant de mon projet de rupture avec François avant d'en avoir parlé à personne... je t'ai exposé les motifs qui me faisaient agir... que veux-tu donc de plus ?

Henriette soupira. Elle n'était pas convaincue, et l'incident relatif au lieutenant de Lautrec avait ouvert à son imagination de nouveaux horizons.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le train filait à toute vapeur ! — ce qui signifie qu'il n'avait encore pris qu'une heure de retard depuis le départ de Paris. — Dans le couloir d'une voiture de première classe, François, assis sur sa valise, les genoux à la hauteur du menton, ramenait sa couverture de voyage sur ses membres transis, tout en proférant de sourdes imprécations contre la compagnie P.-L.-M.

« Dire, songeait-il, que la République prétend faire régner l'égalité entre les citoyens !... Où est-elle l'égalité ?... Parce que ces individus, qui ronflent là, à côté, habitent Paris, ils peuvent, moyennant le versement d'une faible somme, s'étaler sur des coussins presque propres, et dormir tranquilles, sous la protection d'un chiffon de papier qui atteste leur droit. Au contraire, le provincial prenant le train à Beaune, comme moi, ne doit compter que sur le hasard, qui le trahit toujours !... il n'a en perspective que boxes et pugilats, pour aboutir, le plus sou-

vent, à la triste situation qui est la mienne en ce moment ! »

Ayant dévisagé ses compagnons d'infortune, le jeune homme poursuivit ses réflexions :

« Du temps que les classes des chemins de fer étaient en rapport avec celles de la société, la bonne éducation réparait parfois les injustices du sort. Maintenant, le respect et la galanterie ne sont plus que de vains mots !... Si une place devient libre en cours de route, ce ne sera pas cette pauvre petite femme, effondrée sur sa caisse à chapeau, qui en profitera !... elle sera prise par ce rastaquouère bagué, que j'ai vu graisser la patte à un employé... à moins que son voisin — ce géant qui a dû gagner sa pelisse de fourrure en vendant des bœufs et des porcs — n'use de ses énormes poings pour se frayer le passage avant lui !... En tout cas, moi, à qui mes traditions de famille interdisent ces luttes inélegantes, je suis bien sûr de rester sur ma valise jusqu'à Nice ! »

Ces sombres prévisions ne se réalisèrent qu'en partie : à Avignon, une personne étant descendue, il y eut bataille entre le rastaquouère et le marchand de bœufs, qui, bousculant son adversaire, et écrasant les pieds des voyageurs, prit possession de la place convoitée. Heureusement, à Tarascon, le départ d'une famille entière permit à François de s'asseoir confortablement, après avoir offert le coin à la petite dame, toute surprise d'une pareille aubaine.

Le jeune homme ne dort pas. Son cerveau, surexcité par l'impatientte attente de la nouveauté, luttait contre la fatigue et l'engourdissement. Déjà, lorsqu'une vitre s'abaissait, il lui

semblait respirer un air d'une douceur et d'une légèreté inaccoutumées!... les brumes s'étaient dissipées, les étoiles cloutaient d'or le firmament pur!

Lorsqu'on eut dépassé Marseille, le véritable enchantement commença : sur le ciel rose pâle se profilaient, tour à tour, les sombres rangées de cyprès, la silhouette tourmentée des oliviers, le lacis de feuillages des grands eucalyptus ou la molle retombée des palmes... Soudain, d'un point de l'horizon, une boule de feu jaillit dans un halo d'or!... une lumière exquisite baigna le paysage, bleuit l'étendue grise de la mer et révéla, aux yeux éblouis de François, la magie des couleurs!

A Toulon, la petite dame, suivie de son volumineux carton à chapeaux, s'élança hors du wagon. Un officier de marine l'attendait sur le quai de la gare. François assista à des effusions conjugales et il se sentit soudain triste et seul! Combien il eût été charmant de partager avec une jeune femme ses enthousiasmes et ses émerveillements!... Pourtant aucun regret ne lui vint pour la fiancée qui lui avait rendu sa parole... Ses rêves ne se tournaient pas vers le passé, mais vers l'avenir.

Successivement défilèrent devant ses yeux les rochers de l'Ésterel, les îles Lérins, la baie des Anges... les vastes cités blanches, dans des encadrements de verdure... les villas éparpillées, enguirlandées de fleurs... A deux heures, enfin, il était à Menton.

A peine installé à l'hôtel du Midi, le jeune homme sortit ses vêtements de sa malle, procéda à de longues ablutions et à une toilette

soignée, puis, rafraîchi, reposé, ne portant plus de traces de son long voyage et de sa nuit sans sommeil, il sortit.

Il prit, en face du Jardin Public, le tramway à destination de Monte-Carlo. La voiture était déjà encombrée, et, le nombre des voyageurs augmentant à chaque arrêt, lorsqu'on arriva à « La Plage », une vieille dame anglaise ne trouva pas de place à l'intérieur. François s'empressa de lui offrir la sienne ; il resta debout à l'avant du véhicule, ne méritant pas la reconnaissance qui s'exhalait, en mauvais français, d'une bouche aux longues dents, car son acte de galanterie était surtout inspiré par le désir d'avoir de l'air et de contempler à son aise le merveilleux paysage.

Le tramway venait de pénétrer dans le cap Martin : à mesure qu'il avançait, on voyait se creuser la baie profonde, partagée en deux par la vieille ville, agglomération de toits et de clochers superposés. Au fond de la vallée du Carreï, les montagnes dressaient leur ossature tourmentée et dénudée. Du côté de Garavan, on distinguait le pont Saint-Louis et la grande coupure des Rochers Rouges. La voiture décrivit un lacet et le paysage se déroula, plus étendu encore, jusqu'à la pointe de Bordighera. Entre les branches des pins, la mer apparaissait d'un bleu intense, striée d'ombres violettes et marbrée de malachite sur ses bords.

Quelques villas se montrèrent, nichées dans la verdure, puis on longea le bois de la Dragonnière, aux oliviers centenaires, laissant filtrer une douce lumière à travers leur feuillage délicat.

Le tramway ayant rejoint la route de Monte-Carlo, François descendit à la première halte. Il suivit la large voie en corniche, empoussiérée par le perpétuel passage des automobiles. Au-dessus de lui, des hôtels et des villas se dressaient au milieu de leurs jardins en gradins. Des terrasses pendaient d'énormes boules de géraniums et d'anthémis, tranchant, par leurs tons violents, sur la blancheur des murs.

Après avoir fait quelques pas, le jeune homme s'arrêta devant une plaque de marbre portant, inscrit en lettres d'or, « Villa Mes Délices ».

— C'est là ! murmura-t-il un peu ému.

Il posa le doigt sur le bouton de sonnette, un domestique en livrée apparut bientôt :

— Mme Malaisieux est-elle chez elle ?

— Oui, monsieur.

La villa se trouvait en contre-bas, entre la route et la mer, le jeune homme dut donc descendre des lacets rapides, bordés de violettes de Parme et de soucis jaunes, il atteignit une belle habitation de style oriental, dont la blancheur se relevait d'incrustations de faïences colorées. Il gravit un escalier de marbre, traversa un luxueux vestibule et se trouva dans une pièce dont la chaude tonalité fut un enchantement pour ses yeux :

Une large baie vitrée s'ouvrait au midi ; la mer l'emplissait toute, semblant dresser, sur l'azur clair du firmament, un mur de lapis élaboussé d'or par le soleil. A l'intérieur, les tentures de soie pâle, les meubles recouverts de velours jaune et bleu continuaient l'harmonie du ciel, de l'eau et de la lumière. Dans un grand

vase irisé s'épanouissait une gerbe de roses Safrano.

Tandis que François examinait ce décor, qui formait un si saisissant contraste avec le salon froid et fané de son père, Mme Malaisieux entra :

— Enfin ! dit-elle en tendant la main au jeune homme, vous voilà !... Je croyais que vous aviez oublié mon invitation !

— Moi !... J'y ai pensé tous les jours de ma vie !... mais si vous croyez que c'est facile d'échapper à ses chefs et à sa famille !

— Et à sa fiancée, surtout !

Mme Malaisieux s'installait sur le divan, au milieu des coussins brodés. C'était une femme de vingt-cinq à trente ans, dont la beauté manquait un peu de finesse : le bas du visage était fort, la bouche trop charnue, mais les yeux avaient de l'éclat, la chevelure, nuancée par le henné, était abondante et le teint éblouissant. La taille se devinait bien faite sous une robe de satin noir aux souples envolements de tulle ; elle ne portait d'autre bijou qu'un merveilleux collier de perles, encerclant son cou blanc.

François, ne se rendant pas compte de ce qu'il y avait d'artificiel dans cette apparente simplicité, regardait la jeune femme avec admiration.

— Parlez, dit celle-ci, racontez-moi vite vos affaires de cœur pendant que nous sommes seuls, car nous risquons d'être dérangés, j'attends quelques amis pour goûter... Voyons?... quand vous mariez-vous ?

— Je ne me marie plus !... j'ai rompu avec Mlle de Barnance.

— Tant mieux, car, lorsque je vous ai connu, vous sembliez un fiancé peu enthousiasmé. Qu'est-il arrivé?

— Peu de chose! nous nous sommes aperçus que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre et nous nous sommes rendu, réciproquement, notre parole.

— Voilà qui est agir sagement... les parents, en arrangeant les mariages, s'occupent trop peu des similitudes de goûts... si on avait, plus souvent, le courage de leur résister, il y aurait moins de mauvais ménages!

Elle poussa un soupir, comme faisant un retour sur son propre passé, puis elle continua :

— Une jeune fille, élevée très simplement à la campagne, ne vous convenait pas... vous avez une nature raffinée, le besoin instinctif de la beauté, du luxe, de l'art, il faut que votre femme puisse mettre tout cela dans votre vie!

Puis, craignant peut-être que François ne vît, dans cette phrase, une avance de sa part, elle reprit très vite :

— Du reste, mon cher ami, vous êtes encore jeune, rien ne presse de vous enchaîner!... jouissez donc de votre liberté!

— C'est bien ce que je compte faire. J'ai un congé de plusieurs mois et je viens le passer ici avec la ferme intention de m'amuser... de me dédommager de tant d'années grises et plates!...

— Très bien! je vous aiderai de tout mon pouvoir.

On sonna et François se leva :

— Mais non, restez! Commencez tout de suite à vous distraire; je vais vous présenter des gens très gais, très agréables!

Une demi-heure après, le salon de Mme Malaisieux était complètement envahi par une foule de visiteurs. Les femmes arrivaient emmitouffées dans des capes, garnies de fourrure, qu'elles entr'ouvraient, laissant voir des robes légères et décolletées comme des toilettes de bal. Les hommes avaient presque tous le visage entièrement rasé — ce qui exige une grande distinction pour ne pas ressembler à un acteur ou à un domestique — ils portaient les cheveux relevés et leurs vêtements marquaient la taille.

François, présenté à tout le monde, se sentit un peu dépaysé : la lourde beauté des Américains du Sud lui déplaisait plus encore que la laideur des Américains du Nord. Cependant, lorsqu'on lui nomma : « le comte d'Andignac », il se sentit tout de suite en face d'un compatriote.

Sec, nerveux, avec des yeux impératifs et un menton volontaire, M. d'Andignac affectait une grande simplicité dans sa mise. Il portait une courte moustache, ses cheveux étaient divisés par une raie, et, malgré ces offenses à la mode, il possédait ce chic, incontestable, personnel, qui vient de la race et non d'une obéissance servile aux décrets du snobisme.

François, après avoir trouvé tous ses compagnons très mal, jugea, tout d'un coup, celui-là trop bien, en s'apercevant qu'il faisait, à Mme Malaisieux, une cour correcte mais non dissimulée.

Un homme, d'un âge mal défini, entra. Son aspect donna, au cerveau de François, l'imperceptible choc des réminiscences lointaines... le jeune homme revit, dans l'album de ses pa-

rents, une photographie jaunie... « Je me trompe, songea-t-il, M. de La Murelle serait plus vieux ! »

C'était lui, cependant ; la reconnaissance ne tarda pas à s'effectuer :

— Vous êtes le fils de mon ami Le Brail, avec qui j'ai fait de si bonnes parties de chasse?... enchanté de vous retrouver!... parlez-moi de votre père.

M. de La Murelle ne tenait pas à préciser la date de ses relations avec le baron, mais François ne put s'empêcher de lui dire :

— Il y a bien longtemps, monsieur, que nous n'avons eu le plaisir de votre visite!... Pourquoi donc abandonnez-vous complètement notre pays?

M. de La Murelle eut un haussement d'épaules :

— J'ai un chalet à Deauville, où je passe la plus grande partie de l'été... ma vieille baraque manque par trop de confort moderne!

François regardait s'éloigner la haute silhouette, encore mince et droite, il évoquait celle du baron, épaissie, alourdie... « Qui croirait que cet homme est plus âgé que mon père, songea-t-il... évidemment il se teint... sa coiffure à l'embusqué découvre des tempes dégarnies, mais la tournure reste jeune... qu'on ne me parle pas de la nécessité du travail au point de vue de l'hygiène! voilà un oisif qui se conserve fort bien... »

Les domestiques roulaient la table à thé ; une femme maigre et ridée, vêtue d'une robe très élégante, trop courte pour son âge, surveillait l'installation des pâtisseries.

— Il me semble que je connais cette personne? dit François à Mme Malaisieux.

— Mais oui, c'est Antonia, ma dame de compagnie, que vous avez vue avec moi, en Suisse.

— Ah! pardon!... elle portait à ce moment-là des tricots sportifs qui ne me l'avaient pas révélée sous ce jour!... il me semble qu'elle rajeunissait!

— Beaucoup trop!... Si cela continue, c'est moi qui vais être obligée de lui servir de chaperon!

Et la belle veuve racontait en riant l'histoire de cette cousine pauvre, qui, arrachée par elle à une existence misérable, se grisait maintenant de luxe et de plaisir!

— Qu'elle mange des gâteaux toute la journée et qu'elle porte mes robes sans les rallonger, passe encore!... mais vous ne devineriez jamais ce qu'elle m'a demandé pour ses étrennes?... quelques leçons des danses nouvelles!

Un instant après, François se trouvait à côté d'une jeune femme brune qui lui eût paru jolie sans l'étrangeté de sa carnation. S'apercevant qu'elle avait rapidement absorbé un baba et un éclair, il alla lui chercher une assiette de petits fours.

— Merci, dit-elle avec reconnaissance; ces gâteaux sont délicieux! quand on pense qu'on parle de les supprimer... et voilà plus d'un an que la guerre est terminée!

— Oui, mais ses effets persistent et le traité de paix n'a pas encore obtenu toutes les ratifications!

— Oh! je sais bien... c'est ridicule, ces conférences qui n'aboutissent à rien! Je trouve qu'on

devrait en finir n'importe comment pour reprendre la vie normale.

— Mon Dieu, madame, les Français n'ont peut-être pas tout à fait les mêmes idées que vous à ce sujet.

— Comment?... mais je suis Française... très bonne Française, seulement, j'en ai assez des restrictions!

« Je la croyais Mexicaine... ou même un peu Peau-Rouge, pensa François, et je prêtais aux femmes de notre pays un peu plus de patriotisme. »

II

Il était tard quand François quitta la villa « Mes Délices ». Le soleil venait de passer derrière le rocher de la Tête de Chien, qui se profilait en noir sur le ciel doré. La mer perdait, peu à peu, l'intensité de sa couleur, la dureté de sa ligne d'horizon qui s'estompait dans la brume mauve, mais les sommets des montagnes s'irradiaient encore de chauds reflets; une lumière douce et comme rafraîchie lustrait la végétation et veloutait les fleurs. François s'était arrêté et contemplait cette féerie, encore nouvelle pour ses yeux, quand il fut rejoint par M. de La Murelle.

— Eh bien, jeune homme, que dites-vous de ce pays?

— Je suis émerveillé !

— Oui, la première impression est bonne, mais on se blase !... Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

— Je suis arrivé aujourd'hui.

— Et vous faites déjà des visites?... voilà ce que j'appelle un garçon sociable !... Mais comment donc connaissez-vous Mme Malaisieux ?

— Oh ! c'est toute une histoire, qu'il serait peut-être un peu long de vous raconter ici.

— Non, nous allons marcher ensemble jusqu'à la station du tramway.

— Eh bien, en quelques mots, voici : J'ai eu la malchance d'être fait prisonnier à Charleroi et j'ai moisi pendant trois ans en Allemagne, croyant bien y laisser mes os ! J'étais fort malade à la suite d'une crise de typhus quand une commission de braves Suisses, venus pour nous visiter, a décidé l'urgence de mon transport dans un pays neutre. J'ai donc passé l'été de 1918 dans un sanatorium du Valais ; c'est là que j'ai fait la connaissance de Mme Malaisieux. Elle habitait, avec sa dame de compagnie, un chalet du voisinage et elle venait, parfois, voir les malades. Elle a eu la bonté de s'intéresser à moi, de me prêter des livres et des journaux. En me quittant, elle m'a dit : « Un hiver sur la Côte d'Azur vous ferait grand bien !... si vous y venez jamais, souvenez-vous que j'habite la villa « Mes Délices », entre Menton et Monte-Carlo.

— Et, à peine débarqué dans le Midi, vous vous acquittez de votre dette de reconnaissance, c'est fort bien. Où êtes-vous descendu ?

— A l'hôtel du Midi, à Menton.

— Voilà nos tramways qui vont nous entraî-

ner dans des sens opposés, mais venez donc me voir bientôt... J'habite hôtel de Paris, à Monte-Carlo.

Les voitures s'arrêtaient à leur point de croisement, les deux hommes se séparèrent.

Une demi-heure plus tard, François se retrouvait dans sa chambre d'hôtel et achevait son installation.

Il était assez satisfait de sa journée, où se plaçait, pourtant, une légère déception : ayant escompté un long tête-à-tête avec Mme Malaisieux, l'arrivée de tous ces hommes, les assiduités du comte d'Andignac lui avaient causé une assez désagréable impression, mais l'amabilité de la jeune femme, l'atmosphère de luxe et d'élégance dont elle était entourée, lui laissaient, malgré tout, un agréable souvenir.

Le lendemain, le jeune homme eut un réveil joyeux : sa fenêtre, ouverte, laissa pénétrer un grand flot de soleil avec une bouffée d'air marin. Il s'habilla rapidement et sortit.

Après avoir flâné sur la plage, il entreprit la visite de la vieille ville, qui l'intéressa par son cachet italien. Il grimpa des marches, suivit des rues étroites, obscures et malodorantes, passa sous des arches reliant entre elles les maisons bossuées. Au sommet d'un escalier, une place se dessina devant une église, avec une large échappée sur la mer et les montagnes, comme une fenêtre ouverte au flanc sombre d'une prison !

Les ruelles se succédèrent, de plus en plus escarpées, et François aboutit enfin à un chemin rocailleux qui, en quelques minutes, l'amena au point culminant de Garavan.

De cet endroit, la vue, sur les deux baies, est

admirable. Pour en jouir complètement, il faut pénétrer dans l'ancien cimetière, qui s'étage en terrasses, sur les débris d'un vieux château fort.

Ce cimetière est riant : les roses buissonnent entre les tombes, les oiseaux chantent dans les cyprès, dont la silhouette, familière au pays, n'évoque aucune idée funèbre ; des figures de marbre font revivre les traits des disparus... le vaste horizon n'est qu'azur et lumière !... Mais une mélancolie vient à la pensée de cette beauté, de ces fleurs, de ces couleurs, de ce soleil, si sombrement voilés pour tous ceux qui dorment du grand sommeil !... Ici, plus peut-être que dans les nécropoles septentrionales, on a besoin de croire que :

Les yeux qu'on ferme voient encore !

François, ayant atteint la plate-forme supérieure et contemplé le panorama, découvrit, de l'autre côté de la route, le nouveau cimetière. Un large groupe de sépultures neuves se détachait à son flanc : c'étaient les tombes des soldats décédés dans les hôpitaux pendant la guerre. Le cœur du jeune homme s'emplit de pitié : « Les malheureux ! songea-t-il, cela devait être plus dur de mourir ici que sur le champ de bataille ! »

En même temps, le sentiment lui vint de son ingratitude envers la Providence ! Certes, il avait souffert dans sa geôle !... il avait perdu de belles années de sa jeunesse, mais il possédait encore ce bien incomparable, la vie !... Il jouissait par tous ses sens des séductions de la nature !... de la douceur de l'air !... de la griserie des parfums !... de la chanson berceuse des

vagues, roulant le galet!... L'avenir s'ouvrait devant lui, plein de promesses!... Peut-être connaîtrait-il bientôt la grande joie de l'amour partagé, dans un cadre de beauté qui ajouterait un raffinement à son bonheur!

Ses regards cherchèrent, au delà du cap Martin, l'emplacement de la villa « Mes Délices » et un sourire, qui n'était pas exempt de fatuité, lui vint aux lèvres.

Malgré son vif désir de revoir Mme Malaisieux, il n'osa pas renouveler tout de suite sa visite à la jeune femme. Pour tromper son impatience, il se rendit à Monte-Carlo avec l'intention de faire parler M. de La Murelle sur le sujet qui l'intéressait.

Le tramway le déposa à quelques pas du Casino et, tout de suite, l'envie lui vint de visiter les salles de jeu.

« J'ai bien promis à mon père de ne pas jouer, se dit-il, mais il serait vraiment ridicule d'être venu ici sans risquer quelques billets de cent sous à la roulette! »

Une demi-heure plus tard, il quittait le Casino, furieux d'avoir perdu les cent francs qu'il portait sur lui, et bien résolu à ne plus tenter la chance décevante!

Il se rendit à l'hôtel de Paris et demanda M. de La Murelle. Celui-ci était sorti, mais, au moment où François allait se retirer, il vit arriver le vieux beau, vêtu de flanelle blanche et tenant une raquette à la main :

— Attendez-moi un instant, mon cher ami, le temps de changer de vêtements, et je suis à vous!

L'instant se prolongea quelque peu, car M. de

La Murelle apportait autant de soins à sa toilette qu'une jolie femme, mais quand il reparut, vêtu d'un costume foncé, son teint était frais, sa chevelure impeccable, toutes les traces d'un exercice un peu trop violent pour son âge avaient disparu.

— Nous attendons Langlen, expliqua-t-il à François, j'ai l'intention de me mesurer avec elle... vous comprenez... cela demande de l'entraînement ! Maintenant, je vais vous faire visiter Monte-Carlo. Par où commençons-nous ? Par les salles de jeu ?

— Merci, dit François, j'en sors et n'ai aucune envie d'y retourner.

— Bon ! vous vous êtes fait étriller ! tant mieux : un succès eût été un déplorable encouragement au vice !... Puisque vous avez déjà vu le Casino, faisons le tour des jardins et des terrasses.

III

Les deux hommes entrèrent dans un des jardins où la fraîcheur d'un ruisseau donne à la végétation une vigueur exotique. Des pelouses de velours vert, jaillissaient de nombreuses espèces de palmiers ; des cocotiers élancés agitaient leurs branches, souples comme des lianes ; d'énormes ficus, aux racines multipliantes, projetaient l'ombre de leur feuillage luisant ; des figuiers de Barbarie, des plantes mexicaines dressaient des silhouettes étranges, charnues,

hérissées... Les promeneurs rejoignirent la grande avenue qui déroule comme un tapis oriental son gazon brodé de fleurs entre la double colonnade des chamérops...

— Quel pays merveilleux!... s'écria François.

M. de La Murelle haussa les épaules :

— Ah! non! ne dites pas que Monte-Carlo est beau! on l'a trop abîmé! Ce Casino, d'abord, cet édifice de carton plâtre est affreux... ces jardins sont trop truqués, trop peignés et trop enchevêtrés de fils électriques!... Il n'y a plus un pouce de vraie nature, et regardez-moi cet envahissement de la montagne!

Il s'était retourné et montrait, du bout de sa canne, les constructions s'étageant sur le rocher et, derrière elles, une hideuse réclame de savon : une bébé géant étalant ses formes sur un fond bleu violent.

— Je ne comprends pas que la société protectrice des paysages tolère des choses pareilles, reprit M. de La Murelle. Menton, quoique un peu ravagé par les palaces boches, possède encore quelques sites pittoresques ; des arbres du pays : pins, oliviers, citronniers. C'est, à mon avis, le plus joli coin du littoral.

— Pourquoi donc ne vous y installez-vous pas?

— Parce que la vie mondaine n'y existe guère et que je serais trop loin de mes affaires.

— Quelles affaires? demanda François, étonné.

— Vous figurez-vous que je sois inoccupé, avec le tir aux pigeons, les tournois de tennis,

les régates, les courses de canots automobiles, les meetings d'hydravions, la boxe...

Il entra dans quelques détails sportifs. François, désireux de faire dévier la conversation sur un autre terrain, écoutait distraitement. La transition rêvée apparut sous les traits d'une jeune femme que M. de La Murelle salua et en laquelle il reconnut Mme Farjelle, la prétendue Mexicaine rencontrée chez Mme Malaisieux. Il s'empressa de raconter sa méprise à son compagnon :

— C'est bien une Française, dit celui-ci ; heureusement que toutes nos compatriotes ne lui ressemblent pas. Pendant la guerre, elle a employé le peu d'intelligence que le ciel lui a octroyé, à tricher sur les jours sans viande et à se procurer du sucre de contrebande ; quant à son teint, qui vous a induit en erreur, elle se le fabrique elle-même avec de la poudre jaune et du vermillon, c'est la mode !

— C'est affreux ! déclara François.

— Bah ! la mode n'est jamais affreuse ! Elle a imposé la crinoline et la tournure, elle change la couleur des cheveux, pourquoi ne changerait-elle pas celle de la peau?... C'est égal, de mon temps... je veux dire avant la guerre, les femmes se fardaient avec plus de goût et de discrétion !

— Il y a pourtant des femmes qui suivent la mode sans tomber dans ces ridicules !... Mme Malaisieux, par exemple !

— Oui, Lucienne s'habille bien.

— Vous la connaissez beaucoup.

M. de La Murelle se mit à rire :

— Jeune homme, je vois que vous me faites une visite intéressée !... vous êtes venu m'ex-

tirper des renseignements sur Mme Malaisieux ?

— Je ne serais pas fâché d'avoir quelques détails sur son passé.

— Eh bien, voici ce que je sais : Lucienne est la fille d'un riche industriel qui avait la passion des chevaux. Cet homme, resté veuf très jeune, adorait cette enfant unique et la gâtait horriblement ; il l'a cependant fort mal mariée en lui faisant épouser Malaisieux, qui partageait son écurie de courses. La pauvre Lucienne n'a pas été heureuse, mais son mari s'est tué, dans un steeple, un an avant la guerre.

— Et depuis ?

— Depuis, cette jeune veuve est très correcte. Après la mort de son père, qui suivit de près celle de Malaisieux, elle a fait venir près d'elle une vieille cousine qui lui sert de chaperon. Lucienne a le désir de se remarier et ne serait pas fâchée d'entrer dans l'aristocratie, aussi elle veille avec soin sur sa réputation et ne fait rien qui puisse prêter à la critique.

— Le comte d'Andignac ne serait-il pas un prétendant à sa main ?

— Mon Dieu, oui ; c'est moi qui l'ai aiguillé de ce côté.

— Singulière idée !

— Pourquoi ? Andignac est un garçon très intelligent, qui a des visées politiques. Il possède, en Poitou, un château quelque peu en ruine ; un riche mariage lui serait donc fort utile. Je lui ai indiqué ce parti, honorable, en somme, j'ai fait les présentations et tout me semble marcher à souhait.

— Cette union me paraîtrait fort mal assortie, fit François, violemment. M. d'Andignac

appartient à une aristocratie de province un peu arriérée!... cela se voit rien qu'à la façon dont il s'habille!... et Mme Malaisieux est très moderne.

— Oh! je ne prétends pas que la conformité d'éducation soit parfaite et j'ai dit à d'Andignac : « Cette femme-là n'aura probablement pas les goûts et les habitudes de votre mère et de vos sœurs! » Il m'a répondu : « Je les lui donnerai. »

— Illusion! Présomption!

— Qui sait? pour être vraiment admise dans une caste dont le prestige reste indéniable, une femme est capable de bien des sacrifices!

— Je vous trouve imprudent de vouloir fonder un mariage sur de telles suppositions.

— Allons, allons, vous n'êtes pas bon juge dans la question, car je vois bien que les batteries d'Andignac gênent les vôtres!... Mais laissez-moi vous dire mon étonnement : ai-je rêvé qu'avant la guerre votre père m'a fait part de vos fiançailles avec Mlle de Barnance?

— Vous n'avez pas rêvé... c'était un pacte de famille que les principaux intéressés ont dénoué.

— Ah!... elle a dû devenir jolie, pourtant, cette petite Thérèse?

— Assez, oui... mais la beauté n'est pas tout ce qu'on cherche chez une femme... Et puis, il faut l'art d'en tirer parti.

— Alors, vous êtes libre et vous vous posez aussi en prétendant à la main de Mme Malaisieux?

— Pourquoi pas?

— Elle est plus âgée que vous!

— Oh ! si peu... les femmes qui soignent leur beauté, comme les hommes, qui gardent leur souplesse, n'ont pas d'âge ! De même que vous portez quinze ans de moins que mon père, Mme Malaisieux ne semble pas être l'ainée de Thérèse.

Cette adroite flatterie ne déplut pas à M. de La Murelle, cependant il reprit, en soupirant :

— Il y a aussi une fraîcheur morale... celle-là se conserve mieux à la campagne que dans le milieu où nous vivons, Mme Malaisieux et moi !

Lorsque, quelques instants après, François prit congé de M. de La Murelle, le jeune homme était parfaitement décidé, la jalousie et l'amour-propre aidant, à devenir le mari de Mme Malaisieux.

C'est ainsi que les sages conseils produisent quelquefois un effet diamétralement opposé à celui qu'on en attend.

IV

François, se disposant à prendre le train pour Nice, eut l'agréable surprise de trouver Mme Malaisieux sur le quai de la gare.

— Allez-vous aussi à Nice ? demanda-t-il après avoir présenté ses hommages.

— Oui, j'ai beaucoup de choses à y faire et il y a tant d'encombrement et de poussière sur les routes, que je préfère encore le train à l'automobile.

— Vous me permettrez de vous accompagner, dit François, en s'emparant du sac de la jeune femme.

Il était enchanté du tête-à-tête fourni par le hasard : bonheur rare, Mme Malaisieux menant une vie très mondaine. Sa conquête ne semblait plus une chose aussi facile que François se l'était imaginé dans le premier élan de son enthousiasme : elle se montrait aimable avec lui, comme aussi avec M. d'Andignac, tenant la balance égale entre ses deux prétendants.

— Aimez-vous Nice? demanda Lucienne, quand elle fut installée dans un compartiment de première classe, en face de François.

— C'est une ville que je ne connais pas encore très bien, mais qui me plaît assez : l'animation de l'avenue de la Gare rappelle les boulevards de Paris, avec le soleil en plus ; les brillantes devantures des magasins sont une occasion d'agréable flânerie !

— Oui ; presque toutes les maisons où je me sers à Paris ont une succursale à Nice ; c'est commode, car je n'aime pas à changer de fournisseur... Seriez-vous assez aimable, mon ami, pour fermer les fenêtres et baisser les stores?... Ce soleil et cette fumée sont intolérables !...

François obéit, à contre-cœur. N'étant pas encore blasé sur le trajet, il eût aimé à suivre de l'œil les découpures des promontoires que la mer soulignait d'une frange mouvante d'écume, mais Lucienne songeait beaucoup moins à admirer le paysage qu'à préserver des escarbilles son manteau de drap gris perle orné de renard argenté.

A Monte-Carlo, une Anglaise monta, intro-

duisant dans le wagon un nombre incroyable de sacs, de valises, de pliants et d'enveloppes de toile brune contenant des instruments variés pour le golf et le tennis.

— Pardonn, monsieur, dit-elle, en indiquant, au-dessus de la tête de François, un petit papier dont il n'avait pas remarqué l'existence, vous avez mon place... je avé loué jusque Paris.

François s'empressa de céder le coin, en s'excusant de sa distraction. Alors l'Anglaise s'assit et, délibérément, releva le store et ouvrit la fenêtre.

— Mon Dieu, madame, risqua François, en voyant Lucienne froncer le sourcil, ne seriez-vous pas assez bonne pour tenir cette fenêtre fermée?... le soleil et la fumée gênent la personne qui m'accompagne...

— Pardonn, monsieur... je avé payé pour avoir juste cette place et je pouvé ouvrir parce que mon figure est contre le vent... je avé le droit, c'était le règlement, et je aimé l'air, le soleil et le belle nature.

— N'insistez pas, mon ami, dit Mme Malaisieux, prenant un air de martyr, il y a si peu de gens bien élevés, en ce monde!... si peu de gens qui s'occupent des autres!

L'Anglaise ne parut nullement gênée par ce jugement sévère. Elle s'occupa d'être « confortable » et de manger des sandwiches, en face de « le belle nature ».

Le voyage fut beaucoup moins agréable que ne l'avait escompté François, car Mme Malaisieux, visiblement de mauvaise humeur, ne pensait qu'à pourchasser, de son mouchoir, les poussières qui s'égarèrent dans sa direction ;

cependant, en arrivant à Nice, elle recouvra un peu ses esprits et dit à son compagnon :

— Venez avec moi regarder quelques bibelots chez un antiquaire qui a de jolies choses.

Un taxi les emmena jusqu'à une rue voisine du jardin Albert I^{er}, ils entrèrent dans un magasin, très encombré d'un savant mélange d'objets d'art et de camelote truquée.

Mme Malaisieux acheta une poudreuse en bois de rose, des guipures anciennes et deux gravures anglaises en couleur.

Le marchand s'approcha d'elle, tenant une boîte longue et mince, dont il sortit un éventail.

— Voici, madame, dit-il, un objet qui vous intéressera certainement... c'est une petite merveille du XVII^e siècle, qui vient de la collection du marquis Arinoldi !

Il ouvrit les branches de l'éventail : la peinture, très fine, représentait une scène mythologique, la monture était une véritable dentelle de nacre et d'or.

— Il est charmant, dit Mme Malaisieux, c'est un joli objet de vitrine... mais j'ai déjà tant acheté, aujourd'hui !...

François saisit l'occasion de se montrer galant. Cet éventail était bien le petit cadeau qu'un jeune homme peut offrir à une femme chez laquelle il est fréquemment reçu !

— Puisque ce bibelot vous plaît, dit-il, permettez-moi de vous l'offrir?...

Lucienne se défendit mollement. François fit un signe au marchand et le suivit dans le fond du magasin pour solder discrètement son acquisition.

— Douze cents francs, monsieur, chuchote

l'antiquaire, en enveloppant soigneusement la boîte dans du papier de soie. Je vous l'ai dit !... c'est une pièce unique, continua-t-il en constatant que le client semblait avaler difficilement la pilule amère qu'il lui servait.

François avait senti une sueur froide lui mouiller les tempes :

— Je... je n'ai pas la somme sur moi, balbutia-t-il.

— Oh ! monsieur, cela n'a aucune importance !... Mme de Malaisieux est une de nos bonnes clientes... du moment que vous êtes avec elle, nous avons toute confiance !... veuillez nous laisser votre adresse, vous payerez à la prochaine occasion.

Il était impossible de reculer, le jeune homme prit l'éventail. Il sortit du magasin avec Mme Malaisieux et aida celle-ci à empiler ses petits paquets dans le taxi.

— Mon cher ami, dit-elle, je ne vous propose pas de m'accompagner, je vais chercher mon amie, Mme Farjelle, et choisir une robe avec elle... cela n'est pas de votre compétence !... A bientôt... Merci pour votre joli souvenir !

François se retrouva seul dans la rue, fort mécontent de la façon dont il venait de commencer sa journée.

« Ai-je été assez maladroit !... assez naïf, songeait-il. On ne doit jamais acheter un objet devant la personne à laquelle on le destine !... Le marchand a profité de la situation pour m'estamper dans les grandes largeurs !... C'est d'autant plus bête que Lucienne ne se doute pas du prix de ce cadeau !... Il est vrai que, pour elle,

douze cents francs c'est, à peu près, comme douze francs pour moi ! »

Il erra sur la promenade des Anglais, entra au Casino pour entendre la fin d'un concert, puis, ne voulant pas faire de nouvelles dépenses, il déjeuna médiocrement dans un petit restaurant. Décidément, la partie de plaisir était manquée, et sa rencontre avec Mme Malaisieux lui apparaissait maintenant comme un fâcheux incident !... Craignant de la trouver, de nouveau, et d'être obligé de lui offrir le thé dans quelque ruineux dancing, il jugea plus sage de ne pas attendre le train du soir pour rentrer à Menton.

A son arrivée à l'hôtel, le chasseur lui remit son courrier, composé de deux factures : celle de son tailleur et celle du professeur de danse.

C'était encore à Lucienne qu'il devait cette agréable surprise !... Elle lui avait indiqué la seule maison où l'on pût être bien habillé, et le seul homme capable d'enseigner le véritable tango, en six leçons, à cent francs le cachet.

François établit ses comptes et le résultat fut tout à fait décourageant : une fois l'antiquaire, le tailleur et le professeur payés, il lui resterait de quoi solder huit jours d'hôtel et, pour le reste du mois, rien !

Que faire?... la tentation de la roulette s'imposa à son esprit !... Après tout, beaucoup de gens gagnaient ! Lui, avait joué sottement, au hasard... une marche prudente et raisonnée pouvait donner de meilleurs résultats !

Après une nuit d'insomnie et d'hésitations, ayant acheté une petite brochure intitulée : « La fortune assurée par le jeu », il se rendit à Monte-Carlo.

En entrant dans les salons du Casino, rutilants d'or, décorés de peintures, il eut une impression de tristesse : la foule qui les emplissait était silencieuse et anxieuse ; on n'entendait que le refrain monotone des croupiers, le bruit de la bille tournant par bonds saccadés et le frôlement des râteaux grattant le tapis vert.

Parmi de vieux visages fanés et fardés, se penchant sur une table, François reconnut celui d'Antonia. Il gagna le fond de la salle, attendit une place libre pour s'installer confortablement devant un tableau et, tirant un carnet de sa poche, il se livra à un pointage minutieux des numéros sortants.

Il joua avec prudence, se contentant d'un faible gain à chaque coup. La chance lui fut favorable ; un moment vint où il eut en main de quoi réparer ses dépenses inconsidérées, mais déjà la passion le grisait : Profiter de la veine !... Gagner !... Gagner encore de quoi se donner un peu de luxe et de plaisir !...

Et, brusquement, ce fut la série sombre ; le douzaine qui, contre toute vraisemblance, s'obstine à ne pas sortir... les mises de plus en plus fortes pour couvrir les pertes, et l'épuisement des subsides avant d'avoir pu vaincre le sort !

Le jeune homme se leva, étourdi, titubant un peu. Des petites phrases hachées lui traversaient le cerveau : « Je n'avais pas assez d'argent devant moi !... Qu'est-ce que dirait papa s'il savait cela ! »

Comme il descendait le perron du Casino, une main se posa sur son bras et il vit Antonia, dont

les lèvres peintes se retroussaient en un sourire qu'elle croyait engageant :

— Ne pensez-vous pas, cher monsieur, qu'après ces émotions, une tasse de chocolat et quelques gâteaux nous feraient du bien?

— Mon Dieu, madame, riposta François, d'un air grognon, c'est avec plaisir que je vous aurais offert à goûter, mais je dois vous avouer que j'ai été malheureux : il ne me reste que quelques sous pour prendre mon tramway !

Cette révélation peina Antonia, qui avait espéré se restaurer aux frais d'un jeune homme galant et généreux !... Réfléchissant que François était un parfait gentleman, elle trouva une solution au problème :

— Je ne veux pas vous laisser dans cette position, s'écria-t-elle, en ouvrant son sac à main, voilà un billet de vingt francs que vous me rendrez à la prochaine occasion.

François se souciait peu de la société d'Antonia, qui ne flattait guère sa vanité, mais il importait de ne pas se faire d'ennemis parmi l'entourage de Lucienne, il laissa donc la dame de compagnie le traîner dans une pâtisserie.

Lorsqu'elle fut installée devant un chocolat moussoux et une assiette de gâteaux, Antonia poussa un profond soupir :

— Vous ne raconterez pas à Lucienne que vous m'avez rencontrée au Casino... Elle m'envoie ici faire une quantité de commissions ennuyeuses et elle trouverait que je perds mon temps en allant me distraire un peu !... Les personnes très gâtées par la vie ne pensent pas aux autres !... Il faut avoir souffert comme moi pour n'être pas égoïste !... si je vous disais...

François ne manifestant aucune curiosité, Antonia continua quand même :

— Si je vous disais que je suis obligée de jouer pour me procurer un peu d'argent de poche !... Lucienne n'est pas généreuse !... Avec une parente comme moi elle devrait avoir plus de délicatesse !... Elle n'aurait jamais l'idée de me commander une jolie robe chez un bon faiseur !... J'ai demandé à prendre quelques leçons de danse, elle m'a accordé un professeur de troisième ordre !

Bien que les plaintes d'Antonia parussent à François absolument ridicules, il lui était désagréable d'entendre accuser Lucienne d'égoïsme et d'avarice. Aussi, dès que la dame de compagnie eut avalé son dernier gâteau, il se hâta de la quitter.

« Ingratitude !... Jalousie !... se répétait-il en s'en allant ; et puis, cette vieille folle à intérêt à écarter de « Mes Délices » tout homme qui lui paraît un candidat au mariage.

« En attendant, soupira-t-il, me voilà dans une jolie situation !... A qui emprunter ?... Si l'histoire revient aux oreilles de papa, je serai rappelé dans les vingt-quatre heures, et quelle scène m'attendra au foyer domestique !... Je vais me confier à Régine... elle saura bien me trouver, discrètement, la somme nécessaire ! »

V

Quelques jours plus tard François reçut une lettre de Régine ; il eut une petite déception en constatant que l'apparence de l'enveloppe ne révélait aucun envoi d'argent, mais en lisant les feuillets, hâtivement écrits, il vit qu'il avait eu raison d'escompter le dévouement de sa sœur :

« Mon cher François,

« Mon mari veut absolument que je profite de ton séjour à Menton pour faire connaissance, moi aussi, avec cette Côte d'Azur, dont tu nous envoies de si séduisantes descriptions. Ma belle-mère ayant la bonté de garder mes enfants, je me laisse tenter : j'arriverai donc à Menton après-demain, avec l'intention de passer une dizaine de jours près de toi.

« Ne te tourmente pas au sujet de la petite affaire dont tu m'as parlé : j'apporterai les fonds et nous arrangerons cela pour le mieux. »

« Je t'embrasse très affectueusement.

« RÉGINE. »

« Pauvre Régine ! pensa François, abandonner ses enfants pour faire un voyage d'agrément, cela ne lui ressemble guère ! Elle soupçonne des influences néfastes autour de moi !... elle me croit en perdition, et, comme un bon terre-neuve, elle accourt me sauver. »

Le jeune homme ne pouvait être fâché de cette arrivée de sa sœur, lui apportant le salut. Cependant, il réfléchit que le séjour de Régine allait gêner ses relations avec Mme Malaisieux. Il n'avait aucune envie de mettre les deux femmes en présence, se rendant compte qu'aucune sympathie ne pouvait jaillir de la rencontre, puis il craignait que Mme Darlinière, avec son teint hâlé, ses fortes chaussures et son costume coupé par la couturière de Paray-le-Monial, n'eût l'air un peu campagnard dans le salon de la villa « Mes Délices ». Il écrivit donc un mot à Mme Malaisieux, la prévenant qu'une visite de sa famille allait absorber son temps et le priver, pendant quelques jours, du plaisir de la voir.

Régine débarqua du rapide, fraîche et correcte : son corps, entraîné à la fatigue, ne craignait pas la courbature d'une nuit passée hors de son lit ; son teint ignorait les hâtifs replâtrages de poudre de riz... François constata, avec plaisir, qu'en hiver son hâle s'effaçait et que, malgré la simplicité de sa mise, elle faisait l'effet d'une femme charmante et distinguée.

A peine installée dans sa chambre, à l'hôtel, Mme Darlinière sortit de son sac une liasse de billets de banque qu'elle remit à son frère :

— Tiens, mon petit, voilà tes six mille francs et que le remboursement ne te préoccupe pas !... Tu sais que l'agriculture a rapporté pas mal pendant les dernières années de la guerre. Mon mari a été si content de mon administration qu'il m'a laissé une partie de mes bénéfices, en me disant de les employer comme je l'enten-

drais. Je puis donc, sans me gêner, te faire ce petit cadeau.

— Un cadeau ! protesta François, ah ! non ! Une avance !... Accepter cela de toi, qui es chargée de famille... jamais !... Je te le rendrai bientôt.

— Bon, dans tous les cas, je ne te prendrai pas des intérêts usuraires... les seuls que je réclame, c'est ta promesse formelle de ne plus jouer.

— Oh ! quant à cela, sois tranquille, affirma le jeune homme.

« Quelle excellente créature que cette Régine, songeait-il, le cœur débordant de reconnaissance, je lui rendrai ses six mille francs !... et si j'épouse Mme Malaisieux je lui ferai un superbe cadeau !... une étole de zibeline, pour remplacer ses renards, qui sont un peu pelés ! Il est vrai qu'elle préférerait, peut-être, une machine perfectionnée pour faire le beurre !

Dès le lendemain, les excursions commencèrent. François retrouvait, en les partageant avec la nouvelle venue, ses impressions de début, déjà un peu émoussées. Régine débordait d'enthousiasme ; ses semelles épaisses et ses talons plats affrontaient les chemins muletiers, pavés de cailloux ovoïdes. Le frère et la sœur visitèrent les pittoresques villages de Castellare et de Gorbio, nichés dans la montagne. Ils firent des stations délicieuses à l'ombre des pins et des oliviers. Cependant, un peu de gêne persistait entre eux : Régine évinçait une influence féminine dans la vie de François ; celui-ci évitait les allusions à son mariage manqué ; il se décida, cependant, à demander, un jour :

— As-tu des nouvelles des Barnance?

— Oui... elles sont assez tristes : le petit Bernard a eu une rechute de sa bronchite, il va mieux mais reste bien délicat.

— Thérèse ne se marie pas?

— Il n'en est aucunement question.

— Cependant, je suis bien persuadé que lorsqu'elle a rompu avec moi, elle avait un autre amour au cœur!

— Qu'est-ce qui te fait supposer cela?

— Des indices que j'ai surpris... une correspondance mystérieuse!

— Je n'aurais jamais cru à une infidélité de la part de Thérèse, soupira Régine, pourtant... je dois avouer qu'Henriette a un peu la même idée que toi.

— Ah! tu vois!... qu'est-ce qu'elle dit?... qu'est-ce qu'elle sait, Henriette?

— Elle ne sait rien de positif et forme seulement des suppositions.

— Lesquelles?

— Il paraîtrait que Thérèse a rencontré dans une ambulance, à Bourges, le lieutenant de Lautrec, qui avait été l'ami de son frère. Le souvenir de Renaud a pu créer entre eux un lien de sympathie...

— Et le beau lieutenant, se montrant empressé, on aura fait des comparaisons peu avantageuses pour moi!

— Oh! tu le méritais!... Malgré cela, je suis certaine que Thérèse n'aura donné aucun encouragement à ce jeune homme avant d'avoir repris sa liberté.

— Bah! toutes les femmes sont volages, fit François avec amertume.

Son amour-propre était froissé ; il s'indignait, intérieurement, que Thérèse n'eût pas gardé une inviolable fidélité au tiède fiancé qui lui envoyait, de loin en loin, une lettre banale.

Une journée de pluie interrompit les promenades et François, pour distraire sa sœur, lui proposa d'aller pendre une tasse de thé à King Georges Palace :

— Tu verras, dit-il, le luxe de ces grands hôtels ; il y a de la musique, c'est très gai !

— Je crains de ne pas te faire honneur !... Je suis si peu élégante !

— Tu es très bien. Du reste je te dirai que les Anglais, qui forment la principale clientèle de ces palaces, s'habillent le soir, mais dans la journée ne cherchent que le pratique et le confortable.

A quatre heures et demie, François et Régine pénétrèrent dans un grand hall, dont les larges baies laissaient voir la mer et le ciel déjà nuancé des reflets du couchant. Tandis qu'ils s'installaient devant une petite table, l'électricité étincela dans les lustres, projetant une vive clarté sur les colonnes de marbre, les tapis orientaux, les sièges moelleux et profonds... l'orchestre entama un fox-trott et quelques couples commencèrent à évoluer à travers un espace vide.

— Comment !... on danse ? fit Régine surprise.

— Mais oui, on danse partout ; on ne peut plus prendre une tasse de thé sans l'accompagner de quelque divertissement chorégraphique, mais rassure-toi ; le milieu, ici, est comme il faut.

Des jeunes filles arrivaient du tennis, et, sans

même se débarrasser de leur manteau de tricot et de leur polo, dansaient avec leur partenaire. C'était un sport succédant à un autre !

Peu de toilettes se faisaient remarquer ; cependant Régine s'amusait en découvrant, çà et là, quelques-uns de ces chefs-d'œuvre d'originalité et de mauvais goût qui peuvent éclore dans le cerveau des vieilles insulaires !

Un gentleman, aux cheveux blancs, faisait danser successivement ses cinq filles, s'échelonnant entre trente et quarante ans. L'aînée drapait son buste plat dans une soie brodée japonaise, certainement détournée de sa destination de bandeau de cheminée.

— Je ne suis pas du tout moderne, dit Régine, quand l'orchestre se fut interrompu. J'en suis restée au pas de quatre et à la troïka, que l'on dansait à Nevers dans ma jeunesse, je les regrette !

A ce moment, deux femmes, enveloppées de manteaux de fourrure, entrèrent. Avec une vive surprise et un peu de contrariété, François reconnut Mme Malaisieux, accompagnée d'Antonia. La belle veuve venant s'asseoir à une table proche de la sienne, il ne put se dispenser de la saluer.

— Tu connais cette personne ? demanda Régine.

— Oui, fit-il, mêlant habilement le vrai avec le faux, c'est une amie de M. de La Murelle, ce vieux camarade de mon père, que j'ai retrouvé à Monte-Carlo et qui m'a fait faire quelques connaissances.

Mme Malaisieux avait laissé tomber, sur sa chaise, son grand manteau de loutre ; elle appa-

raissait vêtue d'une souple robe de satin mordoré, avec une énorme fleur à la ceinture. Son large chapeau de tulle marron s'ornait d'un paradis retombant sur le côté.

Très marquante dans cette toilette raffinée, elle attirait les regards, mais considérait dédaigneusement la foule environnante et semblait ne connaître personne.

— Qu'est-elle venue faire ici? se demandait François.

La java succédait au fox-trott, et Lucienne gardait son immobilité impassible; un petit monsieur, en qui des souliers découverts, sur des chaussettes blanches, faisaient deviner le professeur de danse, vint lui offrir ses services, elle les refusa et ce fut Antonia qui bénéficia de l'invitation.

Le spectacle de cette quadragénaire, en robe courte découvrant une cheville osseuse, s'appliquant aux flexions, aux jetés du pied, aux arrondis de bras dont le professionnel agrémentait la danse, était si ridicule que François convia Régine à s'en divertir; celle-ci lui répondit :

— J'ai une certaine indulgence pour la folie de la jeunesse, mais celle de l'âge mûr me paraît attristante!

— Tu es austère, Régine. Me permettras-tu de danser? Je ne puis guère me dispenser d'inviter Mme Malaisieux.

— Oh! mon ami, je ne t'impose pas mes manières de voir.

Lucienne accueillit assez aimablement l'invitation de François, cependant elle ne put dissimuler complètement un fond d'irritation et de

mauvaise humeur qui n'échappa pas à celui-ci.

— C'est une personne de votre famille qui vous accompagne? demanda-t-elle à son cavalier tandis qu'il la ramenait à sa place.

— Oui, c'est ma sœur.

— Elle est charmante, fit la jeune femme, distraitement.

Tout à coup, François vit sa physionomie changer, et en suivant la direction de son regard, il découvrit le comte d'Andignac qui venait d'entrer.

La pensée que son retard avait motivé l'énervement de Mme Malaisieux, que cette rencontre était concertée et devait favoriser une causerie intime, mit François hors de lui.

M. d'Andignac s'approcha de Lucienne, qui lui dit avec un peu d'aigreur :

— Vous n'êtes pas en avance!... Je croyais vous trouver ici à mon arrivée, et, au lieu de cela, voilà une demi-heure que je m'ennuie.

— Excusez-moi! je n'osais croire ma présence désirée!... vous êtes toujours si entourée partout!... et je suis un si médiocre danseur!... Accordez-moi mon pardon et cette valse?

Il bostonna correctement, avec une science parfaite de la mesure, puis reconduisant la jeune femme à sa table, il lui demanda la permission de s'asseoir à côté d'elle.

— Pourquoi vous calomniez-vous? demanda Lucienne, vous êtes un excellent valseur.

— Merci de votre indulgence, mais je viens de vous donner toute la mesure de mon talent.

— Pourquoi n'apprenez-vous pas les danses nouvelles, comme je vous l'ai plusieurs fois conseillé?

— A quoi bon? On ne les pratique pas dans les salons que je fréquente habituellement!

— Mais il me semble que vous pourriez les apprendre pour les danser avec moi?... pour m'être agréable, puisque je vous en ai exprimé le désir?

— Non. Ne me demandez pas cela!... Ne me demandez pas d'encourager un genre de distraction que je désapprouve.

— Alors... quand vous serez marié... vous ne tolérerez pas à votre femme d'autre divertissement que le boston?

— Je n'ai pas des idées si arrêtées... tout dépend des circonstances et du milieu... Si je me marie, ma femme devra prendre les goûts et les habitudes du monde dans lequel je la placerai.

François n'entendait pas l'altercation, mais il devinait, au jeu des physionomies, qu'un différend venait de s'élever entre M. d'Andignac et Lucienne. L'espoir d'une revanche naissait dans son cœur.

Aux premières mesures d'un tango, il alla inviter Mme Malaisieux, qui accepta avec empressement.

— A la bonne heure, dit-elle, vous avez admirablement profité des leçons que je vous ai fait prendre!... Soliarni est un professeur merveilleux, n'est-ce pas?

— Oui, dit François, sans conviction.

« Elles me coûtent cher, ces leçons, pensait-il, car c'est pour rattraper ces onéreux cachets que j'ai joué! Enfin, si ma science du tango me fait gagner les points que mon rival vient de perdre, je ne regretterai pas cet argent! »

Mme Malaisieux continuait de se montrer fort aimable :

— Pourquoi donc, demanda-t-elle, ne m'avez-vous pas amené votre sœur ?

— Elle est un peu sauvage ; c'est une campagnarde qui fuit le monde.

— Par exemple ! elle est si distinguée !... faites-moi donc le plaisir de me présenter à elle.

François dut mettre les deux jeunes femmes en présence et Mme Malaisieux dit, avec son plus gracieux sourire :

— Je serais très heureuse, madame, si vous vouliez bien accompagner demain votre frère à la villa « Mes Délices » pour prendre une tasse de thé.

— Vous êtes trop aimable, répondit Régine, surprise, mais je suis si peu mondaine ! Je n'ai aucune toilette élégante !...

— Celle que vous portez est charmante ; du reste, nous serons tout à fait dans l'intimité, je n'inviterai que M. de La Murelle, l'ami de M. votre père, qui sera certainement enchanté de vous voir.

Régine n'osa refuser, mais en sortant de King Georges Palace, elle accusa François de l'avoir attirée dans un guet-apens ; le jeune homme protesta de son innocence :

« Si ma sœur savait combien je désirais peu cette rencontre ! pensait-il... maintenant, elle va tout deviner !... Tant pis... il eût toujours fallu l'avertir un jour ou l'autre ! »

VI

La réception intime de Mme Malaisieux fut parfaite : son souci de plaire à Régine se manifesta jusque dans la sobriété de sa toilette. Elle reçut ses hôtes en robe de drap foncé, son collier de perles remplacé par un modeste pendentif.

Elle parla avec enthousiasme des charmes de la campagne et fit de louables efforts pour s'intéresser à l'agriculture.

M. de La Murelle gronda François de ne lui avoir pas amené sa sœur :

— Vous vous faites rare à Monte-Carlo... ou, tout au moins, chez moi, fit-il, en soulignant la rectification. Puis, entraînant Régine près de la baie vitrée, tandis que Lucienne montrait à François un bibelot qu'elle venait d'acheter, il lui dit :

— Vous êtes venue surveiller votre frère?... vous faites bien... je sais qu'il fréquente un peu trop les salles de jeu !

— C'est fini ! le manque de subsides a, heureusement, limité sa perte et il m'a bien juré de ne pas recommencer !

— Hum !... il jurait déjà la même chose, il y a deux mois !... c'est un gentil garçon, mais une nature un peu faible !

— C'est vrai, François est influençable; aussi,

bien qu'il soit encore très jeune, je voudrais le voir marié !

— Le tout sera de bien choisir sa femme !

L'arrivée du thé interrompit les apartés. Mme Malaisieux l'offrit elle-même dans de fines tasses de porcelaine unie ; elle s'efforçait de ne laisser percer dans son luxe aucune note tapageuse et se donnait les apparences d'une bonne maîtresse de maison, tout occupée des soins de son intérieur.

Malgré tant de bonne grâce et de discrétion, Régine était triste et préoccupée en quittant la villa « Mes Délices ». Elle n'avait pas eu besoin des sous-entendus de M. de La Murelle pour comprendre que son frère jouait une partie autrement grave que celles qui s'étaient traduites par des pertes d'argent. Elle s'effrayait de voir ce garçon léger, romanesque, avide de jouissances, orienter sa vie sans prendre conseil de gens sages et posés.

A peine rentrée à l'hôtel, elle aborda carrément la question :

— François, est-ce que tu as l'intention d'épouser Mme Malaisieux ?

— Oh ! n'allons pas si vite !... je n'ai pas cette intention formelle, attendu que Mme Malaisieux a de nombreux prétendants et que je ne sais pas du tout si elle me donnera la préférence !... Si cela se produisait, cependant, il faudrait être fou pour refuser un pareil parti ! Elle est jolie, riche, bien élevée... elle appartient à une famille honorable !

— Je ne dis pas le contraire, mais son éducation et ses habitudes diffèrent tellement des nôtres !... A-t-elle seulement de la religion ?

— Certainement ; elle pratique d'une façon fort convenable ; je l'ai vue à la grand'messe de la cathédrale de Monaco le jour de Noël.

— Si cette manifestation te suffit, tu n'es pas difficile ! En dehors de cela, elle a des goûts de luxe que tu ne pourras satisfaire.

— Pourquoi ? puisqu'elle apporte la fortune.

— Cette fortune se trouvera réduite par le fait qu'elle la partagera avec un mari, d'abord, et avec des enfants, plus tard.

— Oh ! tout le monde n'a pas une famille aussi nombreuse que la tienne !

— Enfin, je ne la vois pas courant les garnisons et se contentant des gîtes modestes qu'on y trouve à grand'peine de nos jours !

— Aussi, je ne lui imposerai pas cette épreuve. Si je l'épouse, je donnerai ma démission.

— Tu sacrifierais ta carrière?...

— Le beau sacrifice, ma foi !... Il n'y a plus d'avenir dans l'armée, dans la cavalerie moins que partout ailleurs ; puis ma captivité m'a mis en état d'infériorité vis-à-vis de mes camarades. Des garçons de mon âge qui ont passé dans l'infanterie ou dans l'aviation, pendant la guerre, sont maintenant capitaines, tandis que moi je risque de traîner mes galons de lieutenant jusqu'à l'âge de quarante ans !

— C'est égal ! pense à tout ce travail de ta jeunesse qui serait perdu !... nous étions si heureux quand tu as été reçu à Saint-Cyr !... et qu'est-ce que tu feras si tu quittes l'état militaire ?

— Rien.

— Rien !... Tu vivras complètement sur la

fortune de ta femme?... C'est inadmissible ; et puis l'oisiveté est une lâcheté en ce moment où la France a besoin de tous les bras, de toutes les intelligences pour se relever ! Non, reste dans l'armée. Les effectifs seront moins diminués qu'on ne l'a cru d'abord ; la menace allemande subsiste toujours, et, plus que jamais, il faudra des officiers d'élite pour maintenir le moral des troupes !

— Tu raisones très bien, ma chère Régine, mais tu t'inquiètes inutilement sur des suppositions !... Il est probable que la tentation de quitter ma situation pour goûter les délices du farniente me sera épargnée. Dans tous les cas, ne parle pas de cela à mon père, qui se monterait la tête et m'écrirait des sermons de huit pages !

Malgré tout, Régine n'était pas rassurée lorsqu'elle reprit le train le surlendemain. L'ingrat François eut un petit soupir de soulagement en voyant le rapide onduler comme un grand serpent et disparaître !...

« Maintenant, se dit-il, il s'agit de profiter des bonnes dispositions de Mme Malaisieux et de la disgrâce d'Andignac pour avancer mes affaires ! »

En conséquence, le jour même il se dirigea vers la villa « Mes Délices » pour remercier Lucienne de son aimable réception. Il trouva l'automobile devant le perron, et Mme Malaisieux, accompagnée d'Antonia, se disposant à y monter :

— Nous allons à Monte-Carlo faire des acquisitions, dit-elle, venez avec nous, je serai bien aise d'avoir votre avis.

François obéit avec joie. La confortable

limousine atteignit rapidement les premières maisons de Beau-Soleil. Lucienne mit pied à terre devant un magasin d'antiquités. Il s'agissait de choisir un cadeau pour une de ses amies qui se mariait :

— Je cherche quelque chose de parfaitement inutile, déclara-t-elle. Sous prétexte d'utilité, on accable les jeunes mariés de vaisselle et de verroteries qui compliquent horriblement les déménagements !

Sur cette boutade, ayant découvert l'objet inutile sous forme d'un vieux bas-relief italien, elle dit à son compagnon :

— Antonia va faire les autres courses, venez avec moi dans les salles de jeu.

François eut un instant d'hésitation : le matin même il avait juré à Régine de ne plus mettre les pieds dans ce lieu maudit !... Mais pouvait-il s'excuser sans se couvrir de ridicule?... Il suivit Lucienne au Casino et, en une demi-heure, vit fondre les trois cents francs que contenait son portefeuille.

— Voulez-vous que je vous prête ? proposa la jeune femme, qui venait de perdre avec insouciance une plaque de cinq cents francs.

— Merci. Je ne joue plus, j'ai trop de guigne !

Elle lui coula un regard entre les cils :

— Ne vous plaignez pas !... vous connaissez le proverbe :

« Malheureux au jeu, heureux en amour ! »

Ils sortirent, longèrent la grande terrasse, regardèrent un instant le tir au pigeon, puis ils s'assirent sur un banc pour considérer les évo-

lutions d'un hydravion qui venait de décoller dans le port de Monaco.

Le temps était merveilleux ; des femmes passaient, vêtues de toilettes claires, des fillettes court vêtues montraient leurs mollets roses.

— J'ai quelquefois regretté de n'avoir pas une petite fille, dit Mme Malaisieux, cela doit être amusant à habiller, à pomponner !

— Et un fils ? demanda François.

— Oh ! pas du tout ! les garçons, à partir de cinq ou six ans, sont turbulents, assommants !... ils salissent tout, déchirent tout !... et puis, leurs études sont gênantes pour les parents, car on ne peut guère les mettre en pension avant l'âge de dix ans !

— Cependant, dans toutes les familles, on désire perpétuer le nom !

— Ces considérations-là m'intéressent peu ! On a un beau nom, un titré, de l'argent, il n'y a qu'à en jouir dans le présent sans s'occuper toujours de l'avenir, sans s'imposer des sacrifices qui n'aboutissent qu'à l'émiettement d'une fortune dont personne n'a profité !

« Mon Dieu, songea François, heureusement qu'elle n'a pas émis ces théories devant Régine !... heureusement aussi que lorsqu'elle aura un fils, elle l'aimera et en sera fière, comme toutes les mères ! »

— Votre sœur doit être très pieuse, reprit Lucienne, qui semblait deviner les idées de son compagnon. Vous qui êtes un homme, je suppose que vous devez avoir les idées larges ?

— Très larges !... cependant, je trouve bon qu'une femme ait de la religion !...

— Evidemment. C'est une affaire de conve-

nances ; mon père tenait, pour moi, à une certaine pratique, et mon institutrice anglaise, bien que protestante, me conduisait à l'église... mais on peut avoir de la religion sans en faire une entrave perpétuelle à l'agrément de la vie !

Antonia revenait, les bras chargés de paquets. On remonta dans l'automobile, qui fila vers Menton. Un peu avant l'arrivée à « Mes Délices », Mme Malaisieux dit à François :

— Si vous êtes libre, demain, venez donc goûter au pavillon du cap Martin. J'y serai avec des amis.

VII

François suivait la grande allée qui longe le cap Martin. Il avait oublié sa perte d'argent et les propos un peu subversifs de Mme Malaisieux ; il était tout à la joie de son rendez-vous, au plaisir de marcher sur cette route ombragée, en respirant l'odeur des pins et en recréant ses yeux du délicieux panorama. L'atmosphère était si pure qu'on distinguait les moindres arêtes des rochers au fond de la vallée du Carreï et les maisons blanches de Bordighera, sur la côte italienne.

Lorsque le jeune homme atteignit le pavillon qui s'élève au milieu des récifs, à la pointe extrême du cap, de nombreuses voitures stationnaient aux alentours. Montant au premier étage, il traversa une salle bourdonnante du

bruit des conversations et vibrante des coups d'archet saccadés des musiciens.

N'apercevant pas Lucienne, il passa sur la terrasse et, parmi la foule des consommateurs pressés autour des petites tables, son regard fut attiré par la tache vive d'une toilette. Il reconnut Mme Farjelle.

Maquillée, ses cheveux noirs tirés très bas sur les oreilles, elle venait de remettre son manteau à un laquais et apparaissait dans une robe de crêpe de Chine vert jade, ornée de longues franges, qui lui donnait un air très espagnol.

A côté d'elle, Antonia s'enveloppait d'une cape blanche, épave des élégances de Lucienne ; celle-ci portait un tailleur beige et un collet de zibeline, elle causait avec une Suédoise blonde et pâle, aux yeux glauques. Parmi les hommes, François reconnut quelques visages glabres, mais il nota avec satisfaction l'absence du comte d'Andignac, et ne fut pas fâché non plus de constater celle de M. de La Murelle. Sur un signe de Mme Malaisieux, François vint s'asseoir à côté d'elle.

— N'est-ce pas que cette terrasse est agréable? dit-elle.

— Oui, le site est ravissant.

La vue embrassait d'une part la baie de Menton, de l'autre celle de Monte-Carlo et, de ce côté, passant par-dessus les promontoires du cap Ferrat et d'Antibes, elle s'étendait jusqu'à l'Estérel, dont on distinguait nettement le profil sur le ciel pur.

La voix de Mme Farjelle arracha le jeune homme à sa contemplation :

— Profitons bien de ces bons gâteaux, disait-

elle, en empilant les pâtisseries sur son assiette, car maintenant nous en sommes privés deux fois par semaine.

— Oui, mais on peut s'arranger, remarqua Antonia, en se servant deux choux à la crème, car les jours d'interdiction ne sont pas les mêmes à Monte-Carlo et à Menton, heureusement !

— C'est une comptabilité à tenir pour ne pas se tromper !... et tout cela par la faute du gouvernement !

— Mon Dieu, madame, dit François, le gouvernement n'a que trop tardé à prendre ces mesures ! Si on eût supprimé les gâteaux un peu plus tôt, nous ne mangerions pas, en ce moment, de si mauvais pain !

— Oh ! le pain, cela n'a pas grande importance !... quand il n'est pas bon, on mange de la biscotte !

François songea à cette princesse du XVII^e siècle qui, à des prophéties de famine, répondait aussi :

« S'il n'y a pas de pain, nous mangerons de la brioche ! »

« Il y a toujours eu, et il y aura toujours des femmes gâcheuses et inconscientes, se dit-il, mais vraiment Lucienne pourrait mieux choisir ses amies ! »

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, la conversation de son entourage l'ennuyait. Que lui importait que la Karsavina vînt danser les ballets russes, que Langlen eût battu la championne anglaise, qu'un éphèbe prétentieux eût fait représenter un acte en vers incompréhensibles qu'on s'efforçait de trouver admira-

bles? Que sont ces vains échos de la vie mondaine pour celui qui prête l'oreille à l'éternelle chanson de l'amour!

Était-ce déjà l'influence de ce printemps méditerranéen si précoce qu'au mois de février les amandiers et les pêchers jettent leurs bouquets rosés à travers la grisaille des oliviers?... Une tendre griserie envahissait le cœur de François... il eût voulu être seul avec Lucienne, en face de la nature!... Il eût voulu lui dire des choses très douces, infiniment poétiques!... il eût voulu poser ses lèvres sur la main blanche, ornée d'un solitaire, qui, à ce moment, agitait prosaïquement une cuiller à café!

Il réprima tous ces élans jusqu'à l'heure du départ, mais au moment où Lucienne se disposait à monter dans sa limousine, il s'enhardit à lui demander :

— Ne voudriez-vous pas rentrer à pied avec moi?... la route est courte et il fait si bon dans ce cap Martin!

Mme Malaisieux hésita un peu en regardant ses pieds, chaussés de minces souliers, aux talons démesurés, puis, se décidant, elle congédia Antonia et la voiture.

— Connaissez-vous le chemin des douaniers? demanda François.

— Non. Je sors si rarement à pied!

— Eh bien, nous allons le prendre, c'est celui qui rejoint le plus rapidement la route de Monte-Carlo.

Ils marchèrent pendant quelques instants à travers la maigre végétation, garnissant la pointe aride : agaves, térébinthes, euphorbes, romarins, puis les pins reparurent, clairsemés,

contournés, infiltrant leurs racines parmi les fissures de la pierre, car le sentier est taillé dans la roche abrupte formant le versant ouest du cap.

François avait déjà suivi plusieurs fois cette étroite corniche dominant la masse fouillée des récifs, où l'eau bouillonne avec des remous vertigineux : il aimait le site pour sa beauté sauvage, pour sa solitude relative — à peine croisait-on, de temps à autre, un couple d'Anglais que leurs vastes enjambées éloignaient rapidement. — En y entraînant Mme Malaisieux, il ne pensait pas qu'une femme jeune et leste pût y rencontrer des difficultés insurmontables!... Seuls, quelques passages escarpés, rendus glissants par une jonchée d'aiguilles de pins, devaient servir d'agréable prétexte à une main tendue... à un bras secourable soutenant des pas chancelants!...

Lucienne, cependant, ne tarda pas à manifester de l'humeur :

— Ce n'est pas un chemin cela, s'écria-t-elle, c'est un casse-cou!... ces pierres me font horriblement mal aux pieds... Je n'ai pas des bottes de douanier, moi!

— En effet, fit François, inquiet, en considérant les fins souliers de daim bis, vos chaussures sont trop légères et vos talons trop hauts pour la marche!

— Vous voudriez me voir avec des bateaux plats comme ceux de l'Anglaise que nous venons de rencontrer, n'est-ce pas?

— Désirez-vous retourner? proposa le jeune homme.

— Remonter ce que nous avons descendu?

Non. J'aime autant continuer, mais on ne m'y reprendra plus à vous accompagner dans vos explorations !

Ils cheminèrent quelque temps en silence ; tout à coup Mme Malaisieux s'arrêta en poussant un cri.

— Qu'y a-t-il?... une entorse?... s'enquit François, effrayé.

— Non, j'ai pris le talon de mon soulier dans une racine qui me l'a arraché !... il ne manquait plus que cela !... comment vais-je marcher, maintenant ?

— Voulez-vous que je vous porte ? proposa le jeune homme, plein de zèle.

— Merci bien !... pour rouler avec moi sur les récifs !... je préfère encore boitiller prudemment, mais quelle stupide aventure !

La continuation du trajet fut peu agréable, Mme Malaisieux ne cessant de se plaindre et de maugréer. Cependant, comme on passait devant un entablement rocheux, formant un banc naturel, elle consentit à s'y asseoir à côté de François.

C'était une halte comme celle-ci qu'il avait escomptée pour ouvrir son cœur à Lucienne, mais voilà que malgré la beauté de la nature et le charme de la solitude, il ne retrouvait pas son lyrisme !... l'incident ridicule avait détruit la poésie de la promenade... le visage grognon de sa compagne ne l'inspirait plus !... il n'y découvrirait pas seulement les traces de la mauvaise humeur, mais aussi celles de la fatigue, en altérant les contours... puis, Mme Malaisieux avait eu chaud et « l'éclat emprunté », dont elle usait avec art et modération, s'était partielle-

ment effacé, laissant deviner qu'elle avait plus près de trente ans que de vingt-cinq !

Peut-être la jeune femme se doutait-elle de cet état d'infériorité de sa beauté, car elle se leva brusquement, enlevant à François l'occasion des épanchements. Elle reprit sa démarche pénible et disgracieuse.

La remontée, du côté de la Dragonnière, fut particulièrement dure, aussi, dès qu'on eut atteint un chemin carrossable, Lucienne, essoufflée, se laissa tomber sur l'accotement, et dit à François :

— Allez, je vous prie, jusqu'à la villa, et dites au chauffeur de venir me chercher... je ne puis plus faire un pas !

François obéit. Lorsqu'il revint, une demi-heure après, avec la limousine, Mme Malaisieux ne lui proposa pas de l'accompagner. Elle lui dit un adieu assez sec et monta dans sa voiture, qui disparut bientôt, au tournant de la route.

TROISIÈME PARTIE

I

L'Harmonie Mentonaise jouait dans les jardins du Carreï. François, assis sur un banc, ne prêtait qu'une attention assez distraite à ses sonorités tapageuses : il était furieux contre lui-même. Quelle maladresse d'avoir entraîné Lucienne dans ce chemin difficile et de n'avoir pas su lui atténuer la fatigue et l'ennui de cette promenade par le charme de ses paroles !... Elle avait dû être vexée de son silence plus encore que de la détérioration de sa chaussure ! Quand retrouverait-il l'occasion perdue?... Il était retourné à « Mes Délices » et n'avait pas été reçu ! Maintenant il jugeait plus sage d'attendre le signal de son retour en grâce, mais Andignac n'allait-il pas bénéficier de sa sottise ?

Le désenchantement ressenti dans le chemin des douaniers s'effaçait de son souvenir. Toutes les femmes n'ont-elles pas des instants de lassitude qui les font paraître moins jeunes et moins jolies?... Il avait bien éprouvé aussi un certain

désenchantement moral, car Lucienne était une nature positive, peu romanesque, ne goûtant de l'art que ce qui peut s'allier au luxe et au confort, ne vibrant ni à l'audition d'une belle musique, ni à la contemplation d'un paysage!...

Plusieurs fois, François s'était heurté à cette muraille de glace qu'élèvent entre les âmes les différentes manières de sentir; il avait vainement cherché cette communauté d'émotions qui est le rêve de l'amour jeune et imaginaire!... Mais ces petites déceptions fondaient devant une immense satisfaction d'amour-propre.

Lucienne l'avait distingué dans la foule de ses adorateurs; ne lui devait-il pas, pour cela, une tendre reconnaissance?... Ah! oui!... dès que les circonstances le permettraient, il saurait la lui montrer, il saurait lui faire oublier la froideur et la gaucherie dont il s'était senti paralysé pendant la promenade malencontreuse!

La musique était terminée. François se leva et fit quelques pas dans le jardin. Une personne venant en sens inverse attira son attention, et il éprouva ce mouvement de stupéfaction que donne la vue d'un visage dont on croit le propriétaire à des centaines de kilomètres!

— Thérèse! s'écria-t-il.

La jeune fille s'était arrêtée.

— C'est bien moi, dit-elle en souriant.

— Cela paraît si étrange de vous voir ici?

— Rien n'est étrange de nos jours où les distances se franchissent si facilement. Il y a une semaine, je ne pensais pas du tout que je me promènerais aujourd'hui dans ce jardin fleuri, mais vous savez peut-être les inquiétudes que nous a données la santé de mon petit neveu?

Un médecin, appelé en consultation, a déclaré que cet enfant devait achever son hiver dans le Midi. Ma mère ne s'est pas décidée à quitter sa maison, mais moi j'ai accompagné Henriette, qui ne pouvait aller seule si loin avec son petit malade.

— J'en suis enchanté pour vous, Thérèse... et pour moi aussi.

Il ne disait pas absolument la vérité, sa première impression ayant été que les habitants de la Nièvre affluaient vraiment trop à Menton et que cela pouvait le gêner dans ses projets, puis le souvenir de sa dernière rencontre avec Thérèse, malgré la résolution de rester « de bons amis », lui enlevait un peu de son aisance habituelle.

— Comment trouvez-vous ce pays? demandait-il, pour dire quelque chose.

— Oh! ravissant! c'est incroyable de penser que chez nous on est dans la neige et le brouillard et qu'ici on se promène au milieu des fleurs, en toilette d'été!

— Vous vous êtes tout à fait mise dans la note.

En effet, il la trouvait bien habillée avec sa jupe de gros tissu blanc, son golf violet et son souple chapeau mauve.

— Oh! je ne suis guère élégante, mais cela a peu d'importance. Nous sommes descendues dans une pension de famille et je ne fréquenterai pas les endroits *chic*!

— Je vous assure que vous êtes très bien mise!... comment s'appelle votre hôtel?

— Pension Beausite; elle mérite son nom, car elle est située au bord de la mer. Je vous quitte,

Henriette m'attend pour l'aider dans ses déballages... vous viendrez nous voir? A bientôt, n'est-ce pas?

— A bientôt, dit François.

Thérèse s'était montrée si simple, si naturelle, que toute gêne avait disparu, et le jeune homme éprouvait le plaisir qu'on a toujours à retrouver des compatriotes dans un pays où l'on possède peu de relations. Cependant, dès que la jeune fille se fut éloignée, il pensa de nouveau à Mme Malaisieux et ce sujet l'absorba complètement!

Tenu à l'écart par la belle veuve, il se résigna, comme au début de son séjour, à tâcher d'avoir des nouvelles par M. de La Murelle. Par lui, il saurait probablement si son rival reprenait l'avantage. Cette question le préoccupait beaucoup.

A trois heures, il débarquait du tramway à Monte-Carlo. Il s'abstint sagement d'aller au Casino et se rendit tout de suite à l'hôtel de Paris, où il demanda M. de La Murelle.

— Monsieur est souffrant, il garde la chambre, lui répondit-on, mais il vous recevra probablement.

Quelques instants après, en effet, François était introduit dans l'appartement luxueux, mais banal, qu'occupait le vieux sportsman. Celui-ci était assis dans un fauteuil, vêtu d'un élégant pyjama de molleton gris. Sa tenue était soignée, comme toujours, cependant une barbe, en retard, hérissait sa joue d'un poil rude et blanc. Les cheveux trahissaient aussi quelque négligence dans la teinture, et François eut l'impression que l'homme qui était devant lui

avait vieilli brusquement de plusieurs années !

— Ah ! mon cher ami, s'écria M. de La Muelle, quelle bonne inspiration vous avez eue de venir me voir ! J'ai un mauvais rhume et mon médecin m'interdit de sortir !

— Cela ne sera rien, dit François, mais il est plus prudent de vous soigner.

— J'ai pris cela au tennis ! Je me suis refroidi après une partie endiablée !... Voilà ce que c'est que de vouloir faire le jeune quand on est vieux !

— Ne parlez pas de vieillesse ! il n'en est pas question pour vous.

— Il en est toujours question un jour ou l'autre !... mais assez sur ce sujet. Que devenez-vous ?... votre sœur est-elle encore près de vous ?

— Non, elle est partie depuis huit jours.

— Tant pis : c'est une femme délicieuse ! Je lui réservais, ainsi qu'à vous, des cartes pour le concours hippique du cap Martin. Cela vous intéressera, je pense ? Ce sera le premier depuis la guerre, et il ne faut pas s'attendre à de bien brillants parcours, car le dressage des chevaux est à refaire.

— Je me demande si ce dressage est bien utile ?... le cheval est, de plus en plus, remplacé par le pétrole, il finira par disparaître.

— Comment, c'est vous, un cavalier, qui vous exprimez ainsi ? Le cheval ne disparaîtra pas, l'équitation sera toujours un sport admirable ! Heureusement que vos camarades, moins pessimistes que vous, se sont remis courageusement à la besogne.

— A quoi bon ? dit encore François, la guerre a été la faillite de la cavalerie.

— Bah ! la stratégie, comme la médecine, change constamment. Rien ne dit que, dans la prochaine guerre, que j'espère bien ne pas voir, la cavalerie ne jouera pas un rôle prépondérant !... Ah çà ! mon jeune ami, pour être si dégoûté de votre métier, est-ce que vous songeriez à le quitter ?

— Je le garderai, faute de mieux et sans enthousiasme, sachant qu'il ne me conduira ni à la gloire ni à la fortune !... et si celle-ci m'arrivait, d'une façon ou de l'autre, je m'empresse-rais de démissionner.

— Alors, je vous souhaite de rester dans la médiocrité. — Ah ! jeune homme, ne faites pas la même bêtise que celui qui vous parle !... Moi aussi, j'ai porté l'uniforme ; je suis entré péniblement à Saint-Cyr, j'en suis sorti dans l'infanterie, car j'étais paresseux, et l'arme, en ce temps-là, dépendait du classement de sortie. Je n'avais pas le feu sacré et, mes parents étant morts prématurément, je me suis trouvé à la tête d'une certaine fortune. J'ai démissionné !... je me suis lancé dans la vie que vous connaissez... Pour n'y rien changer, j'ai évité le mariage... et maintenant, me voilà !... me voilà, vieille épave, tournant toujours dans le même remous, sans but !

— Mais, s'écria François, vous avez eu une existence charmante, que tout le monde vous envierait : la liberté !... la facilité de jouir, en dilettante, de l'art, de la littérature, des voyages !

— On n'est jamais libre !... le dilettantisme a ses devoirs, vains, mais impérieux... la société se venge des inutiles en les enchaînant par la

vanité. Une fois pris dans l'engrenage des obligations mondaines, on ne peut plus y échapper ! je vous ai dit que je détestais Monte-Carlo, je n'aime pas mieux Deauville, et, cependant, je passe, dans ces deux endroits, les trois quarts de mon existence !

— Pourquoi ?

— Parce que ma réputation d'homme chic, mes compétences dans les sports me donnent encore l'illusion d'une personnalité ! Le jour où j'abandonnerai tout cela, qui donc s'occupera de moi ?... Seulement, pour soutenir cette réputation, pour garder sa supériorité dans les exercices physiques, il ne faudrait pas vieillir !... C'est une lutte contre la nature, un travail pénible et décevant, car elle vient toujours, la vieillesse !... Elle vient avec la solitude, avec le remords d'une vie gâchée... le regret de ne laisser derrière soi ni un fils de sa chair, ni une œuvre qui vous survive ! avec le dégoût profond de tous ces plaisirs dont on a usé et abusé !

— Permettez-moi de penser, dit François, que vous subissez une crise de dépression et de neurasthénie. Dès qu'elle sera passée, nous vous reverrons, toujours jeune et toujours mondain, prendre part à ces plaisirs dont vous venez de médire ?

— Oui, je jouerai mon rôle, mais rien n'est plus ennuyeux que la distraction forcée !... Je ne suis pas dévot, mais je trouve que la religion est sage en conseillant la mortification, car la privation des choses leur conserve leur valeur... Enfin, assez prêché pour un diable qui ne se fait pas encore ermite !... Gardez vos illusions, seulement, le jour où vous voudrez commettre quel-

que grosse bêtise, rappelez-vous la confession d'un vieil ami, qui a levé, pour vous, le masque posé sur son visage ridé !

— Je n'ai pas vu de rides, plaisanta François en se levant, mais je vous remercie de vos conseils, je saurai les utiliser à l'occasion.

« Voilà une visite perdue, monologuait-il, un instant après, en quittant l'hôtel de Paris ; je n'ai eu aucune nouvelle de Mme Malaisieux et j'ai dû subir le sermon de ce vénérable fêtard ! Non ! mais il m'amuse, vraiment !... Le travail !... la mortification !... il en découvre l'utilité, à la fin de sa vie, parce qu'une crise de catarrhe le retient à la chambre !... Jalousie de vieillard qui ne veut pas que la jeunesse se divertisse ! Du reste, son principal regret est de ne point avoir une femme pour lui chauffer sa tisane... Moi, je n'imiterai pas son célibat ! »

II

Un matin François, en ouvrant sa fenêtre, eut un cri d'admiration devant la mer !

Depuis deux mois qu'il la contemplait, il croyait connaître tous ses changeants caprices et voici qu'elle se révélait encore à lui sous un aspect nouveau !... Il l'avait vue calme et transparente comme un lac, reflétant la voilure des barques de pêche, la coupure rose des rochers de la frontière, la blancheur des villas égrenées sur ses bords... il l'avait vue, hérissée, crêtée d'écume



par le mistral, sous l'éclat d'un ciel métallique... il l'avait vue, enfin, dans une de ses brusques colères, sombre, échevelée, bondissante, rongant le sol, ébranlant les murs et crachant, sur les quais, sa bave mêlée d'une mitraille de galets!...

Cette matinée-là était calme; aucun nuage n'obscurcissait l'azur, aucun limon ne souillait la baie, mais un souffle violent avait dû passer au large pendant la nuit, creusant de profonds sillons dans la masse liquide, et cette grande houle arrivait jusqu'à terre, en montagnes bleues, hautes, espacées, qui s'écroulaient lourdement sur le rivage.

Aussitôt habillé, François se rendit sur la jetée, qui recevait en plein le choc brutal des vagues. Elles montaient à l'assaut du vieux bastion campé sur le roc, et elles projetaient des gerbes liquides avec une telle force que le jeune homme les voyait passer sur sa tête, comme un voile d'argent, pour aller tomber dans l'eau paisible du port.

Ce spectacle distrait un peu François de ses préoccupations; pourtant, il était triste et découragé, car une tentative de visite à « Mes Délices » avait échoué, et Lucienne continuait à observer, vis-à-vis de lui, un silence inquiétant.

Par contre, il s'était rendu à la pension Beauté, où Mmes de Barnance lui avaient offert une tasse de thé, mais ce goûter lui laissait le désagréable souvenir d'un impair!... Ayant eu l'étourderie de parler devant Henriette de l'horrible agonie d'un de ses camarades, resté trois jours entre les lignes de combat sans qu'on pût

le secourir, la jeune femme lui avait demandé si ce malheureux était marié, et, aggravant sa maladresse, il avait répondu :

« Oui, mais sa femme n'a rien su, on ne raconte pas ces choses-là aux familles. »

Un regard irrité de Thérèse lui ayant fait comprendre sa sottise, il était parti vexé, mécontent de lui, et obligé de reconnaître que l'égoïste méditation de ses ennuis lui troublait le cerveau et lui faisait un peu trop oublier les douleurs d'autrui.

Revoir Lucienne!... la rencontrer... admirer avec elle le spectacle splendide qu'il avait sous les yeux, telle était l'idée fixe qu'il poursuivait, tout en reconnaissant comme improbable la chance que Mme Malaisieux fût venue exposer ses fragiles toilettes aux paquets de mer inondant fréquemment l'étroit chemin de pierre de la jetée.

Après le déjeuner, François se rendit à Garavan. Là le coup d'œil était différent : les lames, ne rencontrant pas d'obstacle, s'étaient pesamment sur les galets, qu'elles entraînaient ensuite avec un grand bruit d'aspiration ; de temps en temps, l'une d'elles, plus audacieuse, franchissant un mur de soutènement, léchait le quai d'une pointe baveuse, comme la langue d'un animal sournois.

Rien n'est hypnotisant comme la contemplation de la mer : on regarde une vague, puis une autre... on guette, au loin, une crête écumante qui semble dominer toutes les houles... et derrière on en découvre une plus haute encore... on attend avec une impatience mêlée d'un peu d'angoisse le grand choc qui vous obligera peut-

être à reculer !... on jette un perpétuel défi à la terrible force, qui y répond inlassablement !...

François ne se rendait pas très bien compte du temps écoulé, depuis sa descente du tramway, quand une voix connue l'arracha à sa fascination :

— Eh bien, François, êtes-vous métamorphosé en statue de sel?... l'air en est si imprégné que cela pourrait peut-être arriver !

— Thérèse !... vous êtes aussi venue voir cela !... n'est-ce pas que c'est beau ?...

— Si beau que, depuis ce matin, je ne puis faire autre chose qu'admirer !... j'ai été à la plage, au cap Martin et me voici à Garavan, que je ne connaissais pas encore. Quel coin merveilleux !

— Le boulevard est superbe ; si vous voulez, nous pourrions le suivre ensemble, un jour ?

— Je ne demande pas mieux ; pour le moment, ne nous éloignons pas de la mer.

— J'ai une idée !... je vais vous emmener goûter en Italie.

— Mais on ne franchit pas la frontière... c'est défendu, et je n'ai pas de passeport.

— Cela ne fait rien. Le douanier indulgent laisse passer les personnes qui vont se rafraîchir au restaurant des Rochers Rouges. Venez, c'est encore un des plus beaux sites de Menton dont vous ferez la connaissance.

Thérèse accepta l'invitation. Ils marchèrent pendant environ un quart d'heure et traversèrent sans difficulté le ruisseau qui marque la frontière.

François songeait, avec mélancolie, qu'il eût préféré faire cette escapade en compagnie de

Lucienne, mais celle-ci eût trouvé le restaurant des Rochers Rouges indigne de sa présence. Des petites tables de fer garnissaient une esplanade abritée simplement par une toile. Trois hommes, perchés sur une estrade, chantaient des romances italiennes, en s'accompagnant de bizarres instruments à cordes. Tout le charme du lieu résidait dans sa situation en promontoire, à pic sur la mer, d'où la vue embrassait la baie de Garavan.

A côté du restaurant, des boutiques en plein vent offraient leurs étalages de camelote méridionale : coffrets en coquillages, paysages peints sur valve de nacre, coraux, photographies violemment coloriées. Les cartes postales avaient beaucoup de succès, car on pouvait les affranchir à l'effigie de Victor-Emmanuel.

— Je vais envoyer à maman une carte timbrée d'Italie, dit Thérèse, gaîment, elle me croira perdue !

Tandis qu'elle apposait sa signature sur le petit carton, François faillit lui proposer étourdiment d'y joindre la sienne. Il se retint à temps : les jeunes mariés, en voyage de noce, envoient ainsi des cartes collectives et cette amabilité eût pu suggérer à Mme de Barnance d'amères réflexions.

Les deux jeunes gens s'installèrent à l'angle de la terrasse. François commanda du chocolat et des gâteaux.

— C'est charmant, dit Thérèse, on se croirait en bateau !

François était enchanté de trouver un écho à ses propres admirations.

— Ne pensez-vous pas, dit-il, que les gens qui

peuvent passer tous leurs hivers ici sont bien heureux ?

— Je n'en sais rien, fit la jeune fille, après un instant de réflexion, moi, je n'aimerais pas à me fixer ici parce que je sens que j'y deviendrais paresseuse ; cette vie trop douce incite au farniente.

— Eh bien, on ne travaille pas !

— Cela n'est pas à la portée de tout le monde.

— Hélas ! je ne le sais que trop et c'est pour cela que j'envie les privilégiés qui ont des rentes !

— Sont-ils si privilégiés ? on n'apprécie guère le bonheur que l'on n'a pas conquis par l'effort, et les gens qui vivent constamment ici ne sentent pas le charme du contraste ! Il faut avoir eu froid pour bien apprécier le soleil !

— Thérèse, vous vous entendriez admirablement avec M. de La Murelle ; il m'a tenu hier des propos de ce genre et m'a prêché les beautés de la mortification !

— Je crois que je ne m'entendrais pas du tout avec M. de La Murelle. Si je le voyais, je ne pourrais m'empêcher de lui reprocher l'état d'abandon lamentable dans lequel il laisse sa propriété.

— Vous achèveriez probablement sa conversion, car il est en train de faire mea culpa sur ses vieux péchés ! Je comprends qu'un homme de son âge soit un peu revenu de tout et qu'il proclame le néant de plaisirs qu'il ne peut plus goûter... c'est très humain !... mais vous, Thérèse, vous ne devriez pas écouter la voix de la froide raison !... vous devriez être soulevée par

ce grand élan de la jeunesse qui veut jouir ! jouir, à satiété, de toutes les douceurs, de toutes les beautés de la vie !... A notre âge, on a de telles réserves de sensibilité qu'on peut bien les gaspiller un peu, au lieu de mettre le plaisir en coupe réglée, comme une forêt bien exploitée !

Le visage de Thérès s'était attristé, elle répondit avec une sorte d'accablement :

— Je vous admire, François, d'avoir si bien conservé vos illusions !... Ce grand élan vers le bonheur, je l'ai connu !... il m'a meurtri !... la souffrance m'a fait comprendre que nous ne sommes pas en ce monde pour jouir.

Jamais encore Thérèse ne s'était ainsi livrée. François fut ému de la sincérité de son aveu, mais à sa pitié se mêla une sourde satisfaction :

« Elle a un chagrin de cœur, pensa-t-il. L'autrec ne partage pas son amour, ou bien il y a un obstacle qui les sépare ! »

Un peu honteux de la mesquinerie de son sentiment, il s'efforça d'être bon et encourageant.

— Je ne connais pas vos chagrins, dit-il, mais vous méritez si bien le bonheur ! je suis sûr que Dieu vous le donnera.

— Le bonheur est dans l'acceptation de son lot, avec son mélange de joies et de misères !... Même lorsqu'on n'espère plus grand'chose de la médiocrité de l'avenir, on peut savourer de petites douceurs !... notre promenade d'aujourd'hui en est une.

Elle avait surmonté son émotion et repris son calme, mais une parcelle de son secret lui avait échappé ; pour qu'une créature si jeune fût arrivée à ce degré de désenchantement, ne fallait-il

pas qu'elle eût connu l'emprise cruelle de la passion?

François ne pouvait se défendre d'un mouvement de jalousie à la pensée que, la flamme dormante au fond de ce cœur de jeune fille, insoupçonnée pendant ses fiançailles, un autre avait su la faire jaillir!

— Allons, fit-il avec une feinte gaieté, si vous le voulez bien, Thérèse, nous nous donnerons encore quelques-unes de ces douceurs... en coupe réglée, que vous consentez à admettre dans votre vie.

Ils regagnèrent le tramway et ne se séparèrent qu'à la station du Carreï.

III

Le lendemain, la mer, calmée, se couvrit de voiles, dès le matin. Vers onze heures, François assista au retour d'une barque sur la plage. Parents et voisins des pêcheurs accoururent pour aider au halage du bateau. Les hommes entraient dans l'eau, le pantalon haut troussé, laissant voir les jambes maigres des vieillards, la peau bronzée des adolescents et la musculature robuste des adultes. Les femmes restaient sur le galet, mais, attelées à une corde, elles tiraient comme des bêtes de somme!...

Dur labeur pour un maigre profit, car les pêcheurs n'avaient apporté que cet alevin microscopique qu'on nomme, dans le pays, « la

puttina ». Déjà une matrone édentée, crinière au vent, sa jupe loqueteuse cachant mal ses jambes nues, sortant de gros souliers d'homme, s'était installée sur le quai avec des balances et elle débitait, aux gens du quartier, la masse grouillante des petits poissons.

François s'amusait du pittoresque de ce tableau quand il aperçut Henriette, installée sur un banc, avec son fils ; il la rejoignit et s'assit à côté d'elle, s'informant de la santé de l'enfant.

— Merci, il va mieux et reprend des forces, dit la jeune femme.

— Je ne vous demande pas des nouvelles de Thérèse puisque je l'ai vue hier.

— Oui, elle a été enchantée de sa promenade aux Rochers Rouges, et moi je suis contente qu'elle ait eu ce plaisir, car ce n'est pas gai pour elle de circuler seule et je ne puis l'accompagner, étant retenue par mon petit convalescent.

— Je suis à la disposition de Thérèse, je pense comme vous qu'elle a besoin de se distraire... elle est triste.

— Naturellement. Sa vie n'est pas bien gaie entre une femme en deuil et un malade.

— Mais il y a autre chose... elle a un chagrin... Voyons, pourquoi n'épouse-t-elle pas M. de Lautrec?

— Qui vous a parlé de M. de Lautrec?

— Régine.

— Elle a eu tort ; il ne s'agit que de suppositions basées sur de fragiles apparences.

— Ce serait très naturel !... souvent des sympathies sont nées entre blessé et infirmière... puis, le souvenir de Renaud était un lien entre eux !...

— Je vous répète que je ne sais rien de précis et, dans tous les cas, je crains qu'il y ait un obstacle entre Thérèse et ce jeune homme. Le médecin qui a soigné M. de Lautrec à Bourges disait qu'il avait été si éprouvé par les gaz qu'il pourrait bien ne jamais se remettre.

De nouveau François ressentit une joie mauvaise, mais il dit hypocritement :

— Pauvre Thérèse ! Comptez sur moi, je tâcherai de la distraire.

En rentrant à l'hôtel, le jeune homme trouva un petit mot de Mme Malaisieux l'invitant à venir goûter à « Mes Délices » et Thérèse fut vite oubliée.

L'après-midi lui apporta une légère déception, car, en arrivant chez Lucienne, il constata qu'il s'agissait d'une réunion nombreuse, peu favorable aux conversations intimes. Tous les Américains et les Argentins étaient là, et le Suédois avec sa femme blonde, et la petite Mme Fardelle, avec ses fards, et aussi le comte d'Andignac.

François put à peine approcher Mme Malaisieux, il dut écouter tous les commérages de Monte-Carlo, et les éternelles discussions sur le jeu :

— J'attends qu'une dizaine ne soit pas sortie pendant six coups, et je commence avec cinq francs en doublant la mise ensuite.

— Très mauvais ; vous arrivez beaucoup trop vite au maximum ; il faut se couvrir de sa perte en s'assurant un léger gain... et ce système peut encore vous conduire au désastre ! J'en ai un beaucoup meilleur, mais je ne le divulgue pas... c'est le fruit de huit années d'observations.

— Moi, dit la Suédoise, je joue sur les numéros correspondant à des dates heureuses dans ma vie.

— On peut jouer n'importe comment, déclara Mme Farjelle, mais il faut faire attention aux présages de guigne!... Si vous voyez une araignée en vous éveillant ou si vous rencontrez un chat noir en sortant de chez vous, n'entrez pas dans les salles de jeu!... Vous savez, continuait-elle, que Mme Astruc veut se séparer de son mari? Il lui refuse de l'argent pour aller à la roulette.

— Il a bien raison, dit M. d'Andignac.

— Pourquoi donc? pourquoi une femme qui a apporté une dot n'aurait-elle pas le droit de faire ce qu'elle veut de l'argent qui lui appartient?... Du reste, je trouve qu'on devrait toujours se marier sous le régime de la séparation de biens.

Comme M. d'Andignac se taisait, Lucienne lui demanda :

— Que pensez-vous de ce régime?

— Je pense que séparation est le contraire d'union, et qu'un bon ménage doit se manifester une confiance réciproque.

— Mais il n'y a pas de réciprocité quand c'est le mari qui dispose de tous les capitaux!... et vous m'accorderez bien qu'il y a des hommes avarés?

— Vous m'accorderez peut-être aussi qu'il y a des femmes gaspilleuses?

— Je vois que vous n'êtes pas féministe.

— Je suis, surtout, traditionaliste.

— En fait de tradition, lança Mme Farjelle,

on va recommencer les fêtes du carnaval à Nice. Y aura-t-il quelque chose à Menton?

— Une bataille de fleurs, dit M. d'Andignac. Quelques-uns de mes camarades, rencontrés ici, organisent le char de l'Alsace reconquise, avec décors et costumes d'après les dessins de Hansi : je suis chargé de recruter des Alsaciennes et serais très heureux de trouver, parmi vous, des adhésions.

Son regard interrogeait Mme Malaisieux, elle répondit, un peu ironiquement :

— Est-ce que vous, l'homme sérieux, allez prendre part à ces folies?

— Ce n'est guère mon genre, je le reconnais, mais du moment qu'il s'agit d'une petite manifestation patriotique, je ne crois pas devoir refuser mon concours.

— Je regrette, dit Lucienne, mais j'ai moi-même l'idée de composer un char et je cherche des figurants... Je compte sur vous, ajouta-t-elle en se tournant brusquement vers François.

Le jeune homme crut défaillir de joie. Son triomphe sur son rival s'affirmait, éclatant!... Décidément, il était rentré en grâce.

Le cœur en fête, il reprit le chemin de Menton et, pendant toute la soirée, il échafauda de beaux rêves. Cette fois, il ne laisserait pas s'envoler la chance!... il saisirait la première occasion de parler!

Il examina s'il ne devait pas, dès à présent, mettre son père au courant de ses projets, mais il jugea plus prudent de s'abstenir : le baron voudrait faire une enquête sur la famille de Lucienne ; on perdrait du temps et une nouvelle

saute d'humeur pourrait se produire chez la jeune femme.

Une ombre légère se projetait sur l'avenir rayonnant : la prédilection marquée par Mme Malaisieux pour le régime de la séparation de biens...

« Bah ! se dit François, c'était un piège tendu à Andignac, et il y est tombé ! Avec lui, du reste, Lucienne pouvait craindre que ses revenus ne fussent employés à des œuvres sociales et à des campagnes électORALES. Avec moi, ce sera différent ! elle sait que je partage ses goûts et que je me ferais un scrupule de lui enlever la moindre parcelle de son luxe ! »

IV

Encore grisé de son succès de la veille, François se rendit chez le meilleur fleuriste de Menton. Il eût voulu pouvoir envoyer à Lucienne toute la flore exotique, tous les produits raffinés de l'horticulture que contenait le magasin : orchidées étranges, mêlées à la dentelle des asparagus, arums charnus, gerbÉras étoilées, lilas anémiques, éclos dans l'obscurité chaude, œillets monstrueux, roses, puisant, dans une mixture chimique, l'in vraisemblable indigo de leurs pétales !

Les prix de ces délicates merveilles refroidirent un peu son ardeur, il dut se rabattre sur les

fleurs plus communes mais aussi belles, qui foisonnent dans les jardins ensoleillés.

Tandis qu'il choisissait des Reine Marie-Henriette de velours rouge et des Gloire de Dijon dorées, un homme entra qui fit aussi une commande :

— Rien que des fleurs blanches, dit-il d'une voix basse et un peu voilée.

« Un fiancé », pensa François, sans prêter autrement attention à l'acheteur.

Celui-ci paya, remit une carte à la jeune fille qui l'avait servi et sortit.

Les yeux de François rencontrèrent le petit carton posé sur le comptoir ; il tressaillit en lisant :

« Guy de Lautrec, lieutenant au 59^e de ligne. »

Il s'élança vers la porte, mais le lieutenant venait de monter dans un coupé, qui s'éloignait ; François se désola de ne l'avoir pas mieux regardé, et une irritation monta en lui contre Thérèse : comme elle était dissimulée !... L'homme qu'elle aimait était à Menton, il lui envoyait des fleurs, mais tout se passait dans un profond mystère !... Henriette n'était au courant de rien. Pourquoi donc se cacher ainsi ?

Il cherchait à se rappeler la silhouette du jeune homme, son visage à peine entrevu...

« Après tout, se dit-il, que m'importent les affaires de Thérèse ?... les miennes sont plus intéressantes ! »

Dans la journée, il se rendit à Monte-Carlo et fit une tournée chez les bijoutiers, en prévision de l'achat d'une bague de fiançailles. Le résultat de son enquête fut assez décourageant. Pour

offrir à Lucienne un bijou digne de figurer à côté des siens, il devrait dépenser de quinze à vingt mille francs, c'est-à-dire une partie assez notable de l'héritage de sa mère, consistant en propriétés :

« Je serai obligé d'hypothéquer, se dit-il, c'est ennuyeux, et que dira mon père?... il me trouvera fou ! »

Le jeune homme ne put s'empêcher de faire un retour sur ses premières fiançailles :

« Avec cette pauvre Thérèse, c'était plus commode !... elle s'était contentée du petit saphir de maman !... je l'ai toujours, cette malheureuse bague ! il faudra que je la donne à Régine, car Lucienne la mépriserait beaucoup !

En rentrant à l'hôtel, François trouva un billet de Mme Malaisieux l'invitant à aller à Nice pour commander le costume qu'il porterait à la bataille des fleurs.

« Vous n'avez qu'à vous rendre chez Puzzoli, avenue de la Gare, disait-elle ; il a déjà reçu mes instructions et vous fera quelque chose de très bien. C'est tout à fait sa spécialité. »

Il n'y avait qu'à obéir. Un peu inquiet pour sa bourse, François prit le premier train à destination de Nice et se rendit tout de suite chez le costumier, dont la devanture rutilait des pompes de royautés éphémères.

« De la part de Mme Malaisieux ? dit un monsieur dont la jaquette noire tranchait sur les élégances claires qui l'entouraient ; c'est pour le char des roses?... Très bien ; vous représentez un scarabée. Nous ferons le costume collant en charmeuse verte à reflets mordorés ; bas assortis,

petit bonnet avec deux plumes figurant les antennes.

— Quel sera le prix? demanda François, de plus en plus inquiet.

— Il faut compter environ six cents francs sans les accessoires.

— Ne pourrait-on prendre une étoffe d'un prix moins élevé?

Le monsieur en jaquette toisa assez dédaigneusement son client :

— Impossible, monsieur, nous avons déjà travaillé pour Mme Malaisieux, et nous savons combien elle tient à la bonne exécution des moindres détails!... Si vous voulez du coton, du simili, il ne faut pas vous adresser à notre maison.

Il ajouta, de plus en plus dédaigneux :

— Si le costume n'est pas fané, nous le reprendrons pour deux cents francs.

François sortit du magasin, humilié et furieux :

« C'est curieux, se dit-il, les gens riches ne peuvent s'imaginer que tout le monde n'a pas cent mille francs de rentes!... Enfin, j'espère que Lucienne, après m'avoir fait manger ma pauvre petite fortune, ne m'imposera pas le régime de la séparation de biens.

Il rentra à Menton d'assez méchante humeur.

Ses préoccupations personnelles ne l'empêchaient pas de penser au roman de Thérèse. Sa curiosité avait été trop aiguillonnée par sa rencontre avec M. de Lautrec pour qu'il n'essayât pas d'obtenir quelques renseignements à son sujet.

Dans ce but, il se rendit à la pension Bausite. Henriette le reçut dans sa chambre.

— Thérèse est sortie, dit-elle ; moi, je garde Bernard, qui tousse un peu depuis deux jours, je n'ose l'exposer au vent de mer.

François posa quelques questions au sujet de la santé du petit garçon, puis, ne pouvant contenir son impatience, il demanda :

— Rien de nouveau, pour Thérèse ?

— Absolument rien.

— Elle n'a pas vu M. de Lautrec ?

— Ici ? quelle singulière idée !

Le jeune homme fut sur le point de raconter à Henriette sa rencontre chez le fleuriste, mais il pensa qu'il n'avait pas le droit de trahir les secrets de Thérèse et il répondit, évasivement :

— Mon Dieu ! M. de Lautrec pourrait être à Menton comme vous et moi !... Ce pays, où l'on est peu connu, se prêterait bien à de mystérieuses rencontres pour des amoureux.

— François !... je ne sais ce que vous voulez insinuer. Je m'étonne, vraiment, de l'intérêt extraordinaire que vous manifestez, maintenant, à Thérèse.

Elle avait appuyé sur le mot « maintenant », et le jeune homme comprit la leçon de discrétion qu'on lui donnait ; il chercha un moyen plus détourné d'arriver à ses fins :

— Vous aimez les fleurs ? dit-il, en regardant un bouquet de roses s'épanouissant dans un vase devant une photographie de Renaud.

— Beaucoup.

— Thérèse les aime aussi, probablement ?

— Oui, elle en a presque toujours dans sa

chambre, elle va souvent en acheter sur le marché.

— Impossible de rien savoir, pensa François, elle s'entoure de toutes les précautions et elle raconte ce qu'elle veut à cette pauvre Henriette.

Il sortit, dépité.

« Tandis que j'étais dans ce magasin, se dit-il, j'aurais dû tâcher de découvrir à qui on adressait les œillets ! Maintenant, c'est trop tard ; ce serait ridicule d'aller faire une enquête à ce sujet ! »

Comme il suivait le bord de la mer, il aperçut Thérèse, assise sur un banc, et il s'approcha d'elle.

— Bonjour, Thérèse, je viens de chez vous.

— Je regrette d'avoir manqué votre visite.

— Voulez-vous me permettre de vous la faire ici ?

— Volontiers, mais pas trop longue. Il faut que je rentre garder Bernard pour permettre à Henriette de prendre l'air à son tour.

— Quelle charmante femme que votre belle-sœur, dit François, en s'installant, elle est simple, elle est droite, elle est franche... J'ai horreur de la dissimulation !

— Je suis de votre avis, seulement connaissez-vous cette définition : « La franchise ne consiste pas à dire tout ce qu'on pense, mais à penser tout ce qu'on dit. » Je la trouve très juste.

— Elle est surtout très spirituelle ! Je ne sais si on peut appliquer l'épithète de « franche » à une personne qui cache ce qu'elle pense ?

— Vous préférez celles qui, sous prétexte de sincérité, disent, au prochain, des choses horriblement désagréables?... qui livrent leurs se-

crets... et ceux des autres, en même temps? Croyez-moi, la discrétion aussi est une vertu.

— Quand on n'a rien à cacher, pourquoi s'entourer de mystère?

— Est-ce que la charité ne nous oblige pas, souvent, à dissimuler nos sentiments? Est-ce qu'il ne faut pas rassurer les malades... ménager la sensibilité de certaines natures impressionnables...

— Ah! ce genre de charité peut entraîner loin!

— François!... autant que vous, j'aime la droiture et la loyauté, je pense seulement qu'il faut être circonspect dans ses paroles et qu'il est des choses tristes, douloureuses, dont la divulgation peut faire du mal.

François, se rappelant la maladresse commise vis-à-vis d'Henriette, se crut visé par ces dernières paroles; il se leva et dit, un peu pincé :

— Inutile de prolonger la discussion... les femmes ont toujours raison! Au revoir, Thérèse.

V

Le temps couvert avait donné quelques inquiétudes au comité des fêtes, mais, vers dix heures, le soleil perça les nuages et la mer bleuit; le succès de la journée était assuré.

— Viendras-tu à la bataille de fleurs, Henriette? demanda Thérèse.

— Je n'y tiens pas. Si tu veux te charger de

Bernard, je resterai à la maison ; j'ai un commencement de migraine que le soleil augmenterait.

— J'irai pour amuser Bernard, et aussi par curiosité personnelle, quoique cette idée de batailler avec des fleurs ne me plaise pas. C'est une pitié de maltraiter ainsi de jolies et fragiles choses, faites pour le plaisir de nos yeux.

— Tu as raison ; j'ai déjà assisté à des fêtes de ce genre et j'en ai rapporté une déception... Rien n'est pitoyable comme les bouquets roulés dans la poussière !... Les plus belles décorations se fanent rapidement, et, de toutes ces tiges meurtries monte l'odeur de la sève morte... cette odeur fade et triste qu'on respire dans les jardins après les premières gelées !... La bataille de fleurs, c'est l'image du gaspillage, du luxe égoïste et cruel ! Est-ce que l'argent jeté dans cette manifestation éphémère ne serait pas mieux employé à la reconstruction des régions dévastées?...

— François dirait encore que nous sommes trop austères, fit Thérèse en souriant. Je suis sûre qu'il va s'amuser de tout son cœur, sans se livrer à tant de réflexions philosophiques.

A deux heures, un coup de canon retentit et les voitures s'engagèrent dans le passage réservé, défendu par des clôtures.

En cette circonstance, encore, il fallait reconnaître que la civilisation est l'ennemie de la beauté : l'automobile a beau couvrir sa lourde carcasse de mimosas d'or et de roses nacrées, il n'atteint pas l'élégance des équipages d'autrefois. Quelques rares spécimens de ceux-ci se montraient encore parmi les véhicules fumants

et trépidants. Une victoria bien attelée, entièrement garnie d'œillets rouges, fut très admirée. Un couple en costumes japonais, dans une charrette ornée de cerisiers fleuris, eut beaucoup de succès. Puis vint une cavalcade enfantine : un petit meunier et une mignonne laitière, perchés sur des ânes, pomponnés de gros bleuets, recueillirent les sourires des spectateurs.

Tout coup, des applaudissements nourris éclatèrent, tandis que la musique attaquait la *Marseillaise* : c'était le char de l'Alsace reconquise qui débouchait d'une rue transversale. Une toile de fond représentait une pittoresque maison encadrée de sapins. Des rubans tricolores se mêlaient à des festons de verdure. Des jeunes femmes, coiffées d'un large nœud, des jeunes gens en bonnet, en veste courte, lançaient des bouquets composés de pavots, de bleuets et d'anthémis blancs.

Quelques voitures insignifiantes suivirent, puis, de nouveau, un murmure d'admiration s'éleva dans la foule. Le char des roses, création de Mme Malaisieux, s'avancait, balançant mollement ses guirlandes éclatantes. Une sorte de petit temple s'élevait à l'arrière. Sous ce dôme fleuri trônait Lucienne, accostée de deux dames d'honneur. Toutes trois portaient des corselets de velours vert sur des jupes à volants, de nuances différentes. Des charlottes de crêpe, souples comme des corolles, encadraient leurs visages. Des jeunes filles, en tuniques blanches ornées de grappes de multiflores, se tenaient à l'avant, mêlées aux hommes, représentant des papillons et des scarabées.

Tout cet ensemble, gracieux et coloré, se pro-

filant sur l'écran bleu de la mer, produisait un ravissant effet.

Tandis que l'Alsace reconquise bataillait avec les tribunes, aux sons de : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », les roses restaient immobilisées en arrière. François, qui portait, sur son justaucorps vert, une touffe de roses roses, dont Mme Malaisieux l'avait décoré, aperçut Thérèse parmi la masse des curieux. Elle était debout, soutenant le petit Bernard, grimpé sur une chaise. Pourquoi, dans cette atmosphère de fête et de gaieté, avait-elle un visage si triste?... François plongea la main dans une corbeille et lui lança une volée de fleurs. Le petit Bernard en saisit quelques-unes et son bras débile essaya de les renvoyer. Pendant quelques minutes, le jeu se poursuivit et, tout à coup, Mme Malaisieux appela François :

— Qui donc est cette jolie personne que vous couvrez de roses?

— C'est une compatriote à moi.

— Vous ne m'en avez jamais parlé?

— Je jugeais le sujet sans intérêt pour vous.

— Mais si ! vos connaissances féminines m'intéressent... Prenez garde, je ne permets pas à mon scarabée de bourdonner dans tous les jardins !

Le jeune homme se demanda pourquoi il n'avait jamais signalé à Mme Malaisieux la présence à Menton de son ancienne fiancée. Il constata que des interrogations, à ce sujet, lui eussent été désagréables.

Le char se remettait en marche. Comme il passait devant les tribunes un bouquet, fort épi-

neux, égratigna légèrement la joue de François. Mme Malaisieux se mit à rire :

— Vous voilà victime de la vengeance d'Antonia !... Figurez-vous qu'elle voulait absolument avoir sa place sur notre char !... Impossible de lui faire comprendre que son désir était ridicule et que ma voiture ne représentait pas un herbier pour fleurs sèches !... Je lui ai donné une excellente place dans une tribune, mais elle est furieuse !

François aperçut, sous le coutil rayé des tentes, le visage jaune et ravagé de la dame de compagnie ; il prêta peu d'attention à ce léger incident, et, dans le feu du combat, il oublia vite aussi sa rencontre avec Thérèse.

A quatre heures, les roses quittèrent le champ de bataille, emportant triomphalement la première bannière. Ses figurants se réunirent pour goûter dans un salon du Royal Palace.

François en sortit les tempes serrées par la migraine, un peu grisé de champagne, mais bien plus encore d'orgueil : Mme Malaisieux avait affiché si nettement ses préférences pour lui qu'il ne pouvait plus avoir de doute sur ses sentiments. Il était l'élu, choisi entre tous ! Comment n'être pas flatté par cette pensée ?... Un mirage de luxe et de plaisir flottait devant ses yeux !... Il se représentait l'étonnement et l'envie de ses camarades en apprenant son brillant mariage !

Bien décidé à brusquer le dénouement de son roman, il écrivit au notaire de sa famille, le priant de prendre les dispositions nécessaires pour lui permettre l'achat de la bague, lui demandant en même temps la plus complète dis-

création, car il ne voulait prévenir son père qu'une fois le grand pas franchi.

La façon dont le baron prendrait ce procédé cavalier inquiétait bien un peu le jeune homme. Il songeait aussi à la lutte qu'il faudrait soutenir, plus tard, au sujet de sa démission, mais il comptait sur le charme de Lucienne pour tout arranger, et il s'endormit, bercé par des rêves charmants.

VI

A son réveil, François trouva dans son courrier une lettre dont l'écriture contournée lui était inconnue. Il l'ouvrit et déchiffra ces quelques lignes, sans signature :

« Si vous saviez comme l'on vous juge, vous ne seriez pas si fier !... La rose est la reine des fleurs... les scarabées sont ses humbles sujets... A bon entendeur, salut ! »

« Bon, pensa le jeune homme, voilà qui émane de la fielleuse Antonia ! Aucun compte à en tenir ! »

Malgré son impatience, il laissa s'écouler une journée avant de se rendre à « Mes Délices », craignant que Mme Malaisieux n'éprouvât quelque fatigue de sa précédente après-midi. Il employa ce répit à se représenter la scène dans laquelle il allait jouer le premier rôle, et à préparer des paroles charmantes qu'il n'aurait probablement pas l'occasion de prononcer !

Il avait la gorge serrée et les mains froides,

en descendant de tramway et en se dirigeant vers la villa. Depuis longtemps, il ne sonnait plus à la grille d'entrée et gagnait directement la porte d'accès du vestibule. Au moment où il se disposait à gravir les degrés de marbre blanc, un jardinier, occupé à changer les fleurs dans les vasques, reconnaissant un familier de la maison, lui dit respectueusement :

— Madame est dans le parc. Monsieur désire-t-il que je le conduise près d'elle?

— Inutile, je saurai la trouver, fit François, enchanté à la pensée de surprendre Lucienne et d'être favorisé par la solitude du délicieux jardin.

Il se lança à travers les allées sinueuses et fleuries. A un tournant il aperçut Mme Malaisieux et il s'arrêta brusquement, elle n'était pas seule !...

Installée sur une petite terrasse ombragée, elle prenait le thé, en compagnie de Mme Fargelle. Les deux femmes, avec leurs toilettes claires se détachant sur un fond de verdure, avec les gestes gracieux dont elles maniaient de luxueux ustensiles, formaient un charmant tableau, mais François, déçu dans ses espérances de tête-à-tête, allait rebrousser chemin lorsqu'un lambeau de conversation arrivant à ses oreilles l'immobilisa, en proie à une curiosité jalouse. Ce sentiment fut plus fort que tous les instincts de la délicatesse et toutes les règles de la bonne éducation. Se rapprochant un peu et s'abritant derrière un arbuste, le jeune homme écouta :

— Oui, disait Mme Malaisieux, M. d'Andignac était de meilleure noblesse, mais j'ai

craint qu'il ne fût un mari autoritaire et ennuyeux ! J'aurais pris mes précautions pour qu'il ne pût dépenser tous mes revenus en œuvres sociales... il aurait tout de même voulu m'emmener une partie de l'année dans son château délabré ! Il aurait fallu soigner les électeurs, s'occuper de leur famille !... donner le bon exemple !

— Aller aux vêpres !... faire chanter les jeunes filles !... interrompit Mme Farjelle d'un ton moqueur.

— Avec mon petit lieutenant, rien de tout cela n'est à craindre : il n'osera jamais me contrarier. C'est un garçon qui a peu de volonté et ne demande qu'à se laisser vivre. Il donnera sa démission et je ne changerai rien à mon existence. Vous comprenez, j'ai envie d'avoir un mari, mais pas un maître !

— Oui, oui, je comprends... il vous faut un prince consort !

Elles rirent toutes les deux et l'éclat de leur gaieté cingla au vif l'amour-propre de François. Il en avait assez entendu. Sans bruit, il revint sur ses pas, regagna la route de Monte-Carlo et marcha comme un fou jusqu'au bois de la Dragonnière. Haletant de sa course désordonnée, il se laissa tomber sur une souche d'olivier. Un tumulte de colère et d'indignation soulevait son âme : c'était cela qu'il avait pris pour de l'amour !... les calculs égoïstes de cette femme, qui pesait froidement les mérites de ses prétendants pour donner la préférence au manque de volonté virile ! Eh bien, il lui montrerait qu'il était un homme, et non la pâte molle dont on fait des esclaves ! Il repousserait la chaîne dorée

qu'elle lui offrait!... Ah! on parle du bandeau de l'amour, la convoitise de la fortune est plus aveugle encore!... Comment n'avait-il pas découvert plus tôt la pauvreté d'esprit et de cœur de cette Lucienne?...

Sa résolution de rupture étant bien arrêtée, il décida de la mettre à exécution le jour même, craignant peut-être un retour de lâcheté devant ces millions qui s'offraient à lui. Il marcha pendant une heure, à travers le cap Martin, pour reconquérir tout son calme, puis il retourna sonner à la villa « Mes Délices ». Cette fois, on l'introduisit dans le salon jaune et bleu où Lucienne, souriante, ne tarda pas à le rejoindre.

— Je suis venu vous faire mes adieux, dit François, je vais partir très prochainement.

— Comment?... fit Mme Malaisieux, surprise, votre congé n'est pas terminé?

— Non, mais des affaires m'appellent dans ma famille.

Lucienne pensa qu'il s'agissait de régler les préliminaires du mariage, elle suggéra, pleine de confiance :

— Vous reviendrez bientôt?

— Non, je ne reviendrai pas.

— Ainsi, s'écria la jeune femme, inquiète, c'est un départ définitif!... et vous m'annoncez cela froidement, comme si l'amitié n'avait pas créé entre nous des liens qui ne peuvent se briser!...

Elle attendit quelques secondes, puis, décidée à brusquer les choses, elle reprit d'une voix basse :

— J'avais rêvé que ces liens se resserreraient

encore !... que l'amitié se transformerait en un sentiment plus tendre ?...

— Moi aussi, dit François, j'avais rêvé !... je me suis réveillé !

— Mais qu'est-il arrivé ? questionna Lucienne, de plus en plus inquiète. Voyons, François, vous avez prêté l'oreille à quelque invention de la méchanceté et de la jalousie ?... On vous a monté contre moi ?

— Non. J'ai réfléchi, simplement. J'ai réfléchi qu'un homme voulant avoir, à son foyer, la place qui est la sienne, doit contribuer pour une part... pour la plus large part aux ressources du ménage.

— Dieu ! mon pauvre ami, que vous êtes vieux jeu ! C'est « Le Roman d'un jeune homme pauvre » que vous nous récitez là ! « Jamais je ne vous épouserai que vous ne soyez devenue aussi pauvre que moi, ou moi aussi riche que vous ! » Qui est-ce qui s'occupe de cela, maintenant ?... Du reste, remarquez que, même dans les romans d'Octave Feuillet, les choses finissent toujours par s'arranger !

— Peut-être un grand amour réciproque permet-il de passer sur ces inégalités de fortune, mais si le mariage n'est envisagé que comme une camaraderie de plaisir, le rôle de l'homme devient trop humiliant.

Lucienne se tut un instant, vexée de se voir percée à jour, plus vexée encore de constater qu'elle n'avait pas complètement asservi celui qu'elle considérait comme un timide amoureux !... Après tout, s'il se mêlait aussi d'avoir de la volonté, celui-là, elle ne tenait pas particulièrement à lui !... Les faibles, qui prennent

conscience de leur défaut, peuvent, par réaction, devenir tyranniques !

— Eh bien, mon ami, dit-elle en se levant, puisque vous êtes si pétri de préjugés, gardez-les !... le rêve est une petite hallucination du cerveau qui passe... me voilà aussi réveillée !... Disons-nous donc : au revoir... ou adieu ?

— Adieu, fit François, en s'inclinant cérémonieusement, croyez à ma gratitude pour l'aimable accueil que j'ai reçu chez vous.

— Adieu. Mes meilleurs souhaits d'avenir... Puissiez-vous rencontrer le grand amour... avec ou sans égalité de fortune !

François sortit de la villa, un peu calmé. Il était satisfait de son geste, satisfait d'avoir montré à Lucienne le peu de cas qu'il faisait d'elle et de ses millions.

Il n'en restait pas moins écrasé sous le poids d'une lourde déception. Pendant toute la soirée, il roula, dans sa tête, des diatribes contre le sexe féminin. Il s'endormit tard et le premier frisson de l'aurore lui apporta ce sentiment confus d'une chose fâcheuse et irrémédiable qui vient nous trouver jusque dans les limbes du demi-sommeil.

« Pourquoi ne suis-je pas capable d'inspirer de l'amour ? se demanda-t-il, quand le souvenir des événements de la veille se fut précisé. Lucienne ne m'aimait pas !... Thérèse non plus !... je ne suis cependant pas plus mal qu'un autre ! »

Le soleil irradiait sa chambre, il baissa les stores. Un dégoût profond lui venait pour ce pays dont il avait associé le charme à ses rêves.

« Je vais partir, se dit-il ; je terminerai mon congé chez Régine. Demain, je fais mes malles ! »

VII

Après le déjeuner, François se rendit à la pension Beausite, dans l'intention de dire adieu à Henriette et à Thérèse. Cette dernière l'accueillit avec un affectueux reproche :

— Vous nous avez bien abandonnées depuis quelque temps !

— J'ai été occupé, prétextait François, gêné, j'avais accepté de figurer à cette bataille de fleurs, j'ai dû aller à Nice pour commander et essayer mon costume.

— Toutes ces belles promenades que nous devions faire ensemble sont encore dans l'avenir ! Je meurs d'envie de visiter ce vieux village perché, là-haut, sur la route de la Corniche.

— Roquebrune !... j'y suis allé avec Régine, c'est un coin délicieusement pittoresque. Si vous vouliez, Thérèse, nous aurions encore le temps de nous y rendre aujourd'hui. Par les raccourcis, ce n'est pas très loin.

Thérèse acquiesça joyeusement et les deux jeunes gens se mirent en route sans qu'il eût été question du départ de François.

Ils prirent, derrière l'église Saint-Joseph, un de ces chemins en larges gradins, pavés de galets ovoïdes, qui ne sont praticables qu'en temps de sécheresse, la moindre pluie y faisant rouler un torrent impétueux. Le charme de ces rudes sentiers, délaissés maintenant pour les voies car-

rossables, c'est leur solitude : sur la grande route, brûlée de soleil, les véhicules se croisent, soulevant des nuages de poussière ; le piéton qui s'arrête devant les beautés de la nature est arraché à sa contemplation par le grelot d'une bicyclette, la corne d'une automobile ou le grincement des roues du tramway, lui rappelant tous les dangers qui l'entourent !... Le vieux chemin est calme et silencieux ; on y rencontre, de loin en loin, une femme, coiffée du chapeau plat du pays, conduisant un âne ou un mulet, lourdement chargé. Quand on a gagné l'ombre légère des oliviers, les sous-bois herbeux, piqués de glaïeuls sauvages, un vieil homme, gardant des chèvres, vous souhaite la bienvenue en son patois aux consonnances italiennes !...

Les deux promeneurs suivaient, en silence, la crête de la colline. Thérèse s'était vite aperçue de la tristesse de François. Cette mélancolie, dont elle ignorait la cause, mettait entre eux une contrainte. Comme ils s'asseyaient pour prendre un instant de repos, le jeune homme sentit la nécessité de parler :

— Thérèse, dit-il, c'est probablement la dernière promenade que nous faisons ensemble !... Je vais partir.

— Avant l'expiration de votre congé ? interrogea Thérèse, étonnée.

— Oui, j'ai envie de revoir le printemps dans nos pays, je suis fatigué de ce clinquant !

— Ah ! remarqua la jeune fille, en riant, la satiété est venue plus vite encore que je ne le pensais !... C'est moi, maintenant, qui vais me faire l'avocat du Midi. Vous connaissez suffi-

samment le printemps de nos pays, ne perdez pas l'occasion d'admirer celui de la Côte d'Azur. Ce que nous avons vu, jusqu'ici, dans les jardins, n'est rien, paraît-il, en comparaison des floraisons du mois d'avril!... c'est une exubérance de sève, un débordement de corolles qui donnent l'idée du Paradis Terrestre!

— Oh! j'ai assez vu de fleurs! dit François.

— Peut-être est-ce l'orgie de l'autre jour qui vous en a dégoûté?... Vous étiez, cependant, en joyeuse compagnie et sembliez vous amuser beaucoup.

— Combien de fois on a l'air de s'amuser quand on s'ennuie!... Venez, ne nous attardons pas trop, continua-t-il, désireux de ne pas prolonger la conversation sur un sujet scabreux.

Ils se remirent en marche et n'échangèrent que des propos insignifiants jusqu'au moment où ils atteignirent Roquebrune.

Ce fut un brusque passage de la lumière à l'ombre, leurs yeux éblouis distinguèrent mal le chaos des vieilles maisons, tandis qu'une écharpe de fraîcheur humide leur glaçait les épaules! Ils errèrent à travers cet étrange village, dont les rues sont des souterrains et les habitations des caves. Ils explorèrent ce noir labyrinthe, qui semble un défi jeté au roi de la contrée : le soleil! On l'a exclu du lieu, avec une telle rigueur que les habitants sédentaires, vieillards ou malades, achèvent leur triste vie plus privés de ses bienfaits que n'importe quel citadin du Nord!

Les deux visiteurs émergèrent enfin de l'enchevêtrement des maisons, ils gravirent l'escalier des ruines de l'ancien château et atteigni-

rent une plate-forme baignée d'azur et d'air.

Le temps était très calme, la mer, d'un bleu de myosotis, n'avait pas une ondulation. Une brume laiteuse noyait les lointains. Cette vapeur, qui semblait prolonger le ciel et rapprocher la ligne d'horizon, n'était pas assez dense pour masquer complètement quelques barques de pêche, croisant au large. Les voiles de celles-ci, rosies par les rayons obliques du soleil déclinant, paraissaient suspendues dans l'atmosphère, comme les ailes déployées de grands flamants fantastiques.

François, si désabusé qu'il fût, retrouva ses facultés admiratives : il subit le pouvoir magique de ce pays aux multiples séductions. Pourquoi donc, après tout, partirait-il si vite?...

Il jeta un regard, à ses pieds, sur les moutonnements de verdure entourant « Mes Délices » et fut étonné de se sentir si complètement détaché de Lucienne!...

Rien de tel qu'une brûlure d'amour-propre pour cautériser le cœur!

— Si cela vous faisait plaisir, Thérèse, dit-il, nous pourrions encore aller voir les vieux jardins de Monaco avant mon départ?

Ils mirent ce projet à exécution dès le lendemain. Hélas! les admirables jardins, suspendus sur la mer, ont perdu une partie de leurs enchantements! Le Musée Océanographique colle au rocher son épaisse maçonnerie et le suit jusque dans les profondeurs de l'eau bleue!... Cette masse disgracieuse coupe le promontoire et masque la courbe harmonieuse des rivages! C'en est fait de la sensation de solitude et d'infini dont on jouissait du haut des terrasses surplom-

bantes !... Une fois de plus, la science et la civilisation se sont montrées les ennemies de la beauté !

François et Thérèse, après avoir déploré le fâcheux effet du monument, se décidèrent, cependant, à en visiter l'intérieur, l'intérêt des collections, les curiosités de l'aquarium compensèrent un peu le déplaisir qu'ils avaient éprouvé.

Au retour de leur promenade, ils trouvèrent, à Monte-Carlo, M. de La Murelle s'enveloppant d'un plaid et s'abritant sous une ombrelle. Il était à peu près remis de sa bronchite mais restait vicilli et cassé. François eut l'impression qu'il abandonnait la lutte contre l'âge, si courageusement soutenue jusque-là.

— Je ne sais, plaisanta le jeune homme, après les présentations, si je fais bien de vous mettre en présence de Mlle de Barnance?... elle a, contre vous, de sérieux griefs !

Le vieillard salua avec une gravité affectée :

— Vous aviez, je crois, six ans, mademoiselle, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir. Quel crime ai-je pu commettre pour m'attirer une si longue rancune ? Aurais-je, sans le savoir, heurté une de vos poupées ?

— Il ne s'agit pas de rancune, dit Thérèse en souriant, je suis seulement peinée quand je passe devant votre propriété, de constater son état d'abandon !

— Mais j'en suis fort peiné aussi, car, depuis la guerre, elle ne me rapporte plus un sou !

— On pourrait la remettre en état : le métayer est démobilisé, seulement il est paresseux et aurait besoin de surveillance.

— Bah ! il y a trop à faire, maintenant, pour cultiver ces friches ! quant à la maison, elle est encore plus vieille, plus laide et plus délabrée que son propriétaire !... Il y aurait un argent fou à y mettre pour la rendre habitable ; j'aime mieux l'abandonner à sa décrépitude.

— Une maison de famille est pourtant toujours pleine de souvenirs !

— Les souvenirs d'enfance et de jeunesse... je les chasse, ils sont pour moi une source de tristesse... A quoi bon me rattacher à ces vieilles choses qui, après moi, iront à des cousins éloignés que je connais à peine?... Mieux vaut s'en désintéresser tout de suite !

— Mais, monsieur, il n'y a pas que l'intérêt particulier à envisager !... il y a l'intérêt général !... vos terres pourraient donner du blé... vos prés nourrir du bétail et aider à la reconstitution du cheptel !... Est-ce que ce n'est pas le devoir de tout Français de travailler au relèvement du pays ?

— Quelle excellente avocate vous feriez, mademoiselle !... Eh bien, peut-être, en quittant Monte-Carlo, passerais-je par la Nièvre, mais, je ne vous le cache pas, ce sera surtout pour revoir mon vieil ami Le Brail et pour avoir, de nouveau, le plaisir de vous présenter mes hommages.

Quand François se retrouva dans le tramway à côté de Thérèse, il lui raconta ce que son père lui avait appris au sujet de M. de La Murelle.

« Pauvre homme ! dit-elle, cela ne doit pas être gai de vieillir, seul, à l'hôtel. Combien de gens sacrifient leur bonheur à la vanité ! »

VIII

Les jours avaient coulé et François ne parlait plus de son départ.

Le printemps éclatait dans toute sa splendeur : les glycines mêlaient leurs grappes mauves aux bouquets des rosiers, enlaçant les cyprès, escaladant les murs, tapissant les tonnelles et les pergolas ; les anémones formaient des tapis aux bigarrures orientales, les ficoïdes, charnues et rampantes, étoilaient les talus. Des taches de verdure neuve égayaient les massifs de feuillages persistants, dont quelques-uns se couvraient de petites fleurs cireuses, au parfum plus envirant que celui des orangers.

L'aspect général du pays avait changé : les Alpes neigeuses, invisibles mais proches, fumaient sous l'ardeur du soleil, emplissant l'atmosphère d'une vapeur ténue qui blanchissait le ciel et adoucissait la sécheresse des contours. La mer n'avait plus ses duretés de pierre précieuse et ses reflets d'acier, elle était semblable, en sa mollesse onduleuse, à une grande soie bleue glacée d'argent.

François voyait, presque chaque jour, Thérèse et Henriette ; il les rejoignait sur la plage où elles s'installaient avec des pliants et des ouvrages ; souvent il les accompagnait au cap Martin, où on conduisait maintenant le petit Bernard respirer l'air chargé de résine.

Bien qu'ayant beaucoup de sympathie pour Henriette, François préférait encore les jours où il partait en excursion, seul avec Thérèse. Trompant la vigilance de la douane, ils montèrent, une fois, jusqu'au petit village italien de Grimaldi, et ils revinrent enchantés de cette expédition aventureuse comme des écoliers qui ont fait l'école buissonnière !

« C'est pourtant curieux, se disait François, qu'étant venu dans le Midi pour voir Mme Malaisieux, j'aboutisse à me promener avec Thérèse !... jamais nous n'avons tant causé ensemble !... je la connais mieux que du temps où nous étions fiancés !... Si elle s'était livrée davantage, autrefois, je l'aurais appréciée, je me serais montré plus aimable et, peut-être, la rupture ne se serait-elle pas produite... »

« Il est possible que j'arrive à regretter ce projet de ma pauvre mère... Le mariage d'amour est si rare qu'il faut y renoncer !... j'en serai, probablement, réduit à l'union bâclée en trois entrevues par un intermédiaire plus ou moins adroit, où on se lance à l'aveuglette, dans une ignorance à peu près totale des goûts et des caractères !... »

« Après tout, peut-être en viendrons-nous un jour, Thérèse et moi, à joindre nos cœurs déçus, en ne nous demandant, l'un à l'autre, que de la bonne affection... »

Oui, mais il y avait Lautrec ! Lautrec, qui pouvait guérir ! Cette pensée était désagréable à François ; il se surprenait à faire des vœux peu charitables !...

D'autres fois, il cherchait à se persuader que tout ce roman s'était échafaudé dans l'imagi-

nation d'Henriette. Il n'existait aucune preuve des relations de Thérèse avec le lieutenant... Celui-ci pouvait fort bien avoir passé à Menton en ignorant la présence de la jeune fille dans cette ville.

Un matin, un coup de vent ayant balayé les brumes et foncé la couleur de la mer, François projeta une promenade et se rendit à la pension Beausite. Au moment où il pénétra dans le bureau où se tenait la propriétaire, celle-ci, les récepteurs du téléphone aux oreilles, prononçait quelques-unes de ces phrases si incohérentes pour l'auditeur qui ignore la moitié de la conversation.

« Elle est sortie... oui, monsieur, avec sa belle-sœur et le petit garçon... elle ne rentrera probablement que pour le déjeuner... A elle seule?... bien... entre deux heures et demie et trois heures... bon... je le lui dirai. »

Elle raccrocha les récepteurs et François ayant demandé Mlle de Barnance, elle lui répondit :

→ Elle est sortie, monsieur, avec sa belle-sœur et le petit garçon ; ces dames ne rentreront probablement pas avant le déjeuner.

François quitta le petit hôtel en proie à une curiosité intense... Quel était ce correspondant inconnu qui assignait à Thérèse un mystérieux rendez-vous?... Les deux jeunes femmes n'avaient aucune relation à Menton... Peut-être s'agissait-il d'un fournisseur?

« Je verrai bien quelle explication elle me donnera si elle décline mon offre d'excursion, » pensa le jeune homme.

Immédiatement après le déjeuner, il retourna

à la pension Beausite et trouva Thérèse et Henriette dans le petit jardin.

— Le temps est superbe, dit-il, après l'échange de quelques paroles banales, je suis venu vous proposer une promenade, Thérèse.

Elle rougit avec une légère expression de contrariété.

— Pas aujourd'hui, François, je suis un peu fatiguée, je ne me sens pas disposée à la marche.

— Justement l'excursion que je vous propose n'est pas du tout fatigante : on prend le tramway, puis un funiculaire qui vous débarque devant l'hôtel de l'Annonciade, où on peut goûter confortablement. De là, en cinq minutes, on gagne l'emplacement d'un ancien couvent d'où l'on jouit d'une vue superbe !

— Je regrette beaucoup... j'ai à faire différentes courses aujourd'hui; si vous voulez, nous remettrons la promenade à demain ?

— Sait-on le temps qu'il fera demain ?

— Ne pourrais-tu pas, plutôt, repousser tes courses ? dit Henriette, qui paraissait surprise du refus de sa belle-sœur.

— Mais non, Henriette, n'insiste pas, fit Thérèse, visiblement énervée. Cela sera pour demain, François.

François partit, furieux, accusant Thérèse de fausseté, de duplicité ; tous les menus incidents qui avaient déjà éveillé ses soupçons lui revenaient en foule à la mémoire. « Qu'elle fasse du mystère avec moi, passe encore, mais pourquoi se cacher d'Henriette, si bonne, si indulgente ? » se répétait-il.

Un désir l'obsédait de s'embusquer sur le passage de la jeune fille... de l'épier... de la sui-

vre!... Pour résister à cette basse tentation, il se mit à marcher, droit devant lui. Arrivé à hauteur de l'hôtel Impérial, il prit à gauche du jardin, le chemin de Sainte-Agnès. Il gravit rapidement les larges degrés, taillés dans le rocher, et cette rude ascension calma un peu le bouillonnement de son sang. La pente s'adoucit, il se trouva bientôt sur l'arête séparant les vallons de Gorbio et de Borigo. Devant lui, l'horizon semblait barré par la masse des montagnes, vaste squelette, tourmenté, déchiqueté, dénudé, qui oppose sa beauté farouche à la grâce verdoyante et fleurie du rivage. Sur une des plus hautes dents, les maisons du petit village de Sainte-Agnès, sombres, patinées comme le roc, se devinaient à peine ; on ne voyait nettement que le point blanc, hypnotisant, d'un hôtel moderne, niché comme l'aire d'un aigle, au flanc de la haute muraille.

François prêtait peu d'attention au paysage, il allait, sans but, sans autre désir que de calmer par la marche l'irritation de ses nerfs. Il atteignit une partie boisée : les pins, entremêlés d'énormes bruyères blanches, dévalaient sur les pentes, au-dessous de lui. Il se rendit compte qu'il approchait du sanatorium des Rives d'Or. Cet établissement, construit à mi-côte, entre la route de Gorbio et le chemin de Sainte-Agnès, était encore exclusivement consacré aux malades de la guerre. Bientôt François en rencontra quelques-uns, circulant dans ce parc naturel, dont l'atmosphère balsamique était bonne à leurs poumons blessés.

Il était environ deux heures et demie. Le jeune homme s'aperçut que sa course, au plein

soleil, l'avait mis en nage ; il goûta un certain plaisir à s'asseoir un peu à l'écart du sentier, sous l'ombre fraîche des arbres.

Il ne tarda pas à être intrigué par les allures d'un officier qui venait de déboucher d'une allée transversale. C'était un grand et beau garçon, mais ses traits, légèrement émaciés, aussi bien que le vaste manteau blanc, sorte de burnous réglementaire, jeté sur son uniforme, le faisaient reconnaître pour un habitant du sanatorium. Il s'était assis à une certaine distance de François. De temps à autre, il consultait sa montre et se levait pour aller explorer du regard le chemin venant de Menton.

« Il me semble que je connais cet homme, se dit François, où diable l'ai-je rencontré? »

Tout à coup, un nom fulgura dans son cerveau : Lautrec ! Guy de Lautrec !... En même temps, il éprouva une commotion au cœur, car une femme venait d'apparaître au détour du sentier... l'officier s'avavançait à sa rencontre... cette femme, c'était Thérèse !

Ils se joignirent, s'abordèrent... L'observateur de cette scène n'osa quitter son poste, craignant de trahir sa présence. De l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait entendre la conversation du couple, mais il suivait le jeu des physionomies.

Thérèse semblait émue, agitée. Dès les premiers mots échangés, une expression de joie se répandit sur sa figure ; puis l'officier lui remit une lettre, dont elle prit connaissance ; lorsqu'elle eut terminé sa lecture, elle tendit les deux mains à son compagnon et lui parla avec effusion, les yeux brillants, le visage illuminé de

bonheur, alors le lieutenant tira de sa poche une petite boîte qu'il remit à la jeune fille, elle en sortit une bague qu'elle mit à son doigt.

Ils marchèrent ensuite, passèrent à quelques pas de François, qui entendit Thérèse, disant :

« Il faut que je me hâte de rentrer et de tout apprendre à Henriette!... Je vais écrire à maman pour la préparer! »

Ils disparurent sous les arbres. François pensa qu'ils cherchaient une ombre propice à leurs épanchements de fiancés! Il reconstituait la scène dont il venait d'être témoin : l'obstacle séparant les deux amoureux était tombé... la lettre était l'autorisation de parents récalcitrants... ou peut-être la consultation d'un grand médecin, permettant le mariage!

François n'eut pas d'autre idée que de fuir avant le retour de Thérèse; la pensée d'être accusé, par elle, d'espionnage, lui était odieuse.

Il redescendit donc vers Menton, à grandes enjambées, avec un nouveau bouillonnement de fureur dans le cerveau. Ah! oui, Thérèse était fausse et hypocrite!... comme elle avait menti!.. comme elle avait trompé la pauvre Henriette! Est-ce que cette manière de se fiancer, à l'insu de sa famille, n'indiquait pas, dans sa nature, un morbide besoin d'intrigue?...

Il se plaisait à détruire l'image haute et pure qui, peu à peu, s'était imprimée en lui... il cherchait à la noircir, à l'avilir.

— Qu'est-ce que cela me fait? dit-il enfin, tout haut, elle ne m'est plus rien!... je ne l'aime pas!

Et quelque chose, au fond de lui, répondit :

« Mais si, tu l'aimes!... Aurais-tu le cœur dé-

chiré de cette fureur jalouse si Thérèse n'était, pour toi, qu'une indifférente ou même une bonne camarade? »

Oh! mystère de la nature humaine!... Comment, quand, pourquoi s'était-il mis à l'aimer?... Il n'en savait rien!... il l'aimait, voilà tout!... il l'aimait avec les qualités qu'il lui connaissait et malgré les défauts qu'il lui supposait! Il aimait son éclat de jeunesse en fleur... ses yeux profonds, son ovale fin, sa silhouette élégante!... Tout cela avait été à lui, il n'avait pas su le garder!... Il s'était laissé voler par un autre!... Pourquoi?... Oh! pourquoi avait-il été si fou?

Durant toute la soirée, il se posa ce douloureux problème et, petit à petit, il arriva à débrouiller l'écheveau de sa psychologie intime :

Il avait eu cette vanité des très jeunes hommes qui, dans leur désir de se mûrir prématurément, s'exercent à la sentimentalité et au flirt avec des femmes plus âgées qu'eux! Thérèse n'était pour lui qu'une enfant, dont le charme naissant lui restait voilé par la longue accoutumance des relations!... Plus tard, les fiançailles prématurées, imposées, avaient coupé les ailes du rêve, sans lui laisser le temps d'éclorre : les natures romanesques se cabrent devant la moindre contrainte, elles veulent choisir librement, savourer les premiers émois de l'amour... il leur faut la joie de la conquête, le stimulant de l'obstacle!...

Et c'est ainsi que François n'avait commencé à s'intéresser à Thérèse que le jour où elle lui avait rendu sa parole!

Maintenant, il se rendait compte que s'il

était resté à Menton, après sa rupture avec Mme Malaisieux, s'il avait multiplié ses visites à Mmes de Barnance, s'efforçant de faire briller toutes les ressources de son imagination et de son esprit, c'était avec le secret désir d'éclipser un rival et d'inspirer des regrets !

Hélas ! il s'était pris à son propre piège !... C'était lui qui regrettait !... qui souffrait !...

Les heures coulaient ; la nuit bleue glissait ses doigts pâles à travers les lames des persiennes, un rossignol chantait dans le jardin de l'hôtel, le bruit de la mer était une caresse et le parfum des orangers imprégnait la chambre comme l'arome d'un sachet. Au milieu de cette douceur, l'âme de François n'était que tumulte et désespérance !... En son cerveau enfiévré se succédaient des résolutions contradictoires :

Il irait trouver Thérèse et lui dirait : « Je sais tout !... Vous êtes fausse et parjure !... vous, qui présumiez tant de votre fidélité, vous n'avez pu supporter l'épreuve de l'absence, vous m'avez trahi !... je vous méprise. Adieu ! »

Avait-il le droit d'accabler ainsi Thérèse ? N'avait-il pas lui-même envisagé le mariage avec Mme Malaisieux avant libération de ses liens ?... Enfin, n'avait-il pas agi, vis-à-vis de sa fiancée, comme ces domestiques, qui, désireux de rompre un contrat sans dommage de leur côté, trouvent moyen de se faire renvoyer ?

Devant ces reproches de sa conscience, François s'arrêtait à un projet plus digne : un départ immédiat, avec une courte lettre d'excuses !

Mais quand une aube nébuleuse rosit faible-

ment les façades des hôtels, il s'était arrêté à une troisième solution, dictée par l'orgueil :

Il irait au rendez-vous donné, le visage impassible; si Thérèse lui annonçait ses fiançailles, il la féliciterait avec une courtoise indifférence!

IX

Lorsque François sortit, il constata que la journée s'annonçait grise et maussade : une ouate moutonnante s'étirait et envahissait lentement le ciel. Il se réjouit à la pensée de faire remarquer à Thérèse que leur promenade serait gâtée par le retard qu'elle y avait apporté.

À trois heures et demie, il arriva le premier devant l'hôtel de l'Annonciade, dont le jardin, rutilant de soucis d'or, semblait avoir capté la flamme du soleil absent. Il n'eut pas longtemps à attendre pour voir Thérèse débarquer du funiculaire, fraîche et souriante. Elle portait le costume blanc et mauve qu'il avait admiré à leur première rencontre.

— Le temps est beaucoup moins beau aujourd'hui qu'hier, déclara maussadement François.

— Cela ne fait rien. Il viendra moins de monde, nous serons plus tranquilles.

— Désirez-vous, quand même, monter jusqu'à la terrasse?

— Mais oui. Il est encore trop tôt pour goûter.

En quelques minutes, ils gagnèrent l'espla-

nade qui s'étend devant la chapelle de l'ancien couvent. Entre les cyprès, la mer apparaissait, grise et plate, sous le ciel terne.

— Ce n'était vraiment pas la peine de venir ici pour avoir cette vue-là ! dit encore François.

— Mon Dieu, que vous êtes donc peu aimable !... nous passerons toujours un bon moment ensemble... je tenais beaucoup à vous voir aujourd'hui.

François se raidit, prit un masque glacial.

— J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer, continua Thérèse, comme vous êtes un ami de notre famille, je suis sûre qu'elle ne vous laissera pas indifférent !

Ces paroles semblèrent au jeune homme d'une si affreuse ironie que son orgueil fondit ; il oublia ses résolutions de stoïcisme et ne pensa qu'à exhaler la plainte de son cœur déchiré :

— Non. Thérèse !... ne me dites rien... c'est inutile, je sais tout !... ne croyez pas que je vous aie épiée... c'est le hasard qui m'a livré votre secret... je n'ai pas de reproches à vous faire... vous étiez libre !... mais, taisez-vous... je ne puis vous entendre détailler votre joie !... je ne puis pas... parce que je vous aime !

Thérèse écoutait, surprise, ce discours incohérent. Aux derniers mots, une ondée de sang colora ses joues :

— François, vous parlez par énigmes ! Je ne comprends qu'une chose dans ce que vous venez de me dire, c'est que vous prétendez m'aimer !... En êtes-vous bien sûr ?

— Pourquoi mentirais-je ?... ne voyez-vous pas que je souffre !... vous êtes dure et aveugle !

— L'aveugle, c'est vous, qui n'avez pas com-

pris que vous étiez tout dans ma vie et qui semblez insinuer que j'ai donné mon cœur à un autre !

— N'essayez donc pas de me tromper !... même si c'est la pitié qui vous inspire !

— Mais que faut-il pour vous convaincre?... Quand j'étais une fillette de quatorze ans, je vous aimais déjà !... je me laissais battre au tennis pour vous donner le plaisir d'être vainqueur... je me disais : « Plus tard, je serai la femme de François ! » j'attendais les vacances avec impatience et, quand vous arriviez, j'étais triste parce que vous ne faisiez pas attention à moi !

« On m'a reproché mon caractère renfermé, c'est que j'ai souffert dès ma jeunesse ! mon pauvre père est mort jeune, ma mère ne me comprenait pas très bien, elle avait une préférence marquée pour Renaud !... Vous, vous ne répondiez pas à cette tendresse infinie que je sentais grandir en moi ! Toutes les fois que je vous revoyais, je pleurais !... Le jour où on nous a fiancés, devant le lit de Mme Le Brail, j'ai cru voir le ciel s'entr'ouvrir, et puis cela a été plus affreux qu'avant ! j'ai compris que vous aviez obéi au dernier vœu d'une mourante, mais que vous traîniez notre lien comme une chaîne de forçat !

— Thérèse ! je vous en prie, n'augmentez pas mes regrets !... mes remords !...

— Je n'ai pas voulu renoncer à ma chance de bonheur, je croyais que j'arriverais à me faire aimer, mais vous étiez si froid !... vous me glaciez !... Si vous étiez revenu de la guerre, défiguré ou mutilé, peut-être auriez-vous été heu-

reux de retrouver l'amie fidèle, prête à vous soigner, à vous consoler!... Vous êtes revenu, toujours charmant... et indifférent! Alors, j'ai compris mon devoir, j'ai caché mon chagrin à tous, même à Henriette, pour ne pas m'affaiblir... pour avoir l'affreux courage de vous rendre votre liberté!

— Hélas! tandis que je laissais échapper le bonheur, un autre se trouvait là pour le saisir! tout est fini! celui qui a su vous consoler vous a offert l'anneau des fiançailles!...

Thérèse arracha son gant et montra sa main nue.

— François, jamais mon doigt n'a porté une autre bague de fiançailles que celle que vous m'avez donnée.

— Pourtant... hier... sur le chemin de Sainte-Agnès, j'ai vu!... j'ai vu!...

— Vous avez vu le lieutenant de Lautrec me remettre la chevalière de mon frère Renaud.

— La chevalière de Renaud?... quelle singulière idée de vous donner ce rendez-vous mystérieux pour vous remettre le souvenir d'un mort.

— Ce n'est pas le souvenir d'un mort. Renaud est vivant.

— Thérèse!... est-ce que je deviens fou?... vous m'annoncez tranquillement des choses extravagantes! Renaud, dont on n'a jamais entendu parler depuis l'armistice, ne peut être vivant! Prenez garde de ne pas vous laisser exploiter par quelque intrigant!

— Renaud vit. J'ai lu, hier, une lettre écrite par lui. Oh! c'est une étrange histoire! Asseyons-nous, je vais vous la raconter.

Ils s'installèrent sur le mur bas qui forme parapet autour de la terrasse, et Thérèse commença son récit :

« Vous vous souvenez que Renaud, étant parti en reconnaissance avec trois hommes, l'un d'eux revint, racontant que ses compagnons avaient été tués, rapportant les plaques d'identité, la montre et le portefeuille de mon frère. Probablement, il n'avait pu sortir de son doigt la bague, un peu étroite.

On dressa les actes de décès, sur la déclaration de cet homme, mais il avait menti, par lâcheté, pour ne pas être obligé de guider les brancardiers vers l'endroit où mon frère gisait, respirant encore.

Lorsque le lieutenant de Lautrec fut intoxiqué par les gaz, il passa quelque temps dans une ambulance, proche du front, où des Allemands étaient également soignés.

Il remarqua que l'un d'eux, simple soldat, sans éducation, portait une bague d'or, armoriée. L'ayant interrogé au sujet de ce bijou, le soldat raconta qu'une nuit, s'étant écarté de sa tranchée, il avait trouvé un sous-officier français, gravement blessé à la jambe et au ventre, qui gémissait, demandant du secours, il l'avait transporté dans une ambulance allemande, et le blessé, ne possédant plus que cette bague, la lui avait remise en reconnaissance du service rendu.

L'émotion du lieutenant de Lautrec fut vive, en examinant la chevalière, de reconnaître les armes de Renaud !... Tout coïncidait bien : la date, le lieu, le signalement du blessé. Mais M. de Lautrec doutait de la véracité de l'Alle-

mand ; il lui paraissait plus vraisemblable que celui-ci eût simplement dépoillé le cadavre de mon frère ! Il ne voulut donc pas nous arracher à notre deuil sans avoir réuni des données plus sérieuses. Tout de suite il s'adressa à un de ces comités qui, dans les pays neutres, s'étaient constitués pour la recherche des disparus.

Les résultats furent à peu près nuls, cependant, au bout de huit mois, un major allemand répondit aux interrogations d'un médecin suisse qu'il croyait avoir eu, dans son service, un blessé disant s'appeler de Barnance. Ce blessé avait été dirigé, encore très malade, sur les hôpitaux de l'arrière, et il ignorait ce qu'il était devenu.

C'est à ce moment que le hasard me fit rencontrer M. de Lautrec à Bourges. Il me mit au courant des faits, mais je jugeai, comme lui, que nos espérances étaient trop fragiles pour les faire partager à ma mère et à Henriette. L'incertitude, risquant d'aboutir à une déception, avec la pensée que Renaud avait longuement agonisé en pays étranger, eût été plus pénible, pour elles, que le fait accompli.

Quand je quittai M. de Lautrec, je fus obligée de chercher un moyen de correspondre secrètement avec lui, car ma mère me demandait toujours à lire les lettres que je recevais... même celles de mon fiancé ! La vieille nourrice de Renaud fut, seule, mise dans le secret. C'est chez elle que j'allais chercher les renseignements qui m'étaient transmis, de temps à autre.

Vous pouvez imaginer avec quelle émotion j'entendis sonner les cloches annonçant l'armistice ! A ma joie se mêlait une anxiété !... Le

royaume mystérieux où tant de cœurs angoissés faisaient vivre les disparus allait ouvrir ses portes !... Notre pauvre Renaud serait-il du petit nombre de ceux qu'il rendrait ?...

Les mois s'écoulèrent, les prisons se vidèrent !... nous n'entendions parler de rien... puis, un jour, une nouvelle affreuse me fut transmise par M. de Lautrec : Renaud, guéri de ses blessures, transféré en Haute-Silésie, s'était évadé de sa geôle, avec un camarade. Quelque temps après, on avait retrouvé dans les bois des ossements et des débris de vêtements, indiquant que les fugitifs avaient été dévorés par les loups !

Vous vous demandez peut-être, François, pourquoi je ne vous ai pas mis au courant de ces faits ? L'occasion ne s'en est pas présentée, vous mettiez tant de soin à éviter les tête-à-tête !... Plus tard, quand j'ai cru à l'horrible fin de mon frère, j'ai préféré ensevelir ce secret au plus profond de moi-même, pour qu'un oubli, une parole imprudente ne pût jamais rien révéler à Henriette.

Cependant, le lieutenant de Lautrec ne s'était pas découragé et faisait encore des recherches en Russie. Hier matin, il était informé que Renaud était compris dans un groupe de rapatriés français ; il recevait, en même temps, une lettre de mon frère, lui-même, le remerciant d'avoir contribué à sa délivrance, racontant son odyssée, des prisons allemandes aux cachots bolcheviques, et le priant de préparer sa famille à son retour prochain.

Vous savez maintenant, mon cher ami, ce que j'allais faire sur le chemin de Sainte-Agnès et pourquoi on m'a remis une bague devant me

servir d'entrée en matière vis-à-vis d'Henriette, à qui il a fallu apprendre avec ménagements son incroyable bonheur !

— Thérèse, dit François, vous avez eu raison de penser que je m'associerais à la joie de votre famille, seulement votre récit m'accable !... je me plaisais à penser que je n'étais pas complètement responsable de notre rupture ! Me voilà bien obligé de reconnaître que j'ai eu tous les torts !

— Le lieutenant de Lautrec, sur lequel vos soupçons se sont égarés, est fiancé à une charmante jeune fille. Son état de santé s'étant beaucoup amélioré depuis son séjour ici, il espère se marier bientôt.

— Voilà l'explication d'une gerbe de fleurs blanches qui a fait travailler mon cerveau !... je me sens plein de remords en me rappelant ce que j'ai souhaité à ce pauvre garçon !

— Heureusement que Dieu n'exauce pas les vœux détestables de la jalousie !... moi j'ai eu de très mauvais sentiments envers cette belle dame dont vous portiez, ostensiblement, les couleurs, le jour de la bataille de fleurs !

— Je serai sincère : j'ai cru aimer cette femme, mais lorsque je me suis rendu compte qu'elle n'était pour moi que la tentation d'une vie de luxe et d'oisiveté, j'ai rompu toute relation avec elle !... j'ai encore d'autres aveux à vous faire, Thérèse, je me suis laissé aller, ici, à des dépenses inconsidérées... j'ai joué et écorné mon modeste patrimoine !

— Nous réparerons cela par de sages économies !

François se pencha vers la jeune fille.

— Vous avez dit « nous ! » c'est donc que vous consentez à renouer les liens rompus?... c'est donc que vous me pardonnez?...

Elle ne chercha pas des mots magnanimes!... les lèvres ont un langage plus direct et plus tendre pour absoudre un amoureux pénitent!

Le soleil qui, depuis un instant, craquelait la brume, apparut, tout à coup, dans une large déchirure. En quelques instants sa victoire s'affirma : des pans d'azur se découpèrent, s'étendirent, se joignirent... puis la mer bleuit, comme si le faisceau lumineux qui la balayait eût été un pinceau, lavant de cobalt sa grisaille... La nature se mettait en fête pour célébrer les nouvelles fiançailles de François et de Thérèse, mais les deux ingrats ne s'en apercevaient pas!... la main dans la main, ils se regardaient, et cette contemplation leur faisait oublier le panorama, but de leur promenade, car les yeux de ceux qui s'aiment contiennent toute la beauté du monde!... Ils sont plus purs que le ciel, plus profonds que l'onde et plus brillants que les rayons des astres!

X

Le baron Le Brail achevait son déjeuner matinal, lorsque la domestique lui remit le courrier, contenant une lettre de François.

Le pauvre homme vivait dans une perpétuelle inquiétude au sujet de son fils : il le sentait exposé à toutes les tentations qui peuvent assaillir un jeune homme oisif dans un milieu de plaisir et il n'éprouvait qu'une confiance médiocre dans sa force de résistance.

Le départ précipité de Régine pour Menton avait augmenté ses craintes ; il ne s'était pas laissé imposer la version du voyage d'agrément de sa fille et se demandait de quel mauvais pas la jeune femme avait été sortir son frère ?

N'obtenant d'elle aucun renseignement à ce sujet, il avait eu l'idée d'interroger M. de La Murelle. Celui-ci, fort embarrassé, ne voulant trahir ni la confiance de l'ancien ami ni celle du nouveau, avait fait une réponse rassurante mais ambiguë, engageant M. Le Brail à ne pas laisser son fils prolonger trop longtemps son séjour dans le Midi.

« Conseil plus facile à donner qu'à suivre, avait soupiré le baron : François est majeur, il jouit de la fortune de sa mère ; je ne puis le traiter en petit garçon et le faire revenir ici sans un prétexte plausible ! »

Le dangereux voisinage de Monte-Carlo, l'at-

trait fatal de la roulette, ne constituaient pas le principal souci du père de famille : il pensait souvent à la photographie trouvée dans le volume de vers de Mme de Noailles et il avait l'intuition que la femme élégante qu'elle représentait, fumant la cigarette avec une désinvolture très moderne, devait jouer un rôle dans la vie de François.

Un petit incident l'avait confirmé dans cette supposition : Thérèse ayant envoyé à sa mère quelques cartes postales représentant la bataille de fleurs, Mme de Barnance s'était empressée de les communiquer à M. Le Brail, et celui-ci avait cru suffoquer de colère en reconnaissant, sur le char des roses, François, aux côtés de la belle inconnue, objet de ses plus vives préoccupations.

Un mois s'était écoulé pendant lequel il avait vainement prêché, à l'enfant prodigue, le retour à la maison paternelle ; il était donc dans une défiant disposition d'esprit en ouvrant la lettre de son fils :

« Va-t-il enfin annoncer son retour ? grommela-t-il en assujettissant son lorgnon sur son nez ; je pense qu'il n'a pas l'intention de passer l'été sur la Côte d'Azur ! »

Il lut :

« Mon cher père,

« Bien que mon retour soit prochain, je ne veux pas attendre cette date pour vous annoncer mes nouvelles fiançailles... »

Le baron était sanguin : un voile rouge s'étendit devant ses yeux ; il lâcha la lettre et frappa,

sur la table, un coup de poing qui fit résonner la vaisselle.

« Fiancé ! cria-t-il, voilà qui dépasse mes plus sombres prévisions !... Le malheureux enfant !... il s'est fiancé sans me consulter... sans me prévenir de rien !... Quelle belle-fille va-t-il m'amener ?... A quelle intrigante va-t-il confier l'honneur de notre nom ? »

Le premier mouvement de colère calmé, il ramassa son binocle, tombé sur le tapis, et reprit sa lecture :

« Le malentendu qui s'était élevé entre Thérèse et moi s'est dissipé. Nous avons renoué le lien rompu. Nous sommes très heureux et je viens vous prier de vous entendre avec Mme de Barnance pour fixer la date de notre mariage avant l'expiration de mon congé... »

Une joyeuse stupéfaction se peignit sur les traits du baron, il poussa un grand soupir de soulagement :

« Ah bien ! par exemple !... si je m'attendais à cela !... C'est ma pauvre femme qui, de là-haut, aura obtenu ce miracle !... Que la génération de nos jours est donc extraordinaire !... Les enfants ne veulent rien faire de ce qui leur est suggestionné par leurs parents... enfin, tout est bien qui finit bien ! »

M. Le Brail n'était pas au bout de ses surprises : l'aventure de Renaud lui arracha encore quelques exclamations d'étonnement. Il prit sa canne et son chapeau et se dirigea vers les Eglantiers pour porter immédiatement ses félicitations à Mme de Barnance.

La journée s'annonçait superbe. La Loire

brillait au soleil comme une nacre irisée et la monotonie du paysage s'égayait de la fraîcheur des coloris printaniers. Le domaine de la Murelle, lui-même, avait perdu son aspect désolé : les friches cachaient leur pauvreté sous l'or des renoncules et la neige des marguerites; la vieille maison s'enguirlandait d'une glycine ; dans le parc abandonné, des touffes de pivoines mettaient des taches vives, les lilas et les cytises mêlaient leurs branches en un pittoresque désordre.

Le baron marchait d'un pas allègre ; il se sentait rajeuni de dix ans. En approchant des Églantiers, il eut une hésitation et se demanda si sa visite n'était pas un peu précipitée?... Peut-être, pour éviter à la mère de Renaud une émotion trop vive, ne lui avait-on pas appris encore toute l'étendue de son bonheur?

« Je ne parlerai que des fiançailles », pensa-t-il.

Mais, en entrant dans le jardin, il aperçut Mme de Barnance. Elle vint à lui avec un visage transfiguré, en criant : « Oh ! mon ami !... Renaud est vivant !... Renaud est vivant !... »

M. Le Brail comprit que la joie du retour de ce fils chéri repoussait au second plan le mariage de Thérèse. Après de vives congratulations, il se hasarda pourtant à dire :

— Vous savez probablement aussi, chère amie, que nos enfants ont appris là-bas à se connaître et à s'apprécier !... François paraît fort amoureux... il vous demande de fixer la date de son mariage le plus tôt possible.

L'heureuse mère eut un sourire un peu contraint :

— Je sais tout cela... depuis ce matin, dit-elle, Thérèse ne m'a tenue au courant de rien... De nos jours, les enfants font, défont, refont leur mariage sans s'occuper des parents!

— Qu'importe s'ils aboutissent là où nous voulions les conduire? fit philosophiquement le baron.

— Vous avez raison, acquiesça Mme de Bar-nance.

Et elle ajouta, de son air le plus aimable :

— Ce mariage comble mes vœux !... Dieu est bon ! Je n'avais plus de fils, il m'en rend deux !

XI

Les événements hâtèrent le départ de Thérèse et d'Henriette, celle-ci voulant rejoindre sa belle-mère pour aller, avec elle, attendre, à son point d'arrivée, le bateau ramenant Renaud, tandis que Thérèse garderait Bernard aux Églantiers. François n'ayant plus aucune raison de prolonger son séjour dans le Midi, se disposait à accompagner les deux jeunes femmes.

La veille de cet exode, il fut invité à déjeuner à la pension Beausite avec le lieutenant de Lautrec, qui, dépouillé de son titre de rival, lui parut un charmant garçon.

Naturellement, l'extraordinaire aventure de Renaud fut le principal sujet de la conversation : M. de Lautrec raconta tout ce qu'il savait à ce sujet.

Reconnu, dans l'ambulance allemande, par un des innombrables espions qui, avant la guerre, infestaient les usines françaises, le sergent de Barnance, dont le titre d'ingénieur se trouvait dévoilé, avait été mis au secret. Dès que son état s'était amélioré, on avait voulu le faire travailler à la fabrication des munitions. Son refus lui avait valu le transfert en Haute-Silésie. Après de longs mois d'une dure captivité, ayant réussi à se procurer un revolver et quelques provisions, il s'était échappé avec un de ses compagnons d'infortune. La rencontre de deux paysans, au milieu des bois, avait failli tout compromettre. Ceux-ci, alléchés par la forte prime allouée à tout homme ramenant un prisonnier à la forteresse, avaient tenté d'arrêter les fugitifs. De deux coups de revolver, Renaud les avait abattus, après quoi on avait procédé à un échange de vêtements avec les morts, échange qui devait dépister les recherches et permettre aux deux Français d'atteindre la frontière russe.

Vain succès, hélas ! les malheureux étaient tombés, de ce côté, en pleine révolution, et le gouvernement des Soviets, se considérant en guerre avec les anciens alliés, qui soutenaient la réaction, les avait enfermés comme otages, jusqu'au jour où la menace de famine l'avait décidé à vider les cachots.

— Mon pauvre Renaud !... dans quel état allons-nous le retrouver ? soupira Henriette.

— Ne vous inquiétez pas, madame, dit Lautrec, le bonheur est un excellent médecin ; mon ami, qui était robuste, sera vite remis de ses épreuves quand il se retrouvera auprès de vous !

On avait pris le café dans le petit jardin. François se leva et demanda à sa fiancée :

— Ne voudriez-vous pas venir à Monte-Carlo avec moi, Thérèse? Nous irions annoncer tous ces heureux événements à M. de La Murelle.

— Mon cher ami!... impossible de m'arracher à mes préparatifs de départ, mais vous faites bien de penser à ce vieil ami de votre père. Allez lui raconter nos joies.

François refit, seul, le trajet tant de fois parcouru. Il passa, sans la moindre émotion, devant la villa « Mes Délices ».

« C'est curieux, songea-t-il, que quelques mois écoulés puissent mener de si grands changements dans l'âme humaine! Je ne me sens plus le même homme qu'à mon arrivée ici! »

M. de La Murelle manifesta une heureuse surprise en apprenant la résurrection de Renaud.

— La seconde nouvelle que vous m'annoncez m'étonne beaucoup moins, dit-il. En vous voyant avec Mlle de Bernance, j'avais eu l'intuition que les choses étaient en train de s'arranger entre vous. Mes compliments, mon cher ami, cette jeune fille est charmante!... c'est bien la femme qu'il vous faut; elle saura fleurir pour vous cette route du devoir qui semble si rude à la jeunesse, et dont on ne découvre souvent la courbe harmonieuse que lorsqu'on s'en est écarté!...

« Vous allez, je l'espère, me pardonner mes sermons, me pardonner aussi... »

— Vos préférences marquées pour la candidature de M. d'Andignac à la main de

Mme Malaisieux?... Je ne serais pas fâché d'en avoir l'explication.

— Mon cher ami, dès notre première rencontre, je me suis intéressé à vous... parce que vous me rappeliez tous les souvenirs que je croyais oubliés!... parce que vous évoquiez l'image du fils que j'aurais pu avoir!... Vous me paraissiez trop jeune, trop inexpérimenté, pour prendre de l'influence sur une femme de trente ans (ma foi, je trahis son âge!) Andignac, plus mûr et plus autoritaire, pouvait tirer le meilleur parti de la situation.

— C'est justement pour cela qu'on n'a pas voulu de lui, mais peut-être un nouveau revirement va-t-il se produire en sa faveur?

— Trop tard! Il m'a signifié que Mme Malaisieux lui semblait, décidément, trop fantasque, trop égoïste et trop frivole pour qu'il lui confiât le bonheur de sa vie! Cette pauvre Lucienne a perdu sa campagne d'hiver!... tant pis pour elle!... tant mieux pour vous! Vous avez fait une embardée mais un bon coup de volant a redressé la direction!... Moi qui suis au bout de la route, je ne puis, hélas! vous imiter.

— Il y a une excellente route qui reste ouverte devant vous : celle de la Nièvre...

— Je pense sérieusement à la prendre. En vendant ma villa de Deauville je pourrais réparer La Murelle... ma décision va dépendre de vous!...

— De moi?... c'est chose faite, alors.

— Attendez : il faut me promettre de venir me voir avec votre femme et vos enfants, toutes les fois que vous séjournerez dans le pays.

— C'est promis.

— Ce n'est pas tout. Il faut m'adopter.

— Vous adopter?...

— Eh oui ; je ne vous propose pas de me prendre comme père puisque, heureusement, vous avez le vôtre, mais vous pourriez me considérer comme un oncle... un brave oncle qui soignerait sa propriété pour vous la laisser plus tard...

— Oh ! monsieur, s'écria François, ému et stupéfait, comment vous remercier d'une pareille pensée?

— Ne me remerciez pas. C'est moi qui serai votre obligé si vous voulez bien m'entourer d'un peu d'affection... me remplacer ce qui manque si cruellement à ma vieillesse : une famille !

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames*

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, dentelles en filet, etc.

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 4 fr. 25; *Etranger*, 4 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en grandeur naturelle

En vente partout : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

La COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs; *franco France*, 45 francs; *Etranger*, 50 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*) à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode. Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo*
de la Mode, 1, rue Gazan, Paris-14^e.